BIBLIOTECA NAZ.
XLV
B
53
NAPOLI

XLV
B
53

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
B
53
NAPOLI

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME DIXIEME.

A PARIS;

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DE LORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DES VOYAGES
du Docteur GEMELLI

CHAPITRE XXIV.

Gemelli quitte le Continent de l'Amérique, & passe de la Vera-Crux à la Havane; Son voyage en Espagne sur la flotte des Gallions; Il arrive à Cadix; Description de cette Ville; Il se rend à Madrid en passant par Seville; Description de ces deux Villes.

GEMELLI, Ch. XXIV.

GEMELLI ennuyé de demeurer si long-temps à Mexico, prit congé de ses amis, & partit de cette ville, le

An. 1697.

Gemelli Part de Mexico.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

jeudi 10 d'Octobre, dans l'intention de s'embarquer ſur la barque d'avis qui va à la Havane, pour ſe rendre enſuite aux Iſles Canaries, parce qu'il n'eſpéroit pas que la flotte fut prête à mettre à la voile, dans le temps où il pourroit en profiter. Après avoir fait quatre lieues, il s'arrêta à l'hôtellerie de Chalco, & le lendemain, étant parti avant le lever du ſoleil, avec quelques autres perſonnes, ils ne purent faire que cinq lieues. Le troiſieme jour, ils firent huit lieues, & paſſerent par la ville de Tlaſcala, que les armes de l'Empire du Mexique, n'ont jamais pû ſoumettre. Le lendemain, s'étant aſſuré qu'il n'y avoit rien à voir dans cette Ville, qui eſt devenue comme un ſimple village, il continua ſa route, & après cinq lieues de marche, il arriva à une heure après midi, à la ville de la Puebla de los Angelos.

Deſcription de Puebla de los Angelos.

Cette Ville fut fondée par les Eſpagnols en 1531, & ils lui donnerent ce nom, parce que la Reine d'Eſpagne dit, qu'elle avoit vû en ſonge pluſieurs Anges qui en traçoient le plan ſur le terrein. Les bâtiments ſont pour la plus grande

partie de pierre & de chaux, & ne le cedent en rien à ceux de Mexico. Les rues ſont plus propres, & la grande place eſt beaucoup plus belle. Trois des côtés ſont ornés de beaux portiques, & l'autre eſt occupé par la Cathédrale, où l'on voit un magnifique portail & une tour très-élevée. Aux environs de la ville, il y a beaucoup d'eaux minérales. Le lundi 14, Gemelli viſita les Monaſteres des Carmes déchauſſés, des Dominicains, des Freres Hoſpitaliers, de la Trinité & de Sainte Claire. Ce dernier eſt très riche, puiſqu'il poſſede en argent mort, cinq cents milles pieces de huit, venant des dots des Religieuſes. Il y a encore pluſieurs autres Couvents, tant d'hommes que de filles, des Colleges & des Egliſes, qui donnent une très-haute idée de la grandeur, de la magnificence, & de la richeſſe de cette ville. Quand Gemelli prit congé de l'Evêque, ce Prélat lui fit un préſent de la valeur de cinquante pieces de huit.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

Le lundi 21, en continuant ſon voyage pour la Vera-Crux, il fit ſeulement trois lieues, & s'arrêta à

Il arrive à la Vera-Cruz.

la maiſon d'un Gouverneur Indien. Le lendemain, après ſept lieues de marche, il arriva à la ferme d'Iſtapa. Le mercredi 23, il fit encore ſept lieues par un chemin très-mauvais, & logea dans une ferme Eſpagnole, où il fut très-bien reçu ; mais une poule qu'il avoit donnée pour accommoder, fut ſervie ſans cuiſſes ni ailes. Le jeudi 24, il fit cinq lieues & arriva à la ville de Cordova, qui eſt la capitale de l'Alcaldie. Le vendredi 25, il paſſa par un pays plus chaud, où il vit des perroquets de pluſieurs eſpeces, & une grande quantité de coqs-d'Inde : il fit dix lieues cette journée, & s'arréta à l'hôtellerie de Saint Campons, où il ne trouva de nourriture, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Le lendemain, il traverſa une plaine inculte de quatre lieues, & ſe trouva dans un aſſez grand embarras, à cauſe d'une grande riviere qu'il falloit paſſer à gué. Forcé par la néceſſité, Gemelli & un Eſpagnol, prirent un Mulâtre pour guide ; quand ils furent au rivage, ils l'obligerent d'entrer dans l'eau, monté ſur une grande mule, & virent qu'elle en avoit juſqu'à la

GEMELLI, Ch. XXFV.

An. 1697.

croupe. Ne pouvant retourner en arriere, Gemelli fit revenir le Mulâtre, pour prendre son porte-manteau, où étoient ses manuscrits & son argent, & il se chargea aussi de la valise de l'Espagnol, où il y avoit mille pieces de huit. Quand ils eurent gagné l'autre bord, ils firent réflexion à l'état fâcheux où ils se seroient trouvés, si le Mulâtre avoit pris la fuite avec la mule, & tout ce qu'ils possédoient, en les laissant au milieu de la riviere. La crainte les avoit tellement aveuglés ; qu'il ne leur étoit pas venu dans la pensée, de commencer l'un ou l'autre par traverser, pour que le Mulâtre fut toujours entre les deux. Ils firent encore quatre lieues dans un pays où l'herbe étoit très haute, & logerent à une ferme nommée Asparilla. Le dimanche 27, après une marche de cinq lieues, ils arriverent l'après midi, au port de la nouvelle Vera-Cruz, où Gemelli trouva son équipage, qu'il avoit fait partir un mois avant.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

La nouvelle ville de la Vera-Cruz, est située à 19 degrés 50 minutes de latitude, dans un terroir stérile &

Description de cette Ville.

sabloneux, ce qui y rend les vivres très-chers, parce qu'il faut les tirer de fort loin. La ville n'a au plus qu'une lieue d'Espagne de tour, & l'air y est assez mal sain, particulierement en été. Il arrive souvent, quand le vent de nord y souffle, que les maisons sont à moitié enterrées dans le sable qu'il y apporte ; les murs même de la ville en sont tellement comblés, qu'on passe à cheval par-dessus. En 1683, elle fut prise & saccagée par un Pyrate du petit Guava, qui descendit de grand matin à une demi-lieue de la ville, & surprit les Habitants, qui ne firent aucune résistance. Le château qui est à une demi lieue de distance, ne peut servir à défendre la place, mais seulement à mettre le port en sûreté.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

Il se rend à la Havane.

Gemelli demeura un mois à la Vera-Cruz, pour attendre l'occasion d'un bon Vaisseau qui devoit mettre à la voile. Pendant son séjour il alla souvent à la chasse, & fut très-incommodé dans les bois par les Garapottas, espece de vermine qui se trouve sur les plantes, s'attache aux habits, les perce & pénétre dans la chair, de façon qu'il faut beaucoup

de peine & d'adreſſe pour les en tirer. Le Vaiſſeau étant prêt à partir, le Gouverneur recommanda Gemelli au Capitaine, lui donna auſſi des Lettres de recommandation pour les Capitaines des Gallions à la Havane, & lui fit un préſent en argent. Après avoir pris congé, il s'embarqua le ſamedi 14 de Décembre, & trouva que le Gouverneur lui avoit fait encore une nouvelle faveur, en empêchant que ſes valiſes ne fuſſent ouvertes à la Douane. Vers midi ils ſe mirent en route par le canal occidental, en paſſant près du Château, & ils en ſortirent le ſoir. Le Dimanche 15, ils continuerent leur cours, & après un voyage très-orageux de trois cents lieues, ils arriverent ſans aucun accident à la Havane, où Gemelli débarqua le lundi 30 avec ſes équipages, qu'il fit mettre dans une maiſon qu'il prit à louage.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

La Havane eſt une petite Ville dans l'isle de Cuba, qui n'a qu'une demi-lieue de tour, & eſt ſituée dans une plaine à la latitude de 23 degrés 20 minutes. Du côté de terre, elle eſt preſque toute environnée de mauvais murs peu élevés ; elle contient

Deſcription de la Havane.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

environ quatre mille Habitants, Eſpagnols, Mulâtres & Noirs, dont la plus grande partie demeurent dans des maiſons très-baſſes. Les femmes y ſont belles, & les hommes fort ingénieux : le Gouverneur a le titre de Capitaine Général de l'Iſle, & adminiſtre la juſtice, ſans le ſecours d'aucun Aſſeſſeur. Les vivres y ſont très-chers, trois onces de pain y coutent quatre ſols, & une demi-livre de viande autant : on paye une poule cent ſols : le fruit & les autres denrées à proportion ; enſorte qu'il eſt difficile d'y vivre à moins de deux pieces de huit par jour. Toute l'Iſle a environ trois-cents lieues de longueur, ſur trente de largeur : les Habitants ſont pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du ſucre & du Tabac, dont la culture ſe fait entierement par les Negres, que leurs maîtres inhûmains traitent comme des bêtes brutes. Le Port de la Havane eſt très sûr, profond & défendu par trois Châteaux. Dans la Ville, il y a quatre Monaſteres & cinq Egliſes, outre un Hôpital pour les Soldats, qui jouit d'un revenu de douze milles pieces de huit. Le ſamedi 11

de Janvier 168, il y arriva une barque venue en vingt-quatre heures de la côte opposée de la Floride, & elle mit à terre quelques Indiens de Cayo : on leur permit de trafiquer, dans l'espérance de leur conversion, parce que leur Cacique avoit consenti à recevoir quatorze Missionnaires Franciscains dans son Pays.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Le Lundi 13, il vit un petit Vaisseau de la Jamaïque apporter la nouvelle de la Paix, conclue entre la France & les Alliés. Le Jeudi 16 on commença à embarquer sur les Gallions les caisses de pieces de huit : il y en avoit pour trente millions, dont une partie appartenoit au Roi, & l'autre aux Négociants, pour les marchandises vendues à la Foire de Porto-Bello, qui est l'objet du commerce entre les Négocians de Séville & ceux de Lima. Ils ont réciproquement une très-grande confiance les uns aux autres ; aussi-tôt qu'ils sont convenus de prix ; ils se livrent mutuellement les balots de marchandises, & les caisses de piéces de huit, sans rien voir de ce qu'elles contiennent ; ensuite on les ouvre en présence d'un Notaire, & s'il se

Grande confiance dans le commerce.

trouve quelque choſe de moins, les Compagnies de Séville & de Lima en dédommagent les Particuliers. Cette année la Compagnie de Lima paya cinq mille pieces de huit pour les marchandiſes qui s'étoient trouvées de ſurplus à la Foire précédente.

GEM II. Ch. XXIV. An. 1698.

Le Dimanche 16, l'Amiral fit proclamer au ſon de la Trompette, que la Flotte mettroit à la voile le 11 du mois ſuivant : ordonna que chacun ſe rendit à bord le 8, & défendit, ſous peine de mort, à aucune barque de ſortir du Port, crainte que les ennemis n'appriſſent que la Flotte étoit prête à partir. Le ſamedi 22, le premier Charpentier des Gallions repréſenta à l'Amiral, qu'ils avoient été conſtruits plus haut que les Vaiſſeaux de Guerre, & que ce ſeroit les expoſer à périr, ſi on mettoit hors, ſans qu'ils euſſent une charge ſuffiſante. On tint à ce ſujet un conſeil de tous les Officiers de mer, & ils déciderent qu'il falloit bien charger le fonds de cale ; déciſion plus avantageuſe pour eux-mêmes, que pour le ſervice du Roi. Comme le temps de mettre à la voile approchoit, les gens des Galions acheterent un

Gemelli s'embarque pour revenir en Europe.

grand nombre d'oiſeaux rouges, nommés Cardinaux, qu'ils payoient huit & dix pieces de huit chacun, & par le calcul qui en fut fait, on trouva qu'il avoit été dépenſé dix-huit mille pieces de huit, uniquement pour le prix de ces oiſeaux. Dom Ferdinand Chacon ayant accordé généreuſement à Gemelli le paſſage ſur ſon Galion, envoya le dimanche 9 chercher ſes équipages, & le mercredi 12, il envoya auſſi ſa chaloupe pour le conduire à bord.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Le Jeudi 13, on tira la piece de canon du départ ; tous les Galions leverent l'ancre, & au lever du ſoleil, l'Amiral ſortit du Port. Le lendemain, étant à vingt lieues de la Havane, on reconnut une femme en habit d'homme : elle fut arretée, & on la mit avec les autres femmes, parce qu'il n'étoit pas poſſible de l'envoyer à terre. Après un heureux voyage, il arriverent à Cadix, le 4 de Juin, & jetterent l'ancre devant l'endroit nommé Los Puntales, ayant fait en quatre-vingt-quatre jours les treize cents lieues de la Havane à Cadix. Ils trouverent toute la Ville dans la joie, ayant oublié la perte

Il arrive à Cadix.

de plusieurs millions qu'avoit coûté le dernier pillage de Carthagene : non-seulement les maisons, mais aussi les clochers étoient ornés de Drapeaux, & tout le rivage étoit couvert d'une multitude de peuple, qui sortoit pour les voir arriver, mêlant leurs acclamations au son des cloches, dont retentissoit toute la Ville. Avant qu'on eût jetté l'ancre, Gemelli descendit dans une chaloupe, & prit une chambre dans une Auberge, pour se reposer de toutes les fatigues qu'il avoit souffertes.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698

L'Isle de Cadix étoit nommée anciennement isle de Junon, parce qu'il y avoit un Temple consacré à cette Déesse. On lui a donné ensuite le nom de Gadir & Gades, qui, par corruption, s'est enfin changé en celui de Cadix. La ville est située au nord du détroit de Gibraltar, à trente-six degrés trente minutes de latitude. Le Port est un des plus fréquentés de l'Europe. La Ville est elle-même dans une Isle ; car du côté de l'Est, où est le continent de l'Espagne, il y a un Canal, qu'on traverse sur un très-beau Pont. Quoique cette Ville soit petite, elle est

Description de Cadix.

d'une richeſſe immenſe, & les bâtiments, tant publics que particuliers, ne le cédent point à ceux d'aucune autre Ville d'Europe; mais les rues ſont toutes tortues. L'Iſle, qui n'a que trois milles de long, eſt bien fournie de toutes ſortes de proviſions : du côté de l'eſt, il y a un petit Château, avec deux Forts ſur la baie.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Il arrive à Seville.

Le mercredi 2 de Juillet, Gemelli alla au Port Sainte-Marie, qui n'eſt qu'à deux lieues de Cadix. Cette Ville eſt plus grande que Cadix, les rues & les grandes maiſons ſont plus belles : elle eſt ſituée ſur un canal formé par la Mer, qui avance deux lieues dans les terres, & eſt habitée par de riches Marchands. Gemelli ayant loué une Calêche pour douze réales, fit trois lieues par un pays bien cultivé juſqu'à San-Lucar de Barameda, Ville plus groſſe que Cadix, & ſituée ſur la riviere de Guadalquivir. Il y prit une barque avant le ſoleil couché, & après avoir fait ſix lieues, aidé du vent & de la marée, vers minuit le Patron fit jetter l'ancre, & s'arrêta le reſte de la nuit. Toujours aidé par la marée, il remonta la riviere le Vendredi, & le ſamedi 5, il arriva à Séville, par la porte

de l'Arſenal, où il donna aux Commis une demi piece de huit pour laiſſer entrer ſes ballots. André Cartagnola, Génois, le reçut très-bien dans ſa maiſon, & après le dîné, ils allerent dans un Caroſſe à quatre chevaux ſe promener au Cours. Il y a de grandes allées d'arbres, & au milieu une fontaine, qui ſert à arroſer tous les ſoirs. On voit à l'entrée de ce Cours, ſur deux piliers élevés, deux anciennes Statues, fort endommagées par le temps : on prétend que l'une repréſente Hercule, & l'autre Jules Céſar.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1698.

Deſcription de cette Ville.

Séville eſt ſituée dans une plaine, à 37 degrès 20 minutes de latitude. La Ville eſt preſque ronde, & a près de deux lieues de tour : elle eſt ſi peuplée, qu'on y compte quarante-deux Couvents d'Hommes, trente-ſix de Filles, & douze Hôpitaux, non compris les Egliſes Paroiſſiales. Tous ces Bâtiments ſont très-bien conſtruits, ainſi que les Palais des Grands, & les maiſons des Habitants, mais les rues ne ſont point pavées : elles ſont étroites, tortues, embarraſſées, & reſſemblent beaucoup à celles des Villes Moreſques.

Les murs qui ſont fort bas ont quatorze portes, & de l'autre côté de la riviere eſt une autre petite Ville, nommée Triana, où l'on va de Séville par un pont de bois. Séville n'eſt point inférieure à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitants : les hommes y ſont plus beaux que les femmes, mais en même-temps fort orgueilleux. GEMELLI. Ch XXIV. An. 1698.

On y voit le Palais des anciens Rois Mores, qui eſt un grand édifice, avec pluſieurs cours entourées de très beaux appartements. Les jardins en ſont très-agréables, ornés d'allées de myrtes, de pieces d'eau garnies de poiſſons, & entourées d'Orangers : le tout eſt fermé par de hautes murailles, munies de tours quarrées de diſtance en diſtance. La Lonja ou Bourſe, eſt un grand Bâtiment voûté, & ſoutenu par des piliers de pierres dures. Il y a un Prieur & deux Conſuls pour rendre juſtice aux Marchands ſous un Dais, dans une ſalle majeſtueuſe. Entre les autres objets dignes d'être remarqués à Séville, on voit un Aqueduc qu'on dit bâti par les Romains ; l'Hôtel ou maiſon des Indes, la maiſon de Palais des Rois Mores.

saint Elme, où l'on instruit de jeunes gens dans la navigation, pour les envoyer ensuite aux Indes; à leur retour, ils sont entretenus par le Gouverneur, qui reçoit leurs appointements, soit du Roi, soit des Marchands, tant qu'ils vivent dans cette maison.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Il se rend à Madrid.

Le dimanche 13, Gemelli partit pour Madrid dans un Carrosse qu'il loua cinquante quatre pieces de huit. Il sortit de Séville vers le soleil couchant, & arriva à Castel-Blanco, à une heure du matin, après avoir fait cinq lieues, partie sur des montagnes, & partie dans un pays plat. Le lendemain il fit sept lieues, mais avant de sortir du Carrosse, quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient furent près de périr, parce qu'il se renversa. Les trois jours suivants, après avoi fait dix-sept lieues, ils arriverent à Mérida, Ville royale, habitée par environ huit cents familles, dont quelques-unes sont de la premiere Noblesse. Ce qu'il y a de plus remarquable, est un très-beau Pont de pierre d'un demi mille d'Italie de longueur, sur la riviere de Guadiana, assez large pour que deux

Carroſſes y paſſent aiſément de front. Ils partirent le lendemain de Merida, continuerent leur route pendant cinquante & une lieues, & le dimanche 27, ils arriverent à Madrid, par le pont de Ségovie.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1698.

Deſcription de Madrid.

La Ville Royale de Madrid eſt ſituée dans une plaine, arroſée par la riviere de Mançanarés. Le pays aux environs, eſt très inégal, mais l'air y eſt fort bon & très-ſain. Quoique cette Ville ne ſoit qu'à 40 degrés 40 minutes de latitude, le froid y eſt inſupportable pendant l'hiver, & le chaud durant l'été. Elle eſt de forme ovale, d'un peu plus d'un mille de longueur, & de près de cinq de tour. Avant que les Rois d'Eſpagne l'euſſent choiſie pour y faire leur réſidence, elle n'étoit qu'un village aſſez médiocre. Les murs ſont peu élevés, & bâtis ſeulement de terre, avec quinze portes, & les rues ſont toujours très-ſales, par la mauvaiſe habitude de jetter toutes les ordures par les fenêtres. Les maiſons, en général, ne peuvent être comparées à celles d'Italie, & ſont, pour la plus grande partie, très-mal bâties en bois, mais les Palais du Roi, ſont

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

d'une grande magnificence, tant par la beauté de l'architecture, que par la richeſſe des ameublements, par l'excellence des peintures, par la quantité de fontaines, les réſervoirs à mettre le poiſſon & par les parcs. Toutes les Egliſes ſont bien déſervies, & ont de très-beaux ornements. Entre les bâtiments publics, on remarque particulierement la grande place, qui eſt très-belle. Toutes les maiſons qui l'entourent, ſont bâties ſur un même modele, à cinq étages, dont chacun a des balcons de fer, d'un très-beau travail, & tous uniformes. C'eſt où l'on fait les combats des taureaux, & la place eſt alors ornée de riches tapis, & de la préſence du Roi, de la Nobleſſe, des Magiſtrats, & des Dames de qualité, magnifiquement parées. Gemelli trompé dans ſon attente, de pouvoir ſe rendre en Italie par le chemin d'Alicante, loua deux places, pour vingt-quatre pieces de huit, dans le carroſſe de Pampelune, & après avoir pris congé de ſes amis, il ſe diſpoſa à achever ſon voyage.

CHAPITRE XXV.

Voyage de Madrid à Toulouſe ; Gemelli ſe rend à Marſeille, d'où il paſſe à Gênes ; Deſcription de cette Ville ; Il continue ſa route par Milan, Bologne, Florence & Rome ; Il arrive à Naples, où il termine ſon voyage du tour du monde.

LE lundi 8 de Septembre, Gemelli ayant fait ſes dévotions, entra l'après-dîné dans le Carroſſe, où ils ne firent ce jour que trois lieues. Ils partirent le lendemain au point du jour, traverſerent la riviere Guadarama ſur un beau pont de pierre, & après avoir encore fait trois lieues, ils entrerent dans Alcala, où il y a une fameuſe Univerſité. Neuf lieues plus loin ils trouverent Junquera, & en allant à petites journées, ils arriverent le jeudi vers midi à Pampelune. Cette Ville ſituée à 43 degrés de latitude eſt la Capitale du Royaume de Navarre ; le Viceroi y fait ſa réſidence ordi-

An. 1698.

Gemelli arrive à Pampelune.

naire, & l'on y tient toutes les Cours de Juſtice. Le ſpirituel eſt gouverné par un Evêque, qui a vingt-deux mille pieces de huit de revenu. La Ville eſt bâtie ſur un terrein inégal au pied des monts Pyrenées, & a environ une demi-lieue de tour. Les maiſons en général ſont bien bâties, mais les Monaſteres & les Egliſes n'y ſont pas magnifiques. La Citadelle eſt très-grande, & les murs ſi épais, que deux Carroſſes peuvent aiſément y paſſer de front.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Il paſſe à Roncevaux.

Les habitants de Pampelune, & en général tous les Navarrois, ſont affables, aiment les étrangers, leurs marquent la plus grande attention, & ont ſouvent plus d'égards pour eux, que pour ceux de leur propre nation. Gemelli ayant loué des mules, une piece de huit chacune, pour le conduire à Saint Jean de Pied-de-Port, partit de Pampelune le vendredi 19, & après avoir paſſé des montagnes très-rudes, il arriva le lendemain à Roncevaux, Village où le froid eſt très piquant : l'Egliſe dépend du Roi, & il y a douze Chanoines.

Il arrive à Toulouſe.

On lui fit voir dans cette Egliſe

deux maſſues couvertes de fer, dont on ſe ſervoit autrefois dans les Armées, & un des étriers de Roland, fameux champion de France. Après avoir monté un chemin étroit très-dangereux, & deſcendu la montagne de l'autre côté, il traverſa une petite riviere, qui ſépare les deux Royaumes de France & d'Eſpagne. Il fit encore une lieue, & arriva à Saint Jean de Pied-de-Port, Capitale de la Baſſe-Navarre, où il remarqua de bonnes murailles, un petit Fauxbourg, & un Château fortifié régulierement ſur une hauteur qui commande la Ville. Le lundi 22, il ſe remit en route, & arriva le lendemain à Leſcar, où ſe tiennent les Etats de la Province de Bearn, pour éviter les conteſtations, avec le Parlement, ſur la préſéance. Pau, Capitale de cette Province, eſt arroſé par la riviere Gave, qu'on paſſe ſur un pont de pierre très-long : la Ville eſt diviſée en haute & baſſe, & ni l'une ni l'autre n'eſt murée. Le Château eſt bien bâti à l'antique : on y voit la Chapelle Royale de Henri IV, & la chambre où eſt né ce Monarque. Le Jeudi 25, Gemelli fit cinq

GEMELLI, Ch. XXV.

AN. 1698.

lieues de marche, & arriva à Tarbes, Capitale de la Province de Bigorre, mais dépendante du Parlement de Toulouſe : Il en partit le vendredi 26, & après trois jours de route, il arriva à Toulouſe.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Deſcription de cette Ville.

Cette Ville, fameuſe par ſon Parlement & ſon Univerſité, eſt dans la plus belle ſituation pour jouir d'un air excellent : c'eſt une des plus grandes Villes de France, après Paris, ayant une demi-lieue de long, & un tiers de lieue de large ; l'an 638 de la fondation de Rome, Q. Cepio la détruiſit & en emporta une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, Les murs actuels ſont de briques, avec des tours à la maniere des anciens. Les maiſons ſont auſſi de briques, aſſez mal bâties, mais les rues ſont bien pavées : il y a beaucoup de Nobleſſe, en général les Habitants aiment les Etrangers, & les reçoivent très-poliment. Le pont conſtruit ſur la Garonne eſt long de deux portées de fuſil, & aſſez large pour que ſix Carroſſes puiſſent y paſſer de front. L'Hôtel de Ville eſt un très-beau bâtiment, dont les murs ſont ornés de buſtes de marbre, & les

ſalles de beaux tableaux, qui repréſentent les anciens Magiſtrats. C'eſt à Toulouſe où tombe dans la Garonne le fameux Canal qu'a fait conſtruire Louis XIV, pour éviter de faire le tour de l'Eſpagne par mer. Il eſt entretenu par pluſieurs réſervoirs, tant dans la plaine, que ſur les montagnes : on a fait des levées pour ſoutenir les eaux dans les endroits où le terrein eſt bas, & les bâtiments montent par-deſſus des montagnes avec le ſecours des Ecluſes, qui ſemblent former comme autant de degrés.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

Gemelli ayant loué dix-neuf écus une caleche pour le conduire à Montpellier, partit de Toulouſe le matin du dernier jour de Septembre ; il traverſa pluſieurs fois le Canal ſur des ponts, & arriva le ſoir à Baziege. Le mercredi premier d'Octobre, il fit ſix lieues dans un pays très-peuplé, & alla coucher à Carcaſſone. Cette Ville eſt grande, murée, & fait un commerce conſidérable, particulierement d'une eſpece de gros draps, qui en porte le nom. Les rues ſont belles, & l'on y remarque principalement la place du Marché. Le lende-

Suite de ſon voyage juſqu'à Montpellier.

main il fit encore ſix lieues, s'arrêta à Pouſſol, & le vendredi 3, il alla dîner à Beziers, Ville très peuplée, abondante & riche, ſituée ſur une hauteur à trois lieues de la mer. Le ſoir il coucha à Pézénas, & le lendemain il arriva à la fameuſe ville de Montpellier, Capitale du Bas-Languedoc, qui eſt ſituée ſur une montagne dans l'aſpect le plus agréable. L'Hôtel de Ville n'eſt pas ſi beau que celui de Toulouſe, & la Cathédrale eſt peu ornée. La promenade hors des portes eſt un des plus beaux endroits que la nature & l'art ayent formés, la vue s'étendant d'un côté ſur la mer, & de l'autre ſur une longue plaine délicieuſe, & ornée des plus charmants payſages.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

Il arrive à Marſeille.

Après le dîné, il loua ſept écus une autre caleche pour le conduire à Marſeille; fit le même jour quatre lieues, & coucha au Pont de Lunel. Le lundi 6, il partit de grand matin, traverſa deux fois des bras du Rhône, l'une dans un bac, & l'autre ſur un pont de bateaux de cent pas de long, pour arriver à Arles, qui eſt un Archevêché, & une Ville très-commerçante. Le mardi 7, il ſuivit de

fameux

fameux Aqueducs, & après huit lieues de marche, il arriva à Salon, où eſt le tombeau du célébre Aſtrologue Noſtradamus. Le lendemain il fit neuf lieues & arriva à Marſeille. Cette Ville, bâtie par les Phéniciens étoit anciennement très-fameuſe pour les Ecoles, qui le diſputoient à celles de Rome & d'Athenes. A préſent, c'eſt un des plus fameux ports de la Méditerannée; mais avec ſi peu de profondeur, qu'on eſt très-ſouvent obligé de le nettoyer, pour y faire entrer même de petits vaiſſeaux. La ville n'a de tour, qu'environ deux milles d'Italie, & le terrein en eſt fort inégal. Les maiſons ſont belles, mais les rues ſont étroites, tortues & fort ſales. L'arſenal où l'on conſtruit les galleres, eſt aſſez grand pour qu'on en puiſſe conſtruire autant qu'on en a beſoin. Le baſſin qui ſert à cet uſage, a aſſez d'étendue pour en contenir deux à la fois. Les magaſins des bois & de tout ce qui ſert à la marine, ſont très-ſpacieux, & l'on y entretient auſſi de quoi pouvoir armer dix mille hommes.

GEMELLI. Ch. XXV.

An. 1695.

Gemelli déſiroit aller voir la Sainte Baume, Grotte où l'on dit que

Son voyage juſqu'à Gênes.

CEMELLI, Chap. XXV. An. 1698.

Sainte Marie-Magdeleine a vécu trente ans; mais chaque heure lui paroiſſant, dit-il, un ſiecle, juſqu'à ce qu'il arrivât dans ſon pays natal, il fit à la hâte les proviſions néceſſaires, & le dimanche 12, il partit pour Gênes, à bord d'une tartane. Le lendemain, il paſſa devant Toulon, & le ſoir du vendredi 14, il fut devant les iſles d'Hieres. Le mardi 15, au point du jour, il fut à la vûe d'Antibes, où la riviere de Var ſépare la Provence des Etats de Savoie. Ils jetterent l'ancre à Villefranche, où tout vaiſſeau qui va au Ponant, ou qui en revient, eſt obligé de payer deux pour cent. Après y avoir dîné & payé les droits, il rentra dans la tartane, & deux heures avant le ſoleil couché, il arriva à Monaco, place très-forte ſur un rocher, & dont les murs ſont inacceſſibles de toutes parts, avec une ſeule porte, & un chemin très-difficile pour y arriver. Il y a beaucoup de gros canon, outre le petit, & le tout eſt très-bien monté. La garniſon étoit alors d'environ neuf cents hommes, payés par le Roi de France. Le lendemain, ils ne purent aller

qu'à San Remo dans le territoire de Gênes, le vendredi 17, ils ſuivirent la côte, bordée de très-beaux jardins, rendus fertiles par l'induſtrie des Gênois, quoique le terroir ſoit naturellement ſtérile & plein de rochers. Ils paſſerent enſuite Final & Noli, & arriverent de bonne heure à Savone, où ils reſterent cette nuit. Gemelli y loua une felouque, partit le ſamedi 18, de grand matin, & arriva à Gênes avant midi.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1695

Gênes, ſituée ſur la Méditerannée, eſt tournée au midi, & occupe un côteau qui, du côté de la mer, forme un magnifique amphithéâtre. Tous les bâtiments, compris dans l'eſpace de quatre milles, ſont ornés de très beaux marbre, & l'on a conſtruit depuis quelque temps, un nouveau mur de quinze milles de tour, au-dedans duquel on a élevé & l'on éleve encore de nouveaux édifices, qui ne le cedent pas en beauté aux anciens. Cependant les rues ſont étroites & obſcures; le port eſt d'environ un mille de long, avec un fanal du côté de l'oueſt, & de bonnes fortifications. Cette ville eſt appellée la ſuperbe, parce que la Nobleſſe

Deſcription de Gênes.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1693.

entêtée de ſon petit domaine, eſt d'un orgueil qui la rend intraitable, quoique ſon territoire ne s'étende en longueur, qu'à cent quarante mille en ſuivant le rivage, & n'en ait pas douze de largeur. Les femmes ſont belles & ſpirituelles ; mais elles ont une maniere de parler ſi brêve qu'elle les rend ridicules. Les hommes ſont fort ſobres, & attachés au commerce, ce qui leur procure de grandes richeſſes. Le Palais du Doge eſt un des plus vaſtes & des plus beaux édifices qui ſoient en Europe. Le phare ou fanal, eſt digne de remarque ; il eſt fondé ſur le roc, défendu par du canon, & élevé de cent cinquante pieds. On y place toutes les nuits, trente-deux lumieres, pour guider les vaiſſeaux qui navigent ſur cette côte.

Il ſe rend par terre à Milan.

Le mercredi 29, Gemelli ayant reçu ſes malles, qui étoient venues par mer de Cadix, les fit mettre ſur une felouque, qui alloit à Naples, & prit la réſolution de s'y rendre par terre, à cauſe des mauvais temps qui duroient depuis pluſieurs jours. Le jeudi 30, il loua une calêche pour Milan, & partit le ſamedi premier

de Novembre. Après avoir traverſé pluſieurs fois la riviere de Polſevera, il entra dans des montagnes arides; & ayant fait vingt milles cette journée, il arriva le ſoir à Taglio. Le lendemain, il alla coucher à Gavi. Le lundi 3, il paſſa par Novi, Tortone & Voghera, pour aller coucher dans une mauvaiſe hôtellerie, à Purana. Le mercredi 4, il partit de grand matin, traverſa le Pô & le Teſſin, & alla dîner à Pavie, qui eſt une ville forte, entourée d'un large foſſé rempli d'eau: bien peuplée, riche, ornée de beaux palais, & plus ancienne que Milan. L'Univerſité eſt fameuſe pour avoir produit pluſieurs Savants, & la ville eſt devenue mémorable, pour avoir ſoutenu le ſiege qui y fut mis par le Roi François I, en 1525; Gemelli en partit après le dîné, fit encore dix milles, & arriva avant la nuit à Milan.

GEMELLI, Chap. XXV.

An. 1692

On croit que la ville de Milan a été bâtie par les Gaulois, trois cents quatre-vingt-quinze ans après la fondation de Rome. Elle a plus de huit milles de tour, & contient environ deux cents mille habitants. Elle eſt renommée par la multitude de peu-

Deſcription de Milan.

GEMELLI, Ch XXV.

An 1698.

ple, pour la magnificence de la Cathédrale, pour la force du château qu'on regarde comme imprenable, & pour la fameuſe bibliotheque, qu'on appelle Ambroſienne, & qui contient au moins trente mille volumes. Le château a ſix baſtions, avec douze pieces de canon ſur chacun, outre ſix demi-lunes, & le rempart eſt environné d'un foſſé plein d'eau, fort large & fort profond. On trouve en y entrant, deux hautes tours, avec des murs de brique, d'environ vingt-quatre pieds d'élévation, & revêtus de pierres dures, taillées en pointes de diamant. Sur ces murs & ſur ceux des courtines, il y a pluſieurs groſſes pieces de canon. On regarde en général ce château, comme le meilleur, le plus grand & le plus sûr de tous les forts de l'Europe, & quoique l'arſenal ne fût pas entierement complet dans le temps dont nous parlons, on le jugeoit ſuffiſant pour armer toute l'Italie.

Le grand Hôpital, fondé par le Duc de Milan, peut être regardé comme un des meilleurs de toute l'Italie. Le portail extérieur eſt majeſtueux, & au-dedans, on trouve une

grande cour quarrée, avec un double rang de pilliers, qui ſoutiennent des arcades ſupérieures & inférieures, & tant au-deſſus qu'au-deſſous : il y a pluſieurs galleries pour les malades, outre les appartements de ceux qui ſont chargés d'en avoir le ſoin. On dit qu'il a plus de cent cinquante mille écus de revenu. A un demi mille de la ville, hors de la porte Romaine, il y a un cimetiere pour ceux qui meurent dans cet Hôpital, & l'édifice en eſt ſi grand, qu'il coûtoit déjà deux cents mille écus, quoiqu'il ne fût pas fini quand Gemelli y paſſa. Le Lazaret, deſtiné pour les peſtiférés, eſt un autre grand bâtiment, avec plus de trois cents chambres.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

La Cathédrale, qui a deux cents coudées de long, & cent trente de large, étoit déjà regardée comme la huitieme merveille du monde, pour la grandeur, la magnificence des marbres, la beauté des ſtatues, & les autres ornements, quoiqu'elle ne fut pas entierement finie, malgré le grand nombre d'Ouvriers qui y travailloient depuis beaucoup d'années, & les grandes dépenſes qu'on

Gemelli arrive à Rome.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

y avoit faites. Tout l'édifice en-dedans & en dehors, juſqu'au toit, eſt orné de très-beaux buſtes & d'autres ouvrages de ſculpture en marbre.

Le mercredi 12, il partit un carroſſe pour Bologne, & Gemelli y prit une place en payant une piſtole. Le lendemain, ils traverſerent le Pô; & arriverent à Plaiſance, ville ſituée dans une plaine, & d'environ cinq milles de tour. Les rues & les maiſons ſont très-belles, mais peu peuplée. Il y a le palais du Duc de Parme, qui eſt d'une grande magnificence, tant pour l'édifice que pour les ameublements. Deux jours après ils arriverent à Parme, ſituée dans une plaine, ſur la voie Flaminia; où l'air eſt ſi bon, que quelques-uns des habitants y ont vécu juſqu'à cent vingt, & même juſqu'à cent trente ans. Les bâtiments ſont magnifiques, les Egliſes très-bien ornées, & les rues fort larges. Elle a environ quatre milles de tour, & la riviere de Parme, d'où elle prend ſon nom, paſſe au milieu. Le College eſt un des plus beaux bâtiments qu'on puiſſe voir, tant en-dedans qu'en-dehors.

Il y a assez de chambres pour y loger deux cents soixante Ecoliers de bonne maison, outre les Professeurs, les Officiers & les Domestiques. GEMELLI, Ch. XXV. An. 1695.

Etant partis assez tard de Parme, ils firent cinq milles, passerent un pont, où chaque Voyageur paye dix sols, & entrerent dans le Duché de Modene. Ils marcherent dix milles dans des campagnes très-bien cultivées, & s'arrêterent à Reggio, ville fameuse par la grande foire qu'on y tient, par la beauté des Eglises & des rues, & par la magnificence des palais. Le lendemain, ayant fait quinze milles, ils arriverent de bonne heure à Modene, située sur la voie Æmilia, dans un terrein marécageux, plat & arrosé de deux rivieres. La ville a trois ou quatre milles de tour, & il n'y a rien de remarquable dans les bâtiments, non plus que dans les rues, qui sont étroites & remplies de boue. On voit au milieu une haute tour, de marbre brut, ce qui en fait connoître l'antiquité. Le jeudi 18, ils partirent très-matin, traverserent la riviere de Panaro, trois milles plus loin, entrerent dans le territoire de Il se rend à Bologne.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Bologne, & après avoir fait encore quatorze milles, ils arriverent à la capitale. Bologne eſt une ville fort ancienne, avec une fameuſe Univerſité : elle eſt remarquable par la beauté des édifices, par la grandeur, par la richeſſe, par la ſituation, & par le nombre des habitants, qui monte à quatre-vingt mille. Les bâtiments ſont les plus ſuperbes qu'on voye en Italie, tous ornés de très-beaux portiques.

Il arrive à Florence.

Gemelli trouvant que le Meſſager de Florence devoit partir le lendemain, réſolut de profiter de cette occaſion. Il ſe remit donc en route le mercredi 19 de grand matin, & après avoir fait ſeize milles dans les montagnes de l'Apenin, où les Payſans ſément beaucoup de bleds, quoiqu'elles ſoient très-eſcarpées, il dîna à Lujano. L'après midi il entra dans les Etats du Grand Duc; mais pour y être reçu, il fut obligé de faire voir ſon certificat de ſanté. Le jeudi 20, il partit deux heures avant le jour, le vent étant très-fort & très-froid : il paſſa le mont Giogo, où il crut qu'Eole tenoit ſa Cour; fit encore dix-huit milles, & arriva

le ſoir aux portes de Florence, où ſes malles furent viſitées avec le plus grand ſoin. GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698. Deſcription de Florence.

Florence eſt une ville ſi belle, ſi bien ſituée, & bâtie avec tant de magnificence, que Charles-Quint diſoit qu'on ne devoit la faire voir que les jours de Fêtes. Elle l'emporte ſur les plus belles Villes d'Italie par la grandeur des rues, par la magnificence des Palais, par la majeſté des Egliſes, par la beauté des édifices publics, des places, des fontaines, & par l'excellence des Statues. Elle eſt ſituée dans une plaine entourée de montagnes, & l'on dit qu'elle a été fondée par les Troupes de Sylla, ſix cents quarante-cinq ans après la fondation de Rome. Les Triumvirs en firent une colonie; mais après la décadence de l'Empire Romain & l'érection de celui des Lombards, elle devint une Ville libre Impériale, & conſerva cette liberté juſqu'en 1530, où elle fut obligée de ſe ſoumettre à la puiſſance de Charles-Quint. Elle a cinq milles de tour, & eſt environnée de bonnes murailles, avec un foſſé, & un fort Château: on eſtime qu'elle

GEMELLI Ch. XXV.

contient près de cent mille Habitants.

An. 1698.

Il passe à Rome.

Gemelli loua douze piastres une caleche pour le conduire à Rome ; il partit le Dimanche 23 avec le Messager avant midi, & ils traverserent des montagnes & des collines, naturellement stériles, mais qui sont fertilisées par l'industrie des Florentins. Le lendemain matin ils arriverent à Sienne, Ville antique située sur un côteau, avec peu de bâtiments, mais bien construits, le tiers de la Ville étant occupé par des jardins & des vergers. Après dîné, ils firent dix-huit milles, & allerent coucher au Château de Turineri. Le mardi 25, ils partirent deux heures avant le jour, & ne firent que monter & descendre, toujours avec la pluie où le brouillard, & arriverent à Aquapendente, la premiere Ville de l'Etat Ecclésiastique. Le lendemain ils firent vingt-sept milles par la pluie & par la neige, pour arriver à Viterbe, qui a trois milles de tour. Le jeudi 27, ils monterent pendant cinq milles une montagne glacée, & après avoir fait encore trente-cinq milles, ils s'arrêterent à Baccareo ;

enfin le lendemain à midi, ils arriverent à Rome, la reine des Cités, & autrefois la capitale du monde. GEMELLI, Ch XXV.

Le ſamedi 29, Gemelli partit de grand matin, & après vingt milles de marche, il arriva à Velitri, ſitué ſur une montagne. Le dimanche 30, il fit vingt-ſept milles, & alla coucher à Piperno, Ville ſituée ſur un côteau, , avec de mauvaiſes murailles. Le lendemain, il marcha vingt-cinq milles, & logea dans la ville de Fondi, au Royaume de Naples. Le mardi 2, il partit de grand matin, fit trente milles, & arriva à Sainte Agathe de Selſa. Le mercredi 3, il ſe mit en route aux Flambeaux quatre heures avant le jour, & alla dîner à Capoue, près la riviere de Vulturne. Cette Ville eſt plus ancienne que celle de Rome, entourée d'une bonne muraille, & défendue par un fort Château. Elle fut réduite en ſervitude par les Romains, pour avoir reçu Annibal, & devint enſuite une Colonie, quoiqu'elle fût auſſi conſidérable que Carthage & que Rome même. L'après dîné, Gemelli fit huit milles par des plaines charmantes qui le

An. 1698.

Il termine ſon voyage à Naples.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

conduiſirent à Averſa, & quatre milles plus loin, il trouva pluſieurs de ſes amis, qui venoient le recevoir. Après les embraſſements réciproques, il monta en carroſſe, fit quatre milles, & entra dans la ville de Naples, où il deſiroit depuis ſi long-temps d'arriver; ce fut ainſi qu'il termina ſon voyage autour du monde après y avoir employé cinq ans, cinq mois & vingt jours.

RELATION

Du Voyage de M. MARTIN à Saint KILDA, la plus éloignée des Isles Occidentales de l'Ecosse.

CHAPITRE I.

Monsieur Martin s'embarque pour S. Kilda; Il relâche à l'isle de Borera; Il arrive à Saint Kilda; Hospitalité des Habitants; Médiocrité de leurs bâtiments; Température de l'air dans cette Isle; Difficulté d'y aborder; Maison de la Femme guerriere.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

M. Martin s'embarque pour S. Kil.

L'INGENIEUX Auteur de cette Relation, dit qu'il a plusieurs fois essayé inutilement de visiter l'isle de Saint Kilda, sans pouvoir y réussir : mais qu'en 1697, le Laird de Mack-Leod ayant fortement recommandé les Habitants de cette Isle à M. Jean Campbell, Ministre de Har-

ries, il entreprit le voyage, & M. Martin saisissant cette occasion, ils s'embarquerent le 29 de Mai à l'isle d'Essay avec le vent sud-est.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

Avant que de sortir du port, M. Campbell remarquant la blancheur des vagues, accompagnée d'un bruit extraordinaire sur les rochers, marqua sa répugnance à se mettre en mer, parce qu'il regardoit ces phénomenes, comme des avant-coureurs d'une tempête; mais les Gens d'équipages les mépriserent, jugerent seulement qu'ils précédoient une grande chaleur, & dirent qu'ils étoient très-communs durant l'été. Cependant quand ils eurent fait environ deux lieues, & qu'ils furent sur la côte de l'isle de Pabbay, ils virent les mêmes signes avec encore plus de force, conclurent unanimement qu'il y auroit une tempête dans peu, & se disposerent à regagner le port: mais le vent & la marée leur étant contraires pour y revenir, ils résolurent de continuer leur voyage, dans l'espérance d'arriver à celui qu'ils cherchoient, avant que le vent ou la tempête les en empêchât, croyant qu'elle ne suivroit pas im-

médiatement. Ils furent trompés dans leur attente : à peine eurent-ils fait encore une lieue, que le vent ſe tourna plus au ſud, ce qui rompit toutes leurs meſures. Ils firent force de rames pour gagner les rochers de Haw-Sker, qu'ils avoient à quatre lieues ſud : mais ils ne purent y réuſſir. Le vent les avoit tellement pouſſés dans l'océan, qu'après un nouvel effort pour leur retour, ils le jugerent abſolument impraticable, d'autant qu'ils ne pouvoient eſperer de rencontrer aucune pointe de l'Ecoſſe : ils furent donc obligés de tourner abſolument leurs vûes vers Saint Kilda, malgré tous les obſtacles que leur oppoſoient le vent & la marée. L'équipage étoit exceſſivement fatigué & découragé, n'ayant pas vû la terre depuis ſeize heures, quand un des gens apperçut pluſieurs bandes d'oiſeaux de Saint Kilda, qui vôloient du côté du ſud, ce qui leur fit connoître à n'en pouvoir douter, qu'ils avoient perdu leur cours, la violence du flot & du vent, ayant contribué à les pouſſer au nord, quoique ſuivant leur compas de mer, ils ſe fuſſent toujours dirigés à l'oueſt,

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

Il relâche à l'iſle de Borera,

Peu de temps après, ils découvrirent l'iſle de Borera, qui eſt à trois lieues au nord de Saint Kilda, ce qui leur fut d'autant plus agréable, qu'ils n'avoient qu'environ quatre lieues à faire pour y arriver. Ils y réuſſirent, quoiqu'avec beaucoup de travail, & ſe mirent à l'abri, dans une ouverture formée par un rocher d'une hauteur prodigieuſe, couvert d'un nombre infini d'oies ſauvages, qui y avoient fait leurs nids. Quand elles voloient, l'air en étoit obſcurci, & le bord de la mer étoit teint de leurs fientes. On en remarqua deux, qui ſervirent à confirmer ce qu'on dit, que ces animaux ſe volent réciproquement l'herbe, dont ils font leurs nids, & nos Voyageurs s'en amuſerent quelques inſtants. Une des oies voyant que ſa voiſine étoit abſente de ſon nid, profita de l'occaſion, lui déroba autant d'herbe qu'elle en pût emporter, prit ſon vol vers la mer, & revint enſuite, comme ſi elle apportoit cette herbe de loin. Cette fineſſe lui fut inutile, l'oie volée l'avoit découverte, avant qu'elle fût hors de la vûe; mais comme elle étoit trop éloignée pour que cette

derniere la pût joindre, elle attendit son retour, & l'attaqua avec fureur. Le combat fut ſanglant ; la victoire ſe décida pour la cauſe la plus juſte, & il fut fatal à l'oiſeau voleur, qui tomba mort près de la barque. Les hommes s'en emparerent & en firent un bon repas, qu'ils regarderent comme un heureux préſage pour la ſuite de leur voyage. MARTIN, Chap. I. An. 1697.

Ils comptoient arriver le lendemain à Saint Kilda, mais leur attente fut encore trompée par un violent ouragan, qui les rejetta dans l'océan : enfin le calme étant ſurvenu, ils ramerent avec tant d'activité, qu'ils parvinrent à gagner l'iſle. Quand ils eurent joint les rochers, quelques-uns des habitants, qui étoient occupés à y dreſſer des trébuchets, les ſaluerent en leur diſant « Dieu vous ſauve », leur compliment ordinaire, & ils parurent dans le plus grand étonnement de les voir avancer contre le vent & la marée. Ils marchoient ſans aucune précaution ſur ces rochers, prodigieuſement eſcarpés, & faiſoient autant de chemin que la barque, pendant que M. Martin & ſon Compagnon, étoient Il arrive à Saint Kilda.

MARTIN, Chap. 1. An. 1697.

dans l'admiration & dans la crainte continuelle d'en voir quelques uns tomber dans la mer. Ces gens habitués à courir ſur ces rochers, ne marquoient aucune appréhenſion ; ils devancerent la barque, & allerent à la ville, d'où ils amenerent le principal Magiſtrat, nommé en Anglois, Steward, avec tous les habitants des deux ſexes, pour recevoir ces Etrangers. Les gens de la barque gagnerent la partie la plus avancée des bas rocs, nommés la ſelle, où ils furent reçus par ceux du pays, qui avoient mis les chauſſures dont ils ſe ſervent en pareille occaſion, & qui ne ſont autre choſe que de vieux morceaux de drap, attachée avec des plumes, faute de fil. Auſſi-tôt que la barque fut aſſez proche, ils l'amarrerent au rocher avec de longues perches, prirent M. Campbelle & notre Auteur ſur leurs épaules, quelques-uns étant entrés dans l'eau deux à deux, & ils les mirent ainſi à terre, où ils furent reçus avec toutes les démonſtrations de joie & d'amitié qu'ils purent exprimer (*)

(*) M. Kennet Macauley, qui viſita Saint Kilda

Ils ſe rendirent enſuite tous enſemble au petit village, où l'on avoit déjà préparé un logement, avec des lits de paille. Suivant l'ancienne coutume de l'iſle; l'Officier qui préſide en l'abſence du Steward, fit une eſpece de ſommation aux habitants,

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

Hoſpitalité des Habitants.

en 1758, nous donne le récit de tous les dangers qu'il courut pour deſcendre dans cette Iſle. Il eſſuya auſſi un terrible ouragan dans ſon paſſage, & ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'il gagna l'Iſle, & pût jetter l'ancre devant la ſelle. „ Les Habitants de Saint Kilda, dit ce Miniſtre, à la premiere nouvelle de notre arrivée „ ſur leurs côtes, accoururent en foule du village pour nous ſecourir, hommes, femmes & „ enfants.... Par la maniere dont ils ſe comporterent ſur le roc, que nous avions abordé le „ plus près qu'il nous avoit été poſſible; on vit „ évidemment que les ſentiments d'humanité qui „ les guidoient, leur faiſoient ſouffrir de voir „ des hommes ſemblables à eux, dans la peine... „ Nous ne pouvions entendre ce qu'ils diſoient „ en jettant des cris; mais nous ne pouvions douter qu'ils ne fuſſent fortement affectés du danger auquel nous étions expoſés.... Par les ſignaux qu'ils ne ceſſoient de répéter, nous „ comprîmes enfin qu'il nous vouloient faire entendre que nous pouvions lever l'ancre ſans „ danger.... Nous nous confiâmes en leurs lumieres, & nous ſuivîmes leurs avis ſans perdre „ de temps. Cependant quand nous fûmes près „ de la ſelle, malgré tous nos efforts réunis, nous „ fûmes bien-tôt réduits à la fâcheuſe néceſſité de „ retourner en arriere.

„ Un peu à l'oueſt du rocher, eſt une petite „ pointe de terre ſabloneuſe, qu'on ne peut aborder que dans la baſſe mer.... C'eſt un eſpace

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

qui convinrent unanimement de fournir aux Etrangers ce qui leur étoit néceſſaire, comme le pain, le beur-

„ d'endroit de débarquement, mais très-dangé-
„ reux; auſſi ne s'en ſert-on que rarement, à
„ moins que le temps ne ſoit bien favorable.——
„ Les Habitants s'y rendirent après nous avoir fait
„ connoître que nous devions auſſi y aller.——
„ Nous leur obéîmes volontiers, & avec une in-
„ trépidité étonnante, ils s'avancerent dans l'eau
„ à notre rencontre; entrepriſe des plus coura-
„ geuſe, & dans laquelle peu de gens, d'autres
„ Nations, euſſent oſé s'engager, quand ils au-
„ roient vû leurs plus proches parents dans le
„ même danger. Voici les diſpoſitions qu'ils firent
„ pour nous aider. Ils ſe partagerent, & forme-
„ rent deux chaînes, les plus habiles d'entre eux
„ marchant en avant dans la mer, à la tête de
„ leurs petits corps.——Ceux qui les ſuivoient
„ immédiatement, & qui étoient les plus forts
„ après ces premiers, les tenoient par le milieu
„ du corps, & ainſi de ſuite, d'un bout de cha-
„ que chaîne à l'autre, chacun demeurant forte-
„ ment attaché à celui qui le précédoit. De cette
„ maniere, ils s'avancerent dans la mer juſqu'à ce
„ que les premiers euſſent d'abord atteint la bar-
„ que & que tous les autres les y euſſent ſuivis.
„ —— Ceux qui vont ordinairement à Saint
„ Kilda, prennent toujours la précaution d'en-
„ tortiller une forte corde autour de la poupe de
„ leur bâtiment, & d'en attacher une autre à la
„ proue. Auſſi-tôt que les Habitants ſe ſont placés
„ autour de la barque, ils ſe donnent de main en
„ main les deux cordes, juſqu'à ce qu'ils les
„ ayent fait paſſer aux femmes & aux enfants qui
„ ſont ſur la pointe, & qui veulent avoir part au
„ travail.—— Après cette opération ſi néceſſaire,
„ on donne un ſignal général, chacun emploie
„ ſes forces & ſon induſtrie, & en peu de temps
„ la barque & tout ce qu'elle contient, eſt miſe

re, le fromage, le mouton, la volaille, les œufs, le feu, & les autres besoins de la vie, qu'on apporta régulierement deux fois par jour à leur demeure. Ils exercerent ce devoir d'hospitalité avec la plus grande régularité, chaque famille fournissant à son tour sa quote-part, proportionnellement à ce qu'elle possédoit de terre. La portion de chaque homme fut réglée par jour, à un pain ou gâteau d'orge, & à dix-huit œufs de l'oiseau qu'ils nomment Lavy : mais quand les œufs étoient plus petits, on en augmentoit le nombre. Les plus gros sont à peu près comme ceux d'oie, & les autres diminuent insensiblement de grosseur.

MARTIN, Chap. 6. An. 1697.

Les Habitants demeurent dans un petit village, où l'on voit tous les

Médiocrité de leurs bâtiments.

„ avec une adresse & une promptitude étonnante „ sur le sable, hors de tout risque du côté de la „ mer

„ A notre arrivée, ils employerent toute l'a„ dresse qu'ils mettent à cet exercice, & y réussi„ rent au-delà de ce que nous en pouvions espé„ rer. —— Sans donner le temps à aucun de nous „ de descendre dans la mer, ils hâlerent presque „ en un moment, nous, notre petit vaisseau, & „ tout le bagage qu'il contenoit, qu'ils eurent „ bien-tôt mis en sûreté sur le terrein sec.

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

ſignes de la plus grande miſere. Les maiſons ſont très-baſſes, & toutes les portes ſont tournées au nord-eſt, pour ne pas être expoſés aux chocs furieux des vents orageux de ſud-oueſt. Les murs de ces maiſons ſont groſſierement bâtis de pierre, formant deux petits pignons qui ſe joignent au haut du toît: les côtés ſont couverts de petites pieces de bois avec de la paille par-deſſus, & le tout eſt fortifié par des cordes de bruyeres, dont les extrêmités ſont liées avec les pierres, pour empêcher le toît d'être emporté par la violence des vents. Ce petit village eſt ſitué dans une vallée, entourée de quatre montagnes, qui lui ſervent de remparts, & qui ſont comme autant d'amphithéâtres, où l'on jouit, quand le ciel eſt ſerain, de la vûe de l'Océan & des Iſles qui y ſont parſemées.

Les Habitants de celle dont nous parlons, de même que tous ceux des Iſles occidentales, lui donnent le nom de Hirt; Buchanan l'appelle Hirta; Sir Jean Narborough & tous les Marins la nomment Saint Kilda, & dans les cartes marines, elle eſt

connue

connue par le nom de Saint Kilder. Elle eſt ſituée à 58 degrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale, & eſt environ vingt lieues à l'oueſt de Harries. MARTIN, Chap. I. An. 1697.

L'air y eſt fort vif & très-ſain; les montagnes ſont ſouvent couvertes de brouillards blancs, qui, en hiver, ſont les avant-coureurs de la neige, quand ils demeurent long-temps ſur le ſommet des hauteurs: en été, quand ils y reſtent, c'eſt un ſigne de pluie, & quand ils deſcendent dans les vallées, ils ſont ſuivis d'une chaleur exceſſive. Dans le temps du ſolſtice d'été, la nuit ne dure guere plus d'une heure, particulierement quand le ciel eſt ſerein: l'automne & l'hiver ſont ſujets à des vents violents & à des pluies abondantes. Température de l'air.

Saint Kilda n'a que deux milles de longueur de l'eſt à l'oueſt, un mille de largeur du nord au ſud, & cinq milles de circonférence. La nature l'a environnée de rochers très-élevés, excepté dans une partie qui forme une eſpece de baie, du côté du ſud-eſt; l'accès en eſt ordinairement défendu par une mer preſque toujours agitée, quoique cette baie Difficulté d'aborder dans cette Iſle.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

ait un demi-mille de longueur, & autant de profondeur. Le ſeul endroit où l'on puiſſe deſcendre, eſt dans la partie ſeptentrionale de la baie, ſur un rocher un peu en pente, & très-gliſſant, parce qu'il eſt couvert d'herbes marines, & cette difficulté, jointe à la fureur de la mer, le rend preſque inacceſſible, excepté dans le temps de la baſſe mer, lorſque le vent eſt nord-eſt ou oueſt, ou quand on trouve un calme parfait. Lorſque toutes ces circonſtances arrivent, la barque, qu'on nomme Birlin, eſt amenée ſur le côté du rocher, & tirée au-deſſus de la marque des plus hautes marées, par le ſecours réuni de tous les Habitants des deux ſexes.

A la tête de la baie, eſt une petite plaine de ſable, qu'on ne voit que dans l'été, parce qu'elle eſt couverte en hiver par les eaux de la mer, qui s'élevent juſqu'aux rochers; mais la néceſſité ſeule peut forcer de tenter à y débarquer. La mer eſt très-impétueuſe de toutes parts autour de cette Iſle, qui eſt peut-être un des endroits les plus forts qui ſoient au monde. La nature l'a pour-

vue d'un ample magasin de munitions, pour en défendre l'accès, par un monceau de pierres sur la hauteur, nommée Oterveail, directement au-dessus de l'endroit où l'on peut descendre. Il est commandé par une éminence élevée presque perpendiculairement, d'où l'on accableroit aisément tous ceux qui y voudroient débarquer. Les quatre grandes montagnes sont bordées, du côté de la mer, par des rochers d'une hauteur étonnante: &, du côté du nord, la montagne, nommée Conagir, est coupée perpendiculairement, de plus de deux cents brasses au-dessus de la mer. MARTIN, Chap. L. An. 1697.

Dans la partie occidentale de l'isle, est une vallée en pente du côté de la mer, avec un petit ruisseau qui coule au milieu, & de chaque côté, la hauteur est d'environ un demi-mille. Tout ce terrein est nommé, par les Habitants, le Champ de la Femme guerriere, à cause d'une Amazone fameuse dans leurs traditions. Sa maison est encore sur pied, & quelques-uns des Insulaires l'habitent pendant l'été. Elle est entierement bâtie de pierre, sans bois, sans chaux, sans Maison de la femme guerriere.

terre & ſans mortier, pour en former les liaiſons. Elle a la forme d'un cône, avec une ouverture au ſommet, parce qu'on y fait le feu au milieu du plancher. Les pierres ſont longues & minces, ce qui ſupplée au défaut de bois. La piece du milieu peut contenir neuf perſonnes aſſiſes. Il y a trois lits ou voûtes baſſes, à côté du mur, qui peuvent contenir chacun cinq perſonnes, & qui ſont ſéparés par un pillier. A l'entrée de l'une de ces arcades, eſt une pierre ſur laquelle on dit que la Guerriere mettoit ſon caſque, & de l'autre côté ſont deux pierres qui lui ſervoient à poſer ſon épée. Les Habitants rapportent qu'elle ſe plaiſoit beaucoup à la chaſſe, & que, de ſon temps, tout l'eſpace compris entre cette Iſle & celle de Harries, étoit un terrein ſec & découvert.

MARTIN. Chap. I.

An. 1697.

CHAPITRE II.

Sources & Fontaines de Saint Kilda; Qualité du terroir; Des Animaux; Fertilité du pays; Des rochers; De l'iſle Soa; Rocher nommé Stack-Ly; Chaſſe des oies ſauvages; De l'iſle de Borera; Pyramides pour faire ſécher les oies; Habitants de l'iſle de Saint Kilda; Leurs Temples.

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

Sources & Fontaines de Saint Kilda.

SAINT Kilda eſt muni de fontaines ou de ſources excellentes, dont la meilleure eſt, dit-on, celle qui eſt voiſine de la maiſon de l'Amazone. On la nomme Tou-bir-Nimbeny, ce qui ſignifie le puits des qualités & des vertus: elle coule de l'eſt à l'oueſt, & eſt élevée de ſoixante pas au-deſſus de la mer: l'eau en eſt très-claire, extrêmement froide, légere & diurétique.

Près du village, on voit une grande ſource, qu'on appelle le puits de Saint Kilder, dont l'eau n'eſt pas inférieure à celle de la premiere ſour-

ce : celle-ci coule du nord-oueſt au ſud eſt.

MARTIN, Chap. II.

A un demi mille de Saint Kilda, eſt une autre ſource, nommée par quelques uns, Cornidan : elle eſt élevée de cent pas au-deſſus de la mer, & coule auſſi du nord-oueſt au ſud-eſt.

An. 1697.

Il y a encore une ſource fameuſe qui ſort d'un roc, au nord de la baie orientale : on la nomme le puits de la jeuneſſe ; mais elle n'eſt acceſſible que pour les habitants, aucun Etranger n'étant aſſez hardi pour grimper ſur ce rocher : on en reçoit les eaux à leur chûte dans la mer. Il coule un ruiſſeau près du village, & il y en a un autre plus conſidérable au-delà du puits de Saint Kilder, qui ſert à blanchir le linge, dans la plus grande perfection, ſans avoir beſoin de ſavon.

Qualité du terrein.

Toute l'Iſle n'eſt qu'un rocher très dur, & elle eſt renfermée entre quatre hautes montagnes, dont toutes s'étendent juſqu'au milieu : le tout eſt couvert de terre noire ou brune, qui n'a pas plus d'un pied d'épaiſſeur, excepté ſur le ſommet des hauteurs, où il y en a environ trois pieds,

& l'on y trouve de très-bonnes tourbes. L'herbe eſt fort courte, mais douce, & les beſtiaux y donnent du lait en abondance. Le nombre des brebis qu'on entretient ordinairement à Saint Kilda, & dans les deux Iſles adjacentes, n'excede pas deux mille. MARTIN, Chap. II. An. 1697.

Il n'y a pas plus de dix-huit chevaux dans toute l'Iſle : ils ſont fort petits & d'une couleur tirant ſur le rouge. Il peut y avoir quatre-vingt-dix vaches, qui ſont auſſi petites, mais graſſes & de très-bon goût. Les chiens, les chats & les oiſeaux de mer de cette Iſle, ſont tous marquetés. Des Animaux.

Le terroir eſt très-fertile, & produit en général, ſeize, dix-huit ou vingt pour un. On ne s'y ſert point de charue, mais d'une eſpece de bêche crochue. Leurs terres labourables ſont partagées exactement en dix portions, dont chacune eſt encore ſubdiviſée. Leur principal engrais ſe fait de cendres de tourbes mêlées de paille : ils y joignent auſſi leur urine, avec les os, les ailes & les entrailles de leurs oiſeaux marins. Fertilité du pays.

Le rocher nommé Lévinis, d'en- Des Rochers;

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

viron quatorze pas de hauteur, & de trente de tour, mais beaucoup moins étendu au ſommet, eſt environ à une demi-lieue de la baie du ſud-eſt. Il n'y croît aucune herbe, & il n'eſt point couvert de terre; mais il en coule une ſource d'eau fraîche, &, par un ancien droit, il appartient à l'équipage de la galere. Entre la pointe occidentale de Saint Kilda, & l'iſle Soa, eſt le fameux roc, nommé Stackdonn, c'eſt-à-dire le roc fatal, parce qu'il y a péri pluſieurs des habitants, qui ont entrepris d'y grimper. Il a la forme & la hauteur d'un clocher: il faut beaucoup d'adreſſe pour y monter; & c'eſt un grand honneur pour ceux qui y parviennent, particulierement dans l'endroit qu'on appelle le pouce, qui eſt ſi étroit, que de toutes les parties du corps humain, le pouce ſeul peut y avoir priſe: on s'y tient ainſi attaché l'eſpace d'une minute, pendant laquelle le pied n'a point d'autre ſoutient, & aucune autre partie ne touche le roc: après quoi l'on fait un ſaut, ſans autre appui que les pouces, & uniquement par l'agilité du corps, pour arriver à une pointe ai-

guë du rocher : mais quand celui qui grimpe, y eſt arrivé, il eſt entierement hors de danger. Alors il prend une corde qui eſt autour de lui, la jette à ceux qui ſont au-deſſous, dans une barque, & avec ce ſecours, il y monte tous ceux qui vont à la chaſſe des oiſeaux. Celui qui a grimpé le premier, a pour récompenſe quatre oiſeaux, & partage enſuite avec les autres. On jugera peut-être que quatre mille oiſeaux ne ſeroient pas une compenſation proportionnée au danger qu'il a couru ; mais il a l'avantage d'être regardé comme un héros, & l'on met au même rang, tous ceux qui ont eu l'adreſſe ou l'audace de monter ainſi les premiers au roc fatal.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

A une portée de piſtolet de ce roc, eſt l'iſle de Soa, qui n'a de tour, qu'un mille & demi, & qui eſt encore beaucoup plus petite au ſommet, parce que de toutes parts, il faut monter avec beaucoup de peine l'eſpace d'un demi-mille pour y arriver : elle n'eſt preſque qu'un rocher nud, excepté en quelques endroits, où l'on trouve de l'herbe : mais il eſt très-difficile d'y monter. Il y a égale-

De l'iſle Soa.

MARTIN, Chap II.

An. 1697.

ment beaucoup de difficulté à y aborder, tant à cauſe de la fureur des flots, que par l'eſcarpement du rocher qu'il faut grimper; cependant les Habitants ſont accoûtumés à monter & à deſcendre des fardeaux par ces précipices. On ne peut y débarquer que dans un ſeul endroit, encore faut il prendre le temps que le vent d'oueſt ſouffle & que la marée eſt baſſe; mais les flots qui battent le rocher font connoître s'il eſt acceſſible. Lorſque les vagues paroiſſent blanches de Saint Kilda, les habitants ne mettroient pas leur barque en mer, pour aller ni à Soa, ni à aucune autre iſle ou rocher, quand leur vie en dépendroit. Cette petite iſle a d'excellentes ſources: l'herbe qui y eſt très-douce, nourrit cinq cents brebis, dont chacune porte deux ou trois agneaux à la fois, & ces animaux ſont ſi fertiles, qu'ils portent avant d'avoir atteint l'âge d'un an. On remarque le même avantage dans les agneaux des petites iſles voiſines de Harries & de North-Wiſt. On ne tire jamais les brebis de l'iſle Soa, ce qui contribue beaucoup à les rendre auſſi fertiles. Elles

ne peuvent être chaſſées que par les habitants, qui les pourſuivent ſur les rochers avec autant d'agilité & de facilité, que s'ils couroient dans une plaine. Cette Iſle eſt auſſi très-abondante en différentes eſpeces d'oiſeaux, tels que le ſulmar, le lavy, le falk, le boufger & pluſieurs autres.

MARTIN, Chap II. An. 1697.

Environ à deux lieues & demie au nord de Saint Kilda, eſt le roc, nommé Stack-Ly. Il a environ deux cents pas de circonférence, eſt d'une hauteur très-conſidérable, & forme une pyramide triangulaire, dont la pointe eſt au ſommet. Quand le temps eſt ſerein, on le voit de plus de vingt lieues en mer. Il n'eſt couvert ni de terre ni d'herbes, mais il paroît quelquefois tout blanc, par la quantité d'oies ſauvages qui s'y arrêtent. On croiroit qu'il eſt impoſſible d'y monter; mais les habitants le font tous les ans, & ils ont élevé près du ſommet, une petite maiſon de pierre, en forme de pyramide, où ils s'établiſſent ſouvent pendant tout le mois d'Août, qui eſt dans une ſaiſon très-inconſtante. Les habitants ont la prévoyance d'envoyer ſur ce roc, un nombre ſuffiſant

Roche nommé Stack Ly. Chaſſe des oies ſauvages.

MARTIN, Chap II. An. 1697.

d'hommes, qu'on tire par le ſort, quelques jours avant que les oies ſauvages puiſſent prendre leur volée; car s'ils négligeoient cette précaution, un jour de vent pourroit leur emporter cinq, ſix ou ſept mille de ces animaux, que ce rocher leur fournit tous les ans. Il y en a un ſi grand nombre, qu'on ne peut ſe partager le terrein comme on fait dans les autres endroits; mais les Chaſſeurs qui y vont, travaillent pour l'intérêt public, en tuent autant qu'ils peuvent; les portent ſur une pointe élevée, qu'on appelle la pointe à jetter, & ils les jettent de cet endroit dans la mer, juſqu'à ce que ceux qui ſont dans la barque crient: « aſſez », de crainte que la mer, qui court avec rapidité, ne les emporte ſi l'on en jettoit trop à la fois, comme cela arrive ſouvent. Quand la barque eſt chargée, on la conduit dans l'iſle; on fait les partages proportionnellement à la quantité de terrein que chacun poſſede, & ce qui reſte au-deſſous du nombre dix, appartient à l'Officier, comme faiſant partie de ſes appointements annuels. On laiſſe couver les premiers œufs

aux oies ſauvages ſur ce rocher ; mais non ſur les autres dont nous allons parler, parce que ſi on les laiſſoit couver leurs œufs toutes en même-temps, la perte du produit d'un rocher, ſeroit la perte de tous les autres, d'autant que les petits ſe trouveroient de même force, & en état de prendre leur volée dans un même-temps.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

L'iſle Borera eſt à une demi-lieue au nord-eſt de Stack-Ly. Elle a environ un mille & demi de tour, & nourrit près de quatre cents brebis. Il pourroit y en avoir davantage ſi les oies ſauvages n'arrachoient pas une grande quantité d'herbes pour faire leurs nids.

De l'iſle Borera.

Cette Iſle eſt très-élevée, & entourée de précipices qui la rendent inacceſſible, excepté dans les temps de calme, & il n'y a même alors, qu'un ſeul endroit où l'on puiſſe aborder dans la partie méridionale. A l'extrêmité occidentale, eſt une maiſon nommée Stallir, plus grande que celle de l'Amazone de Saint Kilda ; mais qui paroît être faite ſur le même modele : elle eſt toute verte en dehors, comme une petite mon-

tagne, & les habitants ont une ancienne tradition, qui rapporte qu'elle a été bâtie par un dévot Hermite de Saint Kilda, nommé Stallir, qui avoit voyagé dans tout l'univers, ſans pouvoir trouver un endroit plus ſolitaire, pour y pratiquer la vie monaſtique (*).

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

Pyramides pour faire ſécher les oies.

Il y a dans cette Iſle environ quarante pyramides de pierre, qui leur ſervent à ſécher & à préparer leurs oiſeaux. Ces petites maiſons ſont toutes bâties de pierres légeres ſans au-

(*) M. Macauley parle différemment de ce curieux reſte de l'antiquité. Il dit que dans les temps reculés, un homme entreprenant, animé par un eſprit patriotique, ou peut être par ſon intérêt propre, qui ſe nommoit Saltar, ou l'homme des rochers, ſe mit à la tête d'une révolte, contre le Gouverneur ou Stéward, & ſe rendit maître de Soa, qu'il défendit pendant quelque temps, & où il ſe forma une habitation ſinguliere pour lui & pour ſes complices. — La maiſon a dix-huit pieds de haut, & le toit eſt au niveau du terrein qui l'environne de toutes parts C'eſt une eſpece de cave, de forme circulaire, & toutes les parties en ſont diſpoſées de façon qu'une ſeule pierre couvre le toit. — Quand on ôte cette pierre, toute la maiſon a aſſez d'air. Au milieu du plancher eſt un grand foyer, & autour du mur, un eſpace pavé, où ſeize perſonnes peuvent être aſſiſes à l'aiſe. Il y a quatre lits couverts chacun d'un fort pavillon, ou d'un linteau de pierre, & capable de contenir quatre perſonnes. Chacun de ces lits a ſon entrée particuliere, & les diſtances entre ces ouvertures, reſſemblent à autant de gilliers.

cuns bois. Chaque pierre excede un peu celle qui eſt immédiatement deſſus, & ainſi par degrés imperceptibles; les rangs les plus élevés ſont aſſez proches les uns des autres, pour qu'on puiſſe couvrir le ſommet d'un ſimple drapeau. Il y a un nombre infini d'oiſeaux, l'herbe & les rochers en étant preſque entierement couverts. MARTIN, Chap. II. An. 1697.

A une petite diſtance à l'oueſt de Borera, eſt un rocher nommé Stack-Narmin : il a un demi mille de circonférence, & eſt auſſi inacceſſible que tous les autres. Il n'y a que deux endroits où l'on puiſſe aborder : il faut même que ce ſoit dans un temps très-calme : &, après le débarquement, on ne peut monter le rocher qu'en courant de très-grands riſques. Le roc eſt entierement nud ſans aucune terre ni herbe : il y a une fontaine de très-bonne eau, qui ſort du milieu du rocher, & dont le cours eſt à l'eſt : les oies ſauvages & les autres oiſeaux, y ſont en grand nombre. Il y a pluſieurs pyramides de pierre, tant pour loger les habitants, qui y viennent dans le temps où l'on prend

ces oies, que pour les préparer & les faire sécher.

MARTIN, Chap. II.

An. 1697. Il se forme un courant très-violent, tant dans le montant, que dans la descente de la marée, sur toutes les côtes de Saint Kilda & des isles voisines, ainsi que des rochers. On remarque qu'il est plus impétueux au printemps que dans le temps des basses marées: qu'il se forme des barres sur toutes les côtes, excepté à la pointe, où les marées suivent leur cours naturel, enfin que le reflux porte au sud, & le flux au nord.

Habitants de Saint Kilda. Les Habitants de Saint Kilda, descendent originairement de ceux des isles adjacentes, qu'on nomme Lewis, Harries, Vist septentrionale, Vist méridionale & Sky. Les deux sexes sont naturellement graves, & ont un très-beau teint: ceux qui vivoient il y a un siecle ou deux, n'étoient pas si beaux; mais leurs descendants l'emportent sur eux. Plusieurs seroient regardés comme des beautés du premier rang, s'ils avoient des ajustements comme les gens des autres pays.

On trouve des personnes des deux

sexes, qui ont le génie de la poësie, & en général, ils sont grands admirateurs de la musique. La harpe ancienne des Juifs, est le seul instrument qu'ils connoissent, & ils dansent volontiers à son harmonie. Ils ont la vûe perçante, & distinguent les objets à une très-grande distance: leur mémoire est excellente; ils sont fermes dans ce qu'ils entreprennent, chastes & honnêtes, mais très-jaloux de leurs femmes. Ils disputent tranquillement, & avec moins de passion que les autres Insulaires, ou que ceux qui habitent les montagnes dans le continent. MARTINI Chap. II. An. 1697.

Ils sont très-adroits dans le commerce, & il est très-difficile de les surprendre, soit dans les ventes, soit dans les échanges: la voix d'un seul est la voix de tous, & l'intérêt commun les unit fortement les uns aux autres. Ils se marient très-jeunes, & prennent des femmes de treize ou quatorze ans, mais ils sont très-exacts à observer les degrés de consanguinité.

Les Habitants sont Chrétiens, comme on nous représente ceux des premiers siecles, également éloignés Leurs Temples.

de l'enthouſiaſme & de la ſuperſti-
MARTIN, Chap. II. tion. Ils ont trois Chapelles, dont chacune a un côté vers l'orient, &
An. 1697. l'autre vers l'occident : l'autel eſt toujours placé à l'orient. La premiere, nommée la Chapelle de Chriſt, eſt voiſine du village : elle eſt couverte comme leur maiſons, & ſur l'autel, eſt un Crucifix de cuivre qui n'a qu'un pied de longueur. Le Chriſt en eſt très-bien fait, le corps enflé & repréſentant parfaitement ſon objet. Ils ont le plus grand reſpect pour ce ſacré Simulacre, mais ils ne lui rendent ni culte, ni adoration ; ne le prennent point à la main, & ne jettent point les yeux deſſus, excepté quand ils ſe marient, ou quand ils font quelque ſerment ſolemnel ; cérémonies qui ſont toujours publiques. Le cimetiere a environ cent pas de tour : il eſt enclos d'une petite muraille de pierres : ils ont ſoin d'en entretenir l'intérieur très propre, & d'en interdire l'entrée à leurs beſtiaux. Les Habitans, jeunes & vieux, ſe rendent dans le cimetiere tous les dimanches au matin, parce que la Chapelle n'eſt pas aſſez grande pour les contenir : ils y récitent dé-

votement l'Oraiſon dominicale, le Symbole & les dix Commandements. MARTIN, Chap. II.

La ſeconde Chappelle eſt dédiée à Sainte Columbe, & la troiſieme, à Saint Brianan: l'une & l'autre eſt bâtie comme l'Egliſe de Chriſt, avec des cimetieres qui en dépendent, & il y a entre elles environ un quart de mille. An. 1697.

CHAPITRE III.

Mauvaiſe opinion qu'ils ont des Etrangers; Leurs Mariages; Gouvernement de Saint Kilda; Adreſſe des Habitants; Leurs habillements; Preuves d'amour qu'ils donnent à celles qu'ils aiment; Leur curioſité; Surpriſe de ceux qui vont au Continent; Ils veulent emporter des arbres; Leur félicité.

ON rapporta à M. Martin, qu'un vaiſſeau avoit jetté l'ancre l'année précédente ſur cette côte, & qu'il étoit monté par des gens des pays-bas, qui n'étoient pas Chrétiens. Notre Voyageur demanda ſi Mauvaiſe opinion qu'ils ont des Etrangers.

leur Interprête, qu'on lui dit qui parloit mauvais Irlandois, en étoit convenu : on lui répondit que non, mais que les Habitants en avoient été convaincus par la conduite des Mariniers ; premierement, parce qu'ils les avoient vu travailler le dimanche, & emmener pluſieurs fois leur chaloupe pleine de pierre, pour faire du leſt ; ſecondement parce qu'ils avoient emmené pluſieurs vaches de l'iſle, ſans en donner d'autre prix que quelques pieces de cuivre de peu de valeur : enfin, parce qu'ils avoient voulu débaucher leurs femmes, crime inconnu à Saint Kilda, où depuis pluſieurs ſiecles, il n'y avoit pas eu un ſeul exemple de fornication ni d'adultere. On lui ajouta que la récompenſe offerte à ces femmes pour les débaucher, étoit une piece de monnoye de peu de valeur, qu'elles regardoient comme précieuſe, dans un pays où les habitants ne font pas de diſtinction entre une guinée & une piece de ſix ſols.

MARTIN Chap. II. An. 1697.

Leurs Mariages.

Voici les cérémonies qu'ils obſervent dans la célébration de leurs mariages. Lorſque deux perſonnes

ſont convenues réciproquement de ſe prendre pour mari & femme, l'Officier qui préſide ſur eux, ſomme tous les Habitants des deux ſexes à ſe rendre à la Chapelle de Chriſt: quand ils y ſont aſſemblés, il demande publiquement, s'il n'y a aucun empêchement légitime à ce que ces deux perſonnes ſoient unies par les liens du mariage? Quand il n'y a aucune oppoſition, il demande aux deux parties ſi elles ſont réſolues de vivre enſemble en bien & en amour. Quand le conſentement eſt donné, il les déclare mariées, & demande qu'ils ratifient leur promeſſe ſolemnelle en préſence de Dieu & du Peuple: alors on leur préſente le Crucifix, & ils mettent leur main droite deſſus; cérémonie par laquelle ils ſe jurent fidélité l'un à l'autre, pour tout le temps de leur vie.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

L'iſle de Saint Kilda appartient en propriété, au Laird de Mack-Leod, chef de l'une des plus anciennes familles de l'Ecoſſe: elle n'eſt jamais affermée, & ce Laird la donne ordinairement à quelqu'un de ſes amis ou de ſes vaſſaux, avec le titre de Steward ou Gouverneur.

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

Le nombre des Habitants monte à préſent environ à cent quatre-vingt, & en l'abſence du Steward, ils ſont gouvernés par leur Meijre, mot qui ſignifie un Officier. Il étoit anciennement choiſi, ou, au moins confirmé par le peuple, avant que le Steward le mit en poſſeſſion de ſa place; mais actuellement c'eſt le Steward ſeul qui en a la nomination. Il préſide pour juger de toutes les diſputes; a ſoin de faire tirer au ſort ſans partialité, empêche qu'aucun de ceux auquel il tombe, ne refuſe de s'y ſoumettre, ſoit que l'affaire regarde le ſervice dû au Steward, ſoit qu'elle regarde celui de la République. Cet uſage du ſort, & le reſpect pour le Crucifix, contribue beaucoup à entretenir la paix & la tranquillité, chacun demeurant dans ſes propres bornes.

Gouvernement de S Kilua.

Adreſſe des Habitants.

Ils ſont d'une activité & d'une adreſſe étonnante à grimper ſur les rochers, pour prendre les oiſeaux qu'ils y trouvent en une multitude prodigieuſe. Pour mieux réuſſir, ils ſe ſervent de cordes avec leſquelles ils parviennent aux endroits les plus inacceſſibles: mais il n'y a que trois

de ces cordes dans toute l'iſle. Elles ont chacune vingt-quatre braſſes, & on les attache les unes aux autres, où l'on s'en ſert ſéparément ſelon le beſoin. Ce qui fait la principale force de ces cordes, eſt le cuir ſalé de vache, qu'ils coupent en longues lanieres, & ils en entourent les cordes de chanvre, ce qui empêche qu'elles ne ſoient coupées par les rochers. Ils attachent ſouvent enſemble deux cordes, dont chacune eſt liée au milieu du corps d'un homme qui grimpe, afin que ces deux hommes ſe puiſſent ſecourir réciproquement en cas de chûte. Avec ce ſecours, ils ſe procurent une quantité ſurprenante d'œufs & d'oiſeaux.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Les cordes appartiennent à la communauté; on ne peut s'en ſervir que d'un conſentement général, & l'on détermine par le ſort, le temps, le lieu & la perſonne, pour en faire uſage. Ils raſſemblent en trois jours, plus d'œufs & d'oiſeaux que leur barque ne peut en tranſporter, & ils laiſſent le ſurplus dans les pyramides de pierre, conſtruites pour les recevoir.

Leur habillement eſt compoſé

Leur habillement.

d'un pourpoint court qui ne leur descend que juſqu'à la ceinture : ils mettent par-deſſus, un manteau doublé & pliſſé, de ceux que portent les Montagnards Ecoſſois & qu'on nomme Plad, dont les deux bouts ſont joints enſemble avec un os de fulmar. Ce Plad deſcend juſqu'aux genous, & eſt attaché au milieu du corps, par une ceinture de cuir : ils portent auſſi des capuchons de la même couleur & de la même forme que ceux des Capucins, mais un peu plus courts, & les dimanches ils mettent des bonnets. Depuis peu, quelques-uns mettent des culottes larges & ouvertes aux genous : ils ont des bas de drap, & ne portent point de ſouliers en été. Ils préparent leurs cuirs avec des racines de tormentille.

MARTIN Chap. III. An. 1697.

Les femmes portent une coëffure de toile étroite par devant, & qui leur tombe par derriere en pointe, au-deſſous des épaules : elles ont un pied & demi de longueur, & elles ſont deux treſſes, chacune d'environ ſoixante cheveux, qui pendent ſur leurs joues, & leur tombent ſur la poitrine, où l'extrêmité de la treſſe fait un gros nœud. Leur Plad eſt attaché

attaché ſous le col, avec une groſſe boucle de cuivre ronde, comme un anneau : & elles ne portent ni bas, ni ſouliers en été. Les ſouliers qu'elles ont en hiver, ſont faits de cols d'oies ſauvages, qu'elles coupent au deſſus des yeux, & la couronne de la tête leur ſert de talon. Ces ſouliers ne durent pas plus de cinq jours, & quand elles mettent le duvet en dehors, ils ne durent que trois ou quatre. Mais elles n'en manquent jamais, parce qu'au mois de Mars, on en prend toujours, ou, comme elles diſent, on en vole pluſieurs milliers. MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Ils conſervent leurs oies ſauvages pendant toute l'année, dans les Pyramides, en leur fendant le dos & les faiſant ſecher, parce qu'ils n'ont point de ſel. Ils ont éleyé plus de ſix cents de ces Pyramides de pierre, pour y mettre leurs œufs & leurs oiſeaux.

Ils n'ont qu'une ſeule barque, de ſeize coudées de long, qui ſert à toute la communauté ; elle eſt partagée ſoigneuſement en différentes parties, proportionnées aux terres & aux rochers. Chacun y a ſa place

MARTIN, Chap. III.

marquée & ſéparée par un trait que ſon voiſin ne peut paſſer, pour y mettre ſeulement un œuf.

An. 1697.

Preuve d'amour qu'ils donnent à celles qu'ils aiment.

Sur le penchant d'une colline, au ſud de la ville, eſt un fameux rocher, nommé la Pierre de la Maîtreſſe. Il eſt fait exactement comme une porte placée au front du roc, qui a vingt ou trente braſſes de hauteur perpendiculaire. Sur le linteau de cette porte, tout jeune homme eſt obligé, par une ancienne coutume, de donner des preuves de ſon affection pour ſa maîtreſſe. Il faut qu'il ſe tienne debout ſur le pied gauche, dont la moité eſt en dehors du rocher, qu'il approche dans cette ſituation, le pied droit près du pied gauche, forme en arriere un arc de ſon corps, & paſſe ſes deux poings au-delà de ſon pied droit. Cette action lui donne le plus haut degré de réputation, & on le juge digne enſuite, d'épouſer la plus belle fille de l'univers. Ils croyent fortement que celui qui a bien rempli cet exercice, ne peut manquer de réuſſir dans ce qu'il entreprend enſuite.

Ils connoiſſent l'heure du jour par le mouvement du ſoleil, d'une hau-

teur ou d'un rocher à l'autre, étant habitués à en remarquer la ſituation en différentes ſaiſons. Quand le ſoleil ne paroît pas, ils meſurent le jour par le montant ou par le décroiſſement de la marée, ce qu'ils connoiſſent avec aſſez d'exactitude, quand même ils n'auroient pas vû le rivage depuis quelque temps. Leur connoiſſance de la marée dépend des changements de lune, qu'ils obſervent auſſi très-exactement.

MARTIN. Chap. III. An. 1698.

Les deux ſexes ſont également amateurs de la nouveauté : mais ils ont rarement occaſion de ſe ſatisfaire à cet égard, à moins que quelqu'un n'imagine un moyen extraordinaire de gouverner leurs terres, leurs beſtiaux, & de conſerver les oiſeaux. Il y avoit toujours pluſieurs habitants autour de M. Martin & du Miniſtre, à admirer leur habit & leur maniere d'agir. Tout ce que diſoient ou faiſoient ces deux hommes, leur inſpiroit pour eux autant d'eſtime que d'étonnement; mais ce qui les ſurprit le plus, fut de voir l'écriture, ne pouvant comprendre qu'il fût poſſible à des mortels d'exprimer les conceptions de l'eſprit par des

Leur curioſité.

caracteres noirs sur du papier blanc. Quand ils eurent fait beaucoup de raisonnements à ce sujet, M. Martin leur dit que s'ils vouloient, en deux années au plus, il leur enseigneroit à lire & à écrire : mais ils répondirent qu'ils étoient persuadés, que pour réussir à l'un ou à l'autre, il leur faudroit au moins un siecle.

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

Surprise de ceux qui vont au Continent.

Le mois de Juillet précédent, l'Officier avoit été en Ambassade au Continent près de Sky, voyage très-long, pour un homme de Saint Kilda, & peut-être aucun des habitants n'avoit jamais eu occasion d'aller aussi loin dans le monde.

Cet Officier & ceux qui l'accompagnoient, remarquerent des merveilles sans nombre dans leur voyage : ils regardoient la maison de M. Mack-Leod, comme une Cour Impériale, & pensoient qu'il n'y avoit dans tout l'univers, que le Roi au-dessus de lui. Ils dirent que sa femme portoit un habillement si extraordinaire, qu'il leur étoit impossible d'en faire la description : des vitres de fenêtres les jetterent dans l'admiration, & un miroir leur parut un prodige. Ils furent aussi très-étonnés

de voir mettre des tapiſſeries ſur des murs de pierre & de chaux, & condamnerent cet uſage comme vain & ſuperflu. MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Ils comptent les années, les ſaiſons & les mois, comme dans la Grande-Bretagne : ils rapportent les différents périodes de temps à la vie de leurs Seigneurs ou de leurs Stéwarts; conſervent une tradition de leurs grandes actions, dont ils parlent avec autant de ſatisfaction & d'emphaſe, que pourroient le faire nos Hiſtoriens, en rapportant celles des Céſars, ou des plus illuſtres Généraux.

Aller à cheval, leur paroît le comble des grandeurs de la terre, & ils dirent à M. Martin, avec admiration, que Mack-Leod n'alloit point à pied, comme ils croyoient que faiſoient tous les autres hommes, & qu'ils avoient vu pluſieurs chevaux qu'on n'entretenoit que pour lui ſervir de monture.

En débarquant dans l'iſle de Harries, l'un d'eux s'informa à qui appartenoient les terres qu'il voyoit ? On lui répondit qu'elles étoient à Mack-Leod, ce qui augmenta beaucoup la

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

haute opinion qu'ils en avoient déjà conçue. Lorſque cet homme fut enſuite dans l'Iſle de Sky, où il fit quelques milles, il monta un jour ſur une hauteur, & regardant autour de lui, il s'imagina qu'il voyoit une partie conſidérable du monde. Il demanda encore à qui appartenoient ces terres; & quand un de ceux qui l'accompagnoient lui eût dit qu'elles étoient auſſi à Mack-Leod, il leva les mains & les yeux au Ciel, en s'écriant dans un tranſport d'admiration: » ô puiſſant Prince! qui eſt maî» tre de tant de vaſtes territoires! » ce qu'il dit en Irlandois avec tant d'emphaſe, que ces mots ſont paſſés en proverbe, quand on veut exprimer une puiſſance très-étendue.

Ils veulent emporter des arbres.

Un des objets qui les frapperent le plus, fut la grandeur des arbres; ils trouvoient la beauté des feuilles & des branches au-deſſus de toute expreſſion, & ne pouvoient comprendre comment ils s'élevoient à une telle hauteur au-deſſus des plantes. L'un d'eux dit à M. Martin, que les arbres le repouſſoient en arriere, quand il avoit paſſé dans un bois. Ils formerent un jour le projet d'en

emporter quelques-uns des plus petits sur leur dos jusqu'à leur barque, pour les conduire à Saint Kilda; mais en y faisant réflexion, la longueur du voyage les détourna de cette entreprise, parce qu'ils auroient été obligés de traverser la plus grande partie de l'isle de Sky; & quoiqu'ils fussent en général plus forts que le commun des hommes, ils avoient assez de peine à marcher long-temps, faute d'usage. MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Un autre que l'on conduisit jusques dans la partie méridionale de l'isle de Sky, jugea qu'il avoit fait un voyage prodigieux: il remarqua le continent du Comté d'Inverneſſ, qui n'en est séparé que par un canal assez étroit, & demanda si ce qu'il voyoit étoient les bornes de l'Angleterre. Il y en eut un qui but de l'eau-de-vie un peu trop abondamment, ce qui le rendit pésant, & le fit bien-tôt tomber dans le sommeil. Il s'imagina que c'étoit le dernier de tous, & dit en se réveillant à ses compagnons, qu'il n'auroit jamais cru que le passage d'une vie à l'autre fût si aisé; car, dit-il, je n'y ai souffert aucune peine. Enfin leur opi-

nion ſur les objets étranges, eſt auſſi éloignée de la façon de penſer des autres hommes, qu'ils ſont eux-mêmes différents des créatures de leur eſpece.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

Leur félicité.

Si nous en croyons l'Auteur Anglois, les Habitants de Saint Kilda ſont plus heureux que tous les autres hommes, parce qu'ils ſont preſque les ſeuls qui goûtent les douceurs d'une vraie liberté. Ils jouiſſent, dit-il, réellement du bonheur imaginaire de l'âge d'or. Ils vivent dans l'innocence & la ſimplicité, dans la pureté du cœur, dans un amour réciproque, & dans l'amitié la plus cordiale. Libres de toute inquiétude, & exempts des ſoins qui accompagnent l'avarice; ſans envie, ſans tromperie, ſans diſſimulation, ſans ambition & ſans orgueil, ils ignorent les ſuites funeſtes de tous ces vices. Ceux des nations étrangeres leurs ſont inconnus, & ils ſont uniquement gouvernés par les lumieres de la raiſon & par celles du chriſtianiſme, comme elles leur ont été portées par ces ames héroïques, qui ont mépriſé tout les dangers pour étendre cette divine religion aux

extrêmités les plus reculées de l'univers.

MARTIN, Chap. III.

Ils ſeroient certainement le peuple le plus heureux de notre globe, s'ils connoiſſoient leur félicité, & combien ils ſont au-deſſus des autres hommes livrés à l'avarice & à l'eſclavage. Leur façon de vivre leur fait mépriſer l'or & l'argent, comme au-deſſous de la dignité de la nature humaine : ils vivent des bienfaits du Ciel, & n'ont d'autres deſſeins les uns ſur les autres, que ceux qui leur ſont dictés par la juſtice & par la bienfaiſance.

An. 1697.

VOYAGE

Autour du Monde, commencé en 1718, par le Capitaine WOODES ROGERS.

CHAPITRE I.

Ce qui à donné lieu à cette expédition : les bâtiments, le Duc & la Ducheſſe mettent à la voile de la Rade Royale, dans le canal de Briſtol : ils arrivent à CORK : *ils ſont en danger par l'ignorance d'un Pilote : noms des Officiers des deux Vaiſſeaux : conduite de l'Equipage à* CORK : *politeſſe du Capitaine du Haſtings : il ſe ſépare des autres : priſe d'un Vaiſſeau Suédois : mutinerie au ſujet du partage de cette priſe : moyen dont on ſe ſert pour l'appaiſer : le Boſſeman Hollandois eſt envoyé dans les fers à Madère : priſe d'une Barque Eſpagnole ; délais pour la rançon : Céré-*

monie du Baptême ſous les Tropiques : ils arrivent aux iſles du Cap Verd : Remarques ſur ces Iſles : déſertion d'un Interpréte : Réglements au ſujet du pillage : un homme ſe mutine, & eſt puni : ils jettent l'ancre à l'iſle Grande : les Portugais les prennent pour des François : ſuccès des Pyrates François : on tue un Monſtre : deux Déſerteurs ſont effrayés par les Singes : un Canot Portugais eſt brûlé par erreur : Proceſſion à la Conception : Deſcription de cette Ville : les Habitants ſont régalés à bord du Vaiſſeau.

ROGERS, Chap I. An. 1708.

Ce qui a donné lieu à l'expédition de Woodes Rogers.

JE ne connois aucune Ville commerçante en Angleterre qui ait formé autant d'entrepriſes pour l'encouragement du commerce, & pour découvrir de nouveaux pays, que la Ville de Briſtol. Les richeſſes amaſſées par un grand nombre de particuliers, qui s'y ſont attachés au négoce, prouvent évidemment que la fortune n'eſt pas toujours aveugle, & qu'elle eſt ſouvent la récompenſe de l'induſtrie.

Entre un grand nombre de Vaiſſeaux que cette Ville a équipés pour

COGERS, Chap. I.

An. 1708.

aller aux aventures, il y en a peu qui ayent fait un voyage auſſi remarquable que le Duc & la Ducheſſe, envoyés de conſerve aux frais d'une Compagnie de Marchands pour croiſer dans la mer du ſud, & montés par les plus habiles Marins qu'il fut poſſible de raſſembler. Woodes Rogers fut choiſi pour Capitaine du Duc & pour commander les deux bâtiments dans ce voyage. Le Capitaine William Dampier, qui avoit déjà fait deux fois le tour du monde, & qui avoit été trois fois dans la mer du ſud, y monta en qualité de Pilote : Thomas Dover, Docteur en Médecine, homme de beaucoup de capacité & d'un excellent jugement, fut choiſi pour ſecond Capitaine du meme bâtiment : la Ducheſſe eut pour premier Capitaine, Etienne Courtenay, & pour ſecond Edouard Cooke.

Les équipages des deux Vaiſſeaux furent compoſés de gens de différentes nations, ainſi que de divers métiers, au nombre de trois cents trente trois hommes. Le Duc étoit du port de trois cents vingt tonneaux, & portoit trente canons; la

Ducheſſe en avoit vingt-ſix, & deux cents ſoixante tonneaux de charge.

ROGERS, Chap I.

Le premier Août 1708, ils mirent à la voile de la baie Royale, & le 5 vers midi, ils jetterent l'ancre à la vue de Kinſale. Comme le temps étoit très-calme, un Pilote vint à bord du Duc, & entreprit de le faire entrer dans le port. Bien loin d'y réuſſir, le matin du 6, pendant qu'il faiſoit encore obſcur, & que le temps étoit chargé de brouillards, ils les conduiſoit dans une autre baie, à l'oueſt de Cork, ce qui auroit pû les expoſer à quelque danger; mais le Capitaine Rogers, qui, heureuſement, connoiſſoit bien cette côte, châtia ce Pilote, l'empêcha de continuer à les conduire, & les mena dans l'Anſe, où ils jetterent l'ancre l'après-midi.

An. 1708.

Le Duc & la Ducheſſe mettent à la voile.

Pendant qu'ils demeurerent dans ce port, ils mirent leurs vaiſſeaux en bon ordre autant qu'il leur fut poſſible, y chargerent une grande quantité de proviſions, enrôlerent pluſieurs bons Matelots, & ſe débarraſſerent de plus de quarante Sujets pareſſeux, dont ils renvoyerent quelques-uns, & les autres déſerterent.

Le premier de Septembre, ils le-

verent l'ancre de Cork ; mais pendant qu'ils y demeurerent, plusieurs Matelots s'y marierent, particulierement un Danois, qui épousa une Irlandoise. Ils ne s'entendoient pas l'un l'autre, cependant il marqua la plus grande affliction quand il se sépara de sa femme, & fut plusieurs jours en mer, avant d'avoir bien recouvré ses esprits.

ROGERS. Chap. I.

An. 1708.

Politesse du Capitaine Paul.

Le Hastings, vaisseau de Roi, alla de conserve avec eux, jusqu'au 6. Le Capitaine Paul, qui le commandoit, leur avoit fourni plusieurs choses nécessaires, qui avoient été oubliées ; comme une trompette parlante ou porte-voix, des ratissoires, des grattoirs de fer pour le fond du vaisseau, & plusieurs autres ustensiles, sans vouloir rien accepter en retour, à cause de la longueur de leur voyage. Il demanda seulement qu'on fît connoître sa politesse aux Intéressés, dont il recevroit les mêmes outils qu'il avoit donnés. En conséquence, on le chargea d'une lettre pour l'Alderman Batchelor & Compagnie, ainsi que pour les autres Propriétaires des navires, le Duc & la Duchesse.

Le soir du jour précédent, il avoit été tenu à bord du Duc, un conseil de tous les Officiers des deux vaisseaux, & l'on y avoit résolu de déclarer aux hommes d'équipage, quel étoit l'objet de leur voyage, pour qu'on fût en état d'échanger avec des hommes du Capitaine Paul, tous ceux qui auroient de la répugnance à entreprendre un cours aussi long & aussi dangereux. Il est remarquable qu'il n'y eut qu'un seul homme à bord du vaisseau de Rogers, qui en parut mécontent, parce qu'il avoit été choisi cette année pour Dizainier dans sa Paroisse, & que sa femme, à cause de son absence, seroit sujette à payer une amende de quarante livres: cependant il se remit bien-tôt, en considérant qu'il les regagneroit avec avantage, par les profits du voyage, s'il arrivoit qu'il fût heureux. ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 10 de Septembre, vers trois heures après midi, après neuf heures de chasse, ils atteignirent un vaisseau Suédois, qui amena, ayant essuyé deux volées. Quelques paroles que dirent deux ou trois hommes ivres, donnerent lieu de juger qu'il y avoit Mutinerie de quelques-uns des hommes.

ROGERS, Chap I. An. 1708.

à bord quelques marchandiſes de contrebande : mais après que les Anglois eurent examiné très-exactement le Maître & pluſieurs des gens, ils virent qu'il étoit difficile de prouver que ce navire fût de bonne priſe ; & ne voulant pas perdre de temps à le conduire dans un port, ils le laiſſerent aller ſans aucune difficulté. Le Maître parut très reconnoiſſant de n'avoir été retenu que ſi peu de temps : & à ſon départ il fit préſent à Rogers, de bœuf ſalé & de deux jambons : le Capitaine Anglois de ſon côté, lui envoya douze bouteilles de cidre, qu'on appelle de rouget. Ce vaiſſeau qui étoit de Staden, avoit vingt-deux canons, étoit du port de deux cents ſoixante & dix tonneaux, & avoit fait le tour de l'Ecoſſe & de l'Irlande. A ſon départ, il ſalua les vaiſſeaux de quatre coups de canon. Pendant qu'il étoit arrêté, le Boſſeman du Duc & trois Officiers ſubalternes, s'étoient mis à la tête d'un complot formé ſecrétement, entre les Gens, pour s'en rendre maîtres ; & quand ils virent qu'on l'avoit laiſſé partir, ils furent prêts de ſe mutiner. Cependant ils furent réprimés,

en mettant aux fers dix d'entre eux, en ôtant la place au Boſſeman, nommé Giles Cash, qui eut pour ſucceſſeur, Alexandre Winter, & en fuſtigeant un autre des principaux mutins. Peu de jours après ces exemples, tout rentra dans ſon cours naturel. ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Il avoit auſſi paru quelques mouvements à bord de la Ducheſſe; mais ils s'appaiſerent naturellement, auſſi-tôt que tout fut tranquille ſur le Duc.

Le 14 de Septembre, quelques Gens du vaiſſeau avec un hardi Matelot à leur tête, vinrent à la porte du Capitaine, & demanderent qu'on ôtât les fers à l'ancien Boſſeman, Giles Cash. Rogers les amuſa par de belles paroles, attira leur Chef à lui parler en particulier ſur le pont; l'arrêta lui-même, & le fit fouetter par un de ſes Camarades. Après cet acte de juſtice, il fit paſſer Giles Cash dans les fers, à bord de la Couronne, frégate de Biddiford, qui les accompagnoit depuis le 6, & qui les quitta le 15, pour aller à Madere, iſle où les Conſors réſolurent auſſi de paſſer, dans l'intention de croiſer

Rogers fait fouetter un des Mutins.

entre les Canaries, afin de se munir de vins, dont ils n'avoient qu'une petite quantité.

ROGERS, Chap. I.

An. 1708. Le 17, ils crurent avoir découvert une voile; mais quand ils en furent plus près, ils reconnurent que c'étoit un rocher, à une lieue des isles Salvages. L'après midi, ils découvrirent le Pic de Teneriffe, & le lendemain, ils prirent une barque Espagnole de vingt-cinq tonneaux, qui alloit d'Oratava à Forteventura, avec quarante-cinq Passagers. De leur nombre, étoit le Pere Gardien du Couvent de cette derniere Isle, bon vieillard, qui prit avec joie le verre qu'on lui présenta, & qui ne se fit aucun scrupule de boire à la santé du Roi Charles III.

Ils s'emparent d'une barque Espagnole.

Le 19, étant près d'Oratava, ils débarquerent le Maître de la barque Espagnole, avec deux ou trois autres des Prisonniers, pour convenir de la rançon: ils furent accompagnés par M. Carleton Vanbrugh, Agent des Intéressés, qui étoit à bord du Duc. Il fit cette démarche, contre le sentiment de Rogers, qui la jugeoit déplacée; & en conséquence, le matin du 20, on vit paroître un

Difficultés au sujet de la rançon.

drapeau de trève, venant de l'Iſle, avec une lettre adreſſée aux Capitaines Rogers & Courtenai, & ſignée J. Pouldon, Vice-Conſul, Bernard Walsh, J. Croſſe, & G. Fitzgerald. Ils marquoient que M. Vanbrugh ſeroit retenu à terre, juſqu'à ce que la barque fût rendue, d'autant que la priſe de cette barque étoit non-ſeulement contraire au Traité particulier entre l'Eſpagne & l'Angleterre, au ſujet des Canaries; mais qu'elle cauſeroit encore un très-grand dommage aux Sujets commerçants des deux Couronnes, ainſi qu'à pluſieurs Marchands Anglois, qui demeuroient dans ces Iſles, & dont on pourroit exiger une ſatisfaction dix fois plus forte que la valeur de la priſe.

ROGERS, * Chap. I. An. 1708.

Les Capitaines répondirent, conjointement à cette lettre, qu'en gardant la barque, ils agiſſoient conformément à leurs inſtructions: qu'ils ne connoiſſoient aucune ſtipulation particuliere en faveur des vaiſſeaux de ces Iſles: que ſi l'on ne convenoit promptement de la rançon, & ſi l'on ne rendoit M. Vanbrugh, ils conduiroient le lendemain leurs canons

ROGERS, Chap. I. An 1702.

pour battre la ville; qu'ils emmeneroient enſuite les Eſpagnols priſonniers, ayant aſſez de vivres pour eux & pour leurs équipages, & qu'ils les conduiroient aux établiſſements Anglois, pour leſquels ils étoient chargés. Ils éviterent avec raiſon de faire connoître que leur intention étoit de croiſer dans la mer du ſud.

On rachete les Eſpagnols & leurs effets.

Le 22 de Septembre, M. Croſſe, un des Marchands Anglois, qui avoit ſigné la premiere lettre, vint à eux dans une barque, accompagné de M. Vanbrugh, & ils apporterent du vin, des cochons, des raiſins, & tout ce qu'il falloit pour la rançon de la priſe. Sur la demande de ce Négociant, tout ce qu'on pût recouvrer des effets qui appartenoient à quelques-uns des Priſonniers, leur fut rendu, particulierement les croix, les reliques, & les bréviaires des Moines; le Capitaine Rogers fit même préſent d'un fromage au joyeux Gardien de Forteventura. Le 24, on tint un comité à bord du Duc, où l'on examina les plaintes que M. Vanbrugh, faiſoit contre le Capitaine Rogers, ſur quelques points du Traité, qu'il penſoit n'être pas

réguliers; on jugea qu'elles étoient sans fondement, & la conduite du Capitaine fut approuvée unanimement.

ROGERS, Chap. I.

An. 1708.

Le 25, ils passerent le Tropique, & environ soixante des hommes d'équipage, qui n'avoient jamais fait ce voyage, furent plongés, ou comme disent les Marins baptisés par trois fois. On fait cette cérémonie en les hissant à la hauteur de la moitié du grand mât, avec une corde, à laquelle ils sont bien attachés, & on les laisse ainsi tomber dans la mer. Cette immersion fut d'un grand service à quelques uns pour les nettoyer de la saleté & des ordures qu'ils avoient contractées dans un si long voyage. Ceux qui préfererent de payer un demi-écu, pour être employé à un repas entre les Matelots quand ils seroient de retour en Angleterre, furent exemptés de cette cérémonie purificatoire. Le 29, un Matelot tomba de la hune du grand mât dans la mer, où il fut noyé, & l'on jugea qu'il avoit été saisi de quelques vertiges. Le même jour, ils découvrirent les isles du Cap-Ver, & le 30, ils jetterent l'ancre

Cérémonie du Baptême des Marins.

dans la baie de Saint Vincent.

ROGERS, Chap. I.

An. 1708.

Déſertion d'un Interpréte.

Le premier d'Octobre, ils mirent à terre leurs tonneaux vuides, pour être nettoyés & remplis d'eau, parce qu'on en trouve abondamment dans cette isle, ainſi que du bois. Le 3, ils réſolurent d'envoyer Joſeph Alexandre leur Interpréte, avec une lettre très-reſpectueuſe au Gouverneur de ces Iſles, pour lui demander la permiſſion d'y trafiquer, comme Sujets de la Grande Bretagne, & Alliés de la Couronne de Portugal. Pendant qu'ils demeurerent en cet endroit, cet interpréte déſerta, ſans qu'on en pût ſavoir la raiſon. Le 6, un Negre, Lieutenant du Gouverneur, vint à bord du Duc, où il apporta des limons, des oranges, du tabac, des patates, des bananes, des melons muſqués, des melons d'eau, des poulets, des cochons & de l'eau-de-vie. On lui paya toutes ces proviſions avec des effets de la priſe, & il en parut très-content, quoiqu'ils fuſſent de peu de valeur. Dans un comité qui fut tenu à bord de la Ducheſſe, on fit quelques réglements au ſujet des priſes & du pillage : on prit auſſi des meſures pour

empêcher les Matelots de vendre leurs habillements aux Negres & aux naturels de ces Isles, pour de l'eau-de-vie, & pour d'autres bagatelles; ce qu'ils font très-souvent quand on n'y apporte pas l'attention nécessaire. Ces gens préferent en général à l'argent, ce qui peut servir à les couvrir, ou à satisfaire quelques autres besoins.

ROGERS Chap. I. An. 1708.

Nous ne nous arrêterons pas à donner la description de ces Isles, parce qu'elles sont assez connues: elles sont au nombre de dix: mais il n'y a d'habitées que les six, nommées Saint Jago, Saint Nicolas, Bona-Vista, Saint Antonio, Bravamayo, & Del Fuego, qu'on appelle ainsi à cause d'un Volcan. Saint Jago & Saint Nicolas sont les plus peuplées; la premiere est la résidence du Gouverneur; & outre la Capitale, qui est le Siege d'un Evêque, & porte le même nom que toute l'Isle. Il y a une grande Ville, qui contient, dit-on, plus de cinq cents maisons. On la nomme Ribera Grande, & le port en est très-bon. Le terroir est assez médiocre; on recueille un peu de bled dans les val-

Isles du Cap verd.

lées, où il y a auſſi quelques vignes: mais les principales productions ſont l'indigo, le ſucre, le tabac, & les peaux de chevre, dont on fait de très beau maroquin. Ces chevres ſont graſſes & de très-bon goût: elles portent une fois en quatre mois, & produiſent trois ou quatre petits à chaque portée. Beaucoup de Vaiſſeaux prennent du ſel à l'iſle de Mayo, où il eſt produit naturellement par l'action du ſoleil ſur l'eau de la mer.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Iſle de Saint Vincent.

L'iſle de Saint Vincent a une meilleure rade pour les vaiſſeaux que celle de Saint Jago: on y trouve en quantité des poules de Guinée, des corlieas, & diverſes eſpeces d'oiſeaux de mer. Le ſeul gibier que quelques-uns des gens d'équipage du Duc, qui étoient deſcendus pour chaſſer, y trouverent, fut un âne ſauvage, qui s'échappa quoique bleſſé, après leur avoir fait faire une courſe très fatiguante. Cette Iſle étoit autrefois habitée, & avoit un Gouverneur particulier; mais elle eſt abandonnée depuis un certain nombre d'années, excepté par quelques Negres, qui y ſubſiſtent de tortues

tortues & de chevres ſauvages. Le terrein eſt montueux & ſtérile ; l'air aſſez peu ſain, parce qu'une grande partie de l'Iſle eſt couverte de bois, qui ne peut être preſque d'aucun autre uſage qu'à brûler. Entre les arbres, on trouve des toiles faites par une groſſe eſpece d'araignée, ſi fortes & ſi épaiſſes, qu'il eſt aſſez difficile de les rompre. La chaleur du climat fait une très forte impreſſion ſur les Matelots qui n'y ont jamais été ; mais la ſaignée leur donna beaucoup de ſoulagement.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 8 d'Octobre, on débarqua le Lieutenant du Gouverneur, près d'une caverne formée dans un rocher, où il dit qu'il paſſeroit la nuit, parce qu'il n'y avoit aucunes maiſons dans le voiſinage, & les vaiſſeaux remirent à la voile. Le 22, M. Page, ſecond contre-Maître de la Ducheſſe, ayant reçu ordre d'aller exercer le même emploi à bord du Duc, refuſa de changer de vaiſſeau, frappa le Capitaine Cooke qui vouloit l'y obliger : mais on s'en rendit maître, & on le mit dans la chaloupe. Le Capitaine Rogers le condamna au châtiment, nommé en terme

Mutinerie d'un Contre-maître.

ROGERS, Chap. I.

de marine, le bilboe, qui eſt une eſpece de carcan : mais avant que la Sentence pût être exécutée, il ſe jetta en mer, dans l'intention de regagner la Ducheſſe. Il auroit peut-être cauſé beaucoup de trouble, en excitant les hommes à ſe mutiner, pendant que tous les Officiers étoient à bord du Duc ; mais la chaloupe qui étoit à côté du bâtiment ; le ſuivit & l'atteignit. Il fut ramené devant les Officiers ſupérieurs, qui le firent lier aux manœuvres : on le châtia rigoureuſement, & on le mit aux fers à fond de cale du Duc, où il demeura juſqu'au 29, qu'on le remit en liberté, ſur la promeſſe qu'il fit de ſe mieux comporter à l'avenir.

An. 1708.

Ils abordent à Iſle Grande.

Le deux de Novembre, deux hommes furent condamnés au bilboe, pour avoir caché deux chemiſes, une perruque, & une paire de bas, qui faiſoient partie du pillage de la barque des Canaries : mais ils en furent quittes pour demander pardon. Le 14, on apperçut la terre du Breſil, & le 18, on jetta l'ancre à l'entrée de l'iſle Grande, à onze braſſes de profondeur, ne faiſant

preſque aucun vent. Le 20, on envoya deux chaloupes, dans l'une deſquelles étoit un Lieutenant, & dans l'autre M. Dampierre, pour reconnoître ſi l'endroit où l'on vouloit faire de l'eau étoit ſans ennemis. Ils y trouverent une chaloupe Portugaiſe, dont les gens ſe plaignirent qu'ils avoient été volés depuis peu par des François. Il tomba tant de pluie toute la journée, que les hommes ne purent travailler. Vers quatre heures après midi, le Capitaine Courtenay fit mettre aux fers pluſieurs hommes, pour avoir déſobéi au commandement, & parce qu'il avoit remarqué qu'ils étoient toujours les premiers diſpoſés à ſe mutiner. Le ſoir le temps s'éclaircit, on envoya, dans une pinaſſe, le Capitaine Cooke & le Lieutenant Pope à Angre de Reys, Village éloigné de trois lieues, & que les Portugais nomment Notre-Dame de la Conception, avec un préſent de beurre & de fromage pour le Gouverneur, eu lui demandant ſon amitié. Quand ils furent près du rivage, les Habitants les prirent pour des François, & tirerent pluſieurs fois

ROGERS, Chap I. An. 1708.

ſur eux, ſans leur cauſer aucun dom-
ROGERS, Chap. I. mage. Ils leur demanderent pardon, quand ils eurent reconnu leur erreur,
An. 1708. ils furent reçus avec beaucoup de politeſſe, par un Moine, parce que le Gouverneur étoit allé à Rio de Janeïro, qui eſt à douze lieues plus loin ; ce Religieux leur dit que les Habitants avoient été depuis peu pillés & trompés par les François.

Soin que prennent les Portugais pour cacher les mines.

Le 22, pluſieurs des Habitants vinrent de la Ville dans des canots, pour apporter aux vaiſſeaux des limons, de la volaille, du bled, & pluſieurs autres denrées, qu'ils échangerent pour des bagatelles. Les Capitaines Rogers & Courtenay les traiterent avec beaucoup de politeſſe, & promirent une bonne récompenſe à ceux d'entre eux, qui pourroient ſe rendre maîtres de quelques-uns des gens, s'il y en avoit qui déſertaſſent. On trouve pluſieurs mines d'or dans l'intérieur du pays, & un vaiſſeau Portugais qui jetta l'ancre le 23, amena un grand nombre de Negres, pour y travailler. La pinaſſe des Anglois fut miſe en mer & armée, pour s'informer d'où ils venoient. Le Capitaine, fit une réponſe ſatisfaiſante,

& envoya un pot de confitures, avec de très beau ſucre, en préſent aux Commandants Anglois. Les Portugais ont beaucoup d'attention pour cacher leur or aux autres nations, ainſi que les chemins qui conduiſent aux mines : les uns diſent que c'eſt un voyage d'un mois, & les autres de quinze ou vingt jours pour aller de Sanetas, Ville où eſt un port de mer, à ces vaſtes ſources de leurs richeſſes. Quelques Boucaniers françois, qui y avoient abordé peu de temps avant, pour faire de l'eau, s'étoient emparés, en moins d'un mois, de plus de deux mille quatre cents marcs d'or, qu'on tranſportoit dans des barques, parce que la route par terre, depuis les mines juſqu'à Rio-de-Janeïro eſt très-mauvaiſe, & preſque impratiquable.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 24, après que les vaiſſeaux eurent été nettoyés, Meſſieurs Dover & Van-Brugh allerent ſe promener avec la pinaſſe, & ils apporterent à leur retour un animal d'une puanteur inſupportable. La peau étoit comme une fourrure, entremêlée de tuyaux ou de piquants, comme un hériſſon, & la tête reſſembloit à

Animal d'une puanteur inſupportable

à celles des Singes. Les Portugais, entre leſquels il y avoit trois ou quatre Franciſcains, qui vinrent poliment aux bords des vaiſſeaux, aſſurerent les Anglois que cet animal étoit un manger délicieux, & que cette mauvaiſe odeur ne venoit que de la peau ; cependant aucun des Mariniers ne fut aſſez gourmand pour en vouloir goûter.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Déſerteurs effrayés par les ſinges.

Le 25, deux hommes de la Ducheſſe déſerterent ; mais ils furent tellement effrayés par le bruit des Singes & des Babouins, qu'ils crurent entendre des heurlements de Tigres : coururent pendant la nuit juſqu'à la mer, ſe jetterent dedans, & crierent au vaiſſeau, en priant qu'on les reprit à bord. Deux Irlandois nommés Michel Jones, & Jacques Brown, déſerterent auſſi le même jour du Duc, & s'enfuirent dans les bois ; mais deux jours après, ils furent ſurpris ſur le rivage, où ils attendoient un Canot Portugais, pour les conduire autre part. On les ramena au Capitaine Rogers, qui leur fit une ſevere réprimande, les fit bien fouetter, & enſuite les mit aux fers.

Le jour d'avant qu'on eût repris ces deux hommes, la Pinaſſe & la Gabarre, furent envoyées après un canot, qui faiſoit tous ſes efforts pour s'éloigner ; ce qui fit ſoupçonner au Capitaine qu'ils y étoient cachés. La Pinaſſe tira deſſus, & bleſſa un Indien qui ramoit, & qui mourut deux heures après. Il appartenoit à un Moine, qui gagna le rivage, & prit la fuite dans les bois ; mais il fut ramené par un autre Portugais, qui lui dit, que ceux qu'il fuyoit étoient des Anglois. Les Gens de ce canot furent amenés à bord du Duc, & très-bien traités par le Capitaine Rogers ; mais le Moine ne pouvoit ſe conſoler d'avoir perdu ſon Eſclave, & un peu d'or qu'il avoit raſſemblé en viſitant les mines, quoiqu'il en eût caché une partie dans les brouſſailles, ou qu'il l'eût enterré près de l'endroit où il avoit fait échouer le canot. Cet homme menaça d'en porter ſes plaintes, & de ſe faire rendre juſtice en Portugal, ou même en Angleterre.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 27, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & quelques autres Officiers, allerent dans la

Proceſſion où aſſiſtent les Anglois.

ROGERS. Chap. I.

chaloupe à Angre de Reis, pour y voir la Proceſſion qu'on y fait tous les ans le jour de la Conception de la Sainte Vierge. Le Gouverneur les reçut avec beaucoup de politeſſe, & les pria de permettre que leur muſique, compoſée de deux tompettes & d'un hautbois, aſſiſtât au ſervice Divin, pour y tenir lieu d'orgues, ce qui lui fut accordé. Quand on ſortit de l'Egliſe, les Muſiciens demi-ivres, marcherent à la tête de la Proceſſion, ſuivis des encenſoirs, du Saint Sacrement, d'une ſtatue de la Sainte Vierge, ornée de fleurs & de bougies allumées, & portée dans un brancard, par quatre hommes. Après elle, marchoient le Pere Gardien, environ quarante Prêtres & Moines, le Gouverneur de la ville, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & les autres Officiers des vaiſſeaux, dont chacun avoit pris un cierge par complaiſance: la marche étoit fermée par quelques jeunes Prêtres, & par les principaux Habitants, qui portoient auſſi des cierges. Après la cérémonie, il y eut un grand repas pour les Anglois dans le Couvent; & le Gouverneur, qui demeure

An. 1708.

trois lieues plus loin, en donna un autre au Corps-de-garde, où réſide un Lieutenant, un Enſeigne & vingt Soldats.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

La ville d'Angre de Reis ou de la Conception, eſt compoſée d'environ ſoixante maiſons fort baſſes, couvertes de feuilles de palmier, mal bâties & auſſi mal meublées. Peut-être avoient-ils alors caché leurs meilleurs effets, parce qu'ils avoient été ravagés peu de temps avant par les François. Il y a deux Egliſes & un Monaſtere de Franciſcains, propre, décent, & très-bien meublé. Les Peres avoient quelques pieces de gros bétail; mais ils ne voulurent s'en défaire d'aucune.

Deſcription de la Conception.

Le Duc rejoignit la Ducheſſe à l'entrée du port de Grande, & l'on envoya la chaloupe à terre, tant pour y acheter du vin, que pour inviter les principaux de la ville à venir à bord. Ils s'y rendirent volontiers, & marquerent beaucoup de gaieté: ils burent à la ſanté du Pape; & le Capitaine Rogers après leur avoir fait raiſon, bût à l'Archevêque de Cantorbery, ainſi qu'à Guillaume Penn, le Chef des Quakers, à

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

quoi ils répondirent de très-bonne grace. En partant, le Capitaine fit un préſent de beurre & de fromage aux Peres: & comme le temps étoit fort couvert, toute la Compagnie paſſa la nuit à bord, mais le matin on les renvoya dans la chaloupe, très-ſatisfaits de la façon dont ils avoient été traités, & ils promirent d'avoir grand ſoin de faire rendre les lettres dont les Anglois les chargerent.

CHAPITRE II.

M. Van-Brugh paſſe à bord de la Ducheſſe ; les Vaiſſeaux quittent l'iſle Grande ; Deſcription de cette Iſle ; Deſcription de la Riviere des Amazones ; Premiere découverte de cette riviere par François Orellana ; Diverſes aventures qui accompagnerent ſon expédition ; Sa Mort.

LE 30 de Novembre, il fut tenu un Comité à bord de la Ducheſſe : on examina la conduite que M. Van-Brugh avoit tenue, en tirant ſur le canot Portugais, & elle fut unanimement condamnée. On convint enſuite que pour prévenir l'aigreur des eſprits, cet Officier paſſeroit ſur la Ducheſſe, & que M. Guillaume Bath, Agent de la Compagnie ſur ce bâtiment, viendroit en exercer l'emploi ſur le Duc. Les deux vaiſſeaux leverent enſuite les voiles ; mais comme il ne faiſoit pas de vent, ou au moins très-peu, ils jetterent l'ancre deux heures après. Le 3 de Décembre, ils profiterent

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

Ils partent de l'iſle Grande.

d'un vent frais eſt-quart au nord, & s'éloignerent de l'iſle Grande, en dirigeant leur cours à celle de Juan Fernandez.

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

Deſcription de cette Iſle.

L'iſle Grande eſt très-élevée, & couverte de bois, habitée par les ſinges, & par d'autres bêtes féroces: on y trouve des limons, des oranges & des guavas ſauvages: il y a auſſi des plantains, des bananes, des pommes de pin, du maïz & de la caſſave: la volaille & les cochons y ſont rares; mais il y a des moutons & des bœufs, quoique le nombre n'en ſoit pas conſidérable. Le vent demeura preſque toujours du nord à l'eſt, tant que les Anglois y reſterent & la chaleur fut exceſſive.

Nous avons donné une Deſcription aſſez étendue du Breſil, dans les Découvertes de M. Nieuhoff; & comme l'iſle Grande, peut être regardée comme en faiſant partie, nous ne répeterons pas ce que nous en avons dit (*) Nous nous arrêterons davantage ſur ce qui concerne la riviere des Amazones, qui borne ce pays

(*) Voyez le Tome V de cette Hiſtoire, depuis la page 222, juſqu'à la page 428.

au nord, d'autant qu'elle eſt de la plus grande importance pour le commerce, & nous croyons que quelques détails ſur la ſituation & le cours de cette riviere, & ſur les différentes Nations qui en habitent les bords, ne ſeront pas inutiles ni ennuyeux. ROGERS, Chap. II. An. 1708.

La riviere des Amazones eſt certainement une des plus grandes qui ſoient au monde. Elle a été ainſi nommée des Femmes courageuſes & guerrieres, qu'on diſoit qui en habitoient les bords. Mais on a reconnu depuis, après un mûr examen, qu'elles n'exiſtoient que dans l'imagination : & il paroît que toutes les hiſtoires qu'on en a faites, étoient une invention des Naturels du pays, pour détourner les Eſpagnols d'y pénetrer plus avant. Cette riviere prend ſa ſource aux pieds des montagnes qu'on appelle les Cordillieres, à huit ou dix lieues eſt de Quito dans le Perou : ſuit un cours tortueux, d'environ dix-huit cents lieues, & tombe dans l'Océan Atlantique, par quatre-vingt-quatre embouchures. Deſcription de la Riviere des Amazones.

Dans l'excurſion de Gonzalez, frere de François Pizarre, ſur les affreuſes montagnes qui bornent la Premiere découverte de cette riviere.

Province de Los Quixos du côté du nord, il trouva le froid ſi inſupportable, qu'il fut obligé d'abandonner ſes troupeaux, avec la plus forte partie de ſon bagage & de ſes proviſions, qu'il laiſſa en arriere, & il deſcendit dans la vallée de Zumaque, d'où il pourſuivit ſon chemin par la Province de Coca. Le Cacique le reçut très bien, lui fournit autant de proviſions qu'il en put amaſſer, & l'aſſura que s'il s'embarquoit ſur la riviere qui arroſoit ces plaines, ou s'il en ſuivoit les bords, elle le conduiroit en peu de temps dans un des pays les plus abondants & les plus riches de tous ceux que le ſoleil éclaire, & dont les habitans étoient couverts de plaques d'or.

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

Fatigue que Gonzalez Pizarre y avoit éprouvée.

Ce diſcours ſuffit pour encourager Gonzalez à entreprendre ce voyage, dans la ſeule vue de ſe rendre, s'il étoit poſſible, auſſi conſidérable que ſon frere, par de nouvelles découvertes & par ſes conquêtes. Il fit préſent d'une très-belle épée au Cacique, par reconnoiſſance de ſa politeſſe; ſe mit à la tête de ſa Cavalerie, & commença à ſuivre les bords de la riviere Coca, par un

pays, qui de toutes parts lui préſentoit l'image d'un nouveau Paradis terreſtre. La ſcène changea bien-tôt de face : au lieu de la verdure & des bois qu'ils quittoient, ils ne virent plus que des ſables & des déſerts : le pays devint raboteux & inégal, coupé par des ruiſſeaux & des torrents, qu'ils étoient ſouvent obligés de traverſer à la nage, ce qui fatigua exceſſivement les Eſpagnols, qui n'avoient pas de canots, ne trouvoient point de gués, ne rencontroient aucuns Habitants ; & ce qui étoit le plus fâcheux, n'avoient plus de vivres que pour quarante-trois jours. A la fin de ce temps, ils ſe trouverent à un endroit où la riviere n'avoit que vingt pieds de largeur, à cauſe des rochers qui la bornoient de part & d'autre, & d'où elle ſe précipitoit dans une vallée, par une cataracte de deux cents braſſes de hauteur. Gonzalez entreprit de jetter un pont ſur cet endroit : ouvrage dont la ſtructure admirable a mérité les plus grands éloges de la part des Ecrivains Eſpagnols. Ses troupes paſſerent de l'autre côté, mais l'aſpect du pays ne leur préſenta rien

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

de moins affreux : toûjours des déſerts auſſi arides, ſans aucune eſpérance d'un avenir plus favorable, pendant que leurs beſoins augmentoient de jour en jour, à proportion qu'ils ſe trouvoient dans une plus grande diſette de proviſions.

Il confie une partie de ſes gens à Orellana, qui l'abandonne.

Cette ſuite de traverſes engagerent Gonzalez à employer tout ſon monde à la conſtruction d'un Brigantin, qui pût ſervir à tranſporter plus aiſément les malades, en ſuivant le cours de la riviere, & il embarqua avec eux tout ſon bagage, ſes proviſions & ſon or ; il y mit auſſi une garde de cinquante Soldats, ſous les ordres de François Orellana, Officier d'une bonne famille de Truxillo, dans l'ancienne Eſpagne. Il lui enjoignit expreſſément de ne pas perdre de vue le gros des Aventuriers ; mais de s'arrêter tous les ſoirs au même rivage, & de ſe rendre exactement au camp. Orellana obéit pendant quelque temps aux ordres de ſon Général, juſqu'à ce que leur état devenant de jour en jour plus fâcheux, il lui commanda de deſcendre la riviere pour chercher des proviſions & des habitants. En conſéquen-

ce de ce nouvel ordre, Orellana s'avança dans le milieu du courant, dont la rapidité l'emporta en trois jours, à plus de trois cents lieues, ſans avoir fait uſage de voiles ni de rames. Il arriva enfin à une autre riviere beaucoup plus large, mais moins rapide, & il en ſuivit le cours pendant un jour. Voyant qu'elle s'élargiſſoit de plus en plus, il ſe détermina à continuer de deſcendre juſqu'à ce qu'il trouvât la mer, & ferma les yeux ſur ce qu'il devoit à la reconnoiſſance, & à l'état fâcheux où il avoit laiſſé ſon Général. Quelques-uns de ſes Gens lui en firent des remontrances; mais il leur fit obſerver qu'il leur étoit impoſſible de remonter en pluſieurs mois, le même eſpace qu'ils avoient parcouru en peu de jours. Il ajouta que vraiſemblablement, leur Général les joindroit ſur les bords de cette nouvelle riviere, qu'il ne pouvoit manquer de rencontrer. Cependant il trouva une très-forte oppoſition de la part d'un Moine nommé Gaſpard de Carvajal, & de Ferdinand Sanchez de Vaſgas, qui, pour l'empêcher d'aller plus loin, formerent un parti

ROGERS, Chap II. An. 1708.

ROGERS, Chap. II. An. 1708.

dans ſon petit bâtiment; & auroient réuſſi dans leur deſſein de retourner à Gonzalez, avec les proviſions qu'ils avoient raſſemblées, ſi Orellana ne les eût prévenus, en mettant à terre Ferdinand, dans un déſert affreux, borné d'un côté, par des montagnes très-élevées, & de l'autre, par une large riviere, ſans armes & ſans proviſions; où il eſt probable qu'il périt de miſere. Orellana étoit trop prudent pour traiter de même le Moine, à cauſe de ſon habit; mais il lui déclara que quiconque voudroit pénetrer dans les deſſeins de ſon Commandant, attireroit ſur ſoi le plus ſévere châtiment.

Il deſcend la Riviere des Amazones.

Après avoir ainſi étouffé toutes les ſemences de révolte parmi ſes gens, il commença à leur faire connoître ſes intentions, en leur diſant que la fortune les avoit, en quelque ſorte, conduits à la découverte la plus importante qu'on eût encore faite dans les Indes: que la grande riviere ſur laquelle ils étoient, ayant ſon origine dans le Pérou, & coulant de l'oueſt à l'eſt, formoit indubitablement un paſſage de la mer du ſud à la mer du nord, par le plus beau ca-

nallqu'il y eût au monde : qu'il leur donnoit l'occaſion de faire une ample moiſſon des richeſſes que les pays voiſins ne pouvoient manquer de leur fournir : que ce ſeroit leur faire à tous la plus grande injuſtice, s'ils les partageoient avec d'autres, & s'ils renonçoient aux faveurs dont le ciel les combloit particulierement. Ces diſcours, non-ſeulement, appaiſerent les murmures de ſes gens, mais encore ils enflammerent chacun d'eux d'une portion de l'avarice & de l'ambition dont leur Chef étoit dévoré.

ROGERS, Chap. II. An. 1708.

Cependant la néceſſité l'obligea d'aborder au rivage, ſept de ſes gens étant morts de miſere, après avoir mangé tout le cuir qu'ils avoient à bord. Il y eut une eſcarmouche très-vive entre eux & les habitants, qui combattoient avec de grands boucliers, des arcs & des fléches : les Eſpagnols eurent l'avantage, & remporterent une grande quantité de proviſions ; mais ils furent pourſuivis par huit mille Indiens, dans cent trente canots, juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors des frontieres du pays, nommé Machiparo. Ils eurent dix-huit hommes de bleſ-

sés ; mais ils furent bien-tôt rétablis.

ROGERS. Chap. II.

An. 1708.

Après être restés trois jours dans une ville que les Habitants avoient abandonnée, & qui étoit assez éloignée de Machiparo, ils remirent leur brigantin au milieu du courant, & le lendemain, débarquerent à un village, où ils trouverent de très-belle porcelaine bien peinte, quelques Idoles d'une figure monstrueuse, & une petite quantité de provisions, qu'ils emporterent par force. Ils y virent aussi un peu d'or & d'argent ; & quelques habitants, qui leur tomberent entre les mains, leur firent connoître qu'il y avoit de ces métaux en abondance dans leur pays. Après avoir encore descendu le fleuve, l'espace de cent lieues, ils arriverent dans un pays nommé Pagnana, où ils furent très-bien traités, & où on leur fournit avec joie, tout ce qui leur étoit nécessaire.

Suite de ses Decouvertes.

Quelques jours après, ils arriverent à l'embouchure d'une riviere, dont l'eau étoit aussi noire que de l'encre, & si rapide, que pendant plus de vingt lieues, elle ne se mêloit pas avec celle de la riviere des

Amazones. En continuant leur cours ils deſcendirent à pluſieurs villes, dont une, particulierement, étoit environnée de murailles de bois, & où ils trouverent beaucoup de poiſſon. Dans une autre, ils ne virent que des femmes; & Orellana réſolut de demeurer quelques jours avec elles; mais leurs maris, qui étoient allés à quelque expédition, revinrent le ſoir, attaquerent les Eſpagnols, & les obligerent de ſe réfugier à bord de leur brigantin. Ils continuerent leur voyage, & virent pluſieurs grandes villes, avec des chemins pavés, & plantés d'arbres fruitiers. Ils voulurent deſcendre, & trouverent une vive oppoſition de la part des Naturels; mais leur Chef ayant été tué, ils furent diſperſés & Orellana eut la liberté d'emporter toutes les proviſions qu'il put trouver.

ROGERS. Chap. II. An. 1708.

On lui fit entendre pluſieurs fois, qu'il y avoit aux environs, des hommes blancs, & par ce qu'il en put apprendre, il jugea que ce devoient être des Eſpagnols. Il avoit déjà fait, ſuivant ſon calcul, près de qua-

torze cents lieues, ſans rencontrer la mer, quand il fut attaqué une nuit ſur le rivage, où il s'étoit campé, par un gros corps d'habitants, avec douze femmes blanches à leur tête. Ils étoient de très-haute taille, & combattirent avec beaucoup de courage; mais ſept d'entre eux ayant été tués, les autres prirent la fuite ainſi que leurs Commandants.

ROGERS. Chap. II

An. 1708.

Femmes qui combattent comme les hommes.

Il eſt très-probable que ces Guerrieres étoient les femmes des Généraux de ces peuples, d'autant qu'il eſt très commun aux Indes, que les femmes accompagnent leurs maris dans les combats, & qu'elles ſe battent à leurs côtés comme les hommes. Cependant ce léger incident agit avec tant de force ſur l'eſprit romaneſque de notre Eſpagnol, qu'il a imaginé un pays habité par des femmes guerrieres, ſur les bords de cette riviere, & il entre même dans un détail très-circonſtancié de ce qui les concerne; mais comme cette Nation eſt demeurée inviſible pour tous les autres Voyageurs, il eſt vraiſemblable qu'elle n'a jamais eu d'autre exiſtence, que dans le cer-

veau vuide d'Orellana. Cette riviere, qui auroit dû rendre ſon nom immortel, a toujours reçu depuis, celui de riviere des Amazones.

ROGERS, Chap. 11.

An. 1708.

Il arrive à l'embouchure du fleuve.

Dans un pays où il arriva le jour de Saint Jean, ce qui lui en fit donner le nom, il eut une eſcarmouche avec les habitants; perdit pluſieurs de ſes gens, & ſon Chapelain y eut un œil crevé d'un coup de lance. Peu de temps après, quelques Inſulaires l'attaquerent dans des canots, où ils avoient des tambours, des trompettes & d'autres inſtruments, pour les animer au combat; mais quoiqu'ils fuſſent ſept à huit mille, il les tint écartés avec ſes armes à feu. Dans une autre Province où il paſſa enſuite, & où il vit pluſieurs grandes villes, ſur la rive gauche du fleuve, les habitants vinrent dans des canots pour l'obſerver, & lui tirerent des fleches empoiſonnées, dont mourut un de ſes hommes. Pour ſe garantir de ces inſtruments de mort, il fut obligé de ſe barricader dans ſon brigantin. Il diſtinguoit alors la marée, & quand il fut à l'embouchure de la riviere, ayant perdu

plusieurs hommes dans ce voyage; par les fleches empoisonnées, il trouva une Nation plus civilisée, & disposée à lui fournir des provisions.

ROGERS, Chap. 11.

An. 1708.

Il y retourne & y meurt de chagrin.

Au mois d'Août 1541, il trouva un passage libre pour gagner la mer, & après avoir suivi la côte en faisant le tour du Cap nord, il arriva à l'isle de la Trinité, où il acheta un vaisseau, & mit à la voile pour l'Espagne. Il y fit un si magnifique récit de la richesse & de la beauté des pays qu'il avoit découverts, que l'Empereur Charles Quint lui accorda des Lettres-Patentes très-étendues, pour y établir des Colonies. En conséquence, il retourna en 1549, à la riviere des Amazones; mais cette expédition fut malheureuse dès les commencements. Une maladie contagieuse lui enleva un grand nombre de ses gens, ce qui l'obligea d'abandonner deux vaisseaux, des trois qu'il avoit emmenés d'Espagne : quelque temps après, son équipage fut réduit à une petite barque, qu'il perdit sur la côte de Caracca, & il mourut ensuite de désespoir :

ſeſpoir: ayant perdu le plus grand nombre de ce qui étoit reſté de ſes Compagnons. Quelques Auteurs Eſpagnols nomment encore Riviere d'Orellana, celle que toutes les autres Nations appellent Riviere des Amazones.

ROGERS. Chap. II. An. 1708.

CHAPITRE III.

Louis de Mello ſe rend à la Riviere des Amazones, pour faire des découvertes; Il ne peut réuſſir dans ſon entrepriſe; Pedro de Orſua veut ſuivre la même expédition; Il eſt aſſaſſiné; Un de ſes Meurtriers prend le titre de Roi, & eſt tué par le Tyran Lopez, qui s'empare du même titre. Ce dernier tue ſa fille, eſt pris, jugé, condamné & exécuté; Quelques Avanturiers de Cuſco, & deux Jéſuites, font des voyages ſéparément ſur les bords de la Riviere des Amazones; Ils n'ont aucun ſuccès; Expédition du Capitaine Jean de Palacios; Sa mort; Le Comte Chincon & le Gouvernement du Bréſil, donnent du ſecours à ſes Gens; Productions des pays ſitués ſur les bords de cette riviere; Coutumes & Mœurs de ces Peuples; Progrès des Jéſuites parmi eux; leur Miſſion; Température du climat, & deſcription du cours de la riviere.

ROGERS. Chap. III.

LE peu de succès d'Orellana, ne put empêcher d'autres Avanturiers, de suivre les mêmes traces. Suivant les Traités passés entre les Européens, il fut accordé au Portugal, l'étendue de pays compriſe entre la riviere de la Plata & l'embouchure de celle d'Orellana, ce qui détermina le Roi Jean III, à y envoyer Louis de Mello, avec dix vaiſſeaux. Il en perdit huit à l'embouchure de cette riviere, alla avec les deux autres, dans l'iſle de Sainte Marguerite, pour ſe radouber, & y fut abandonné par la plus grande partie de ſes gens, ce qui renverſa totalement ſes projets.

An. 1708.

Mauvais ſuccès de Louis de Mello.

Quelques Capitaines de la nouvelle Grenade, formerent enſuite la même entrepriſe, ſans avoir plus de ſuccès. Tant de tentatives infructueuſes, ne purent détourner Pedro de Orſua, Navarrois, d'éprouver auſſi la fortune. Il étoit de bonne famille, avoit reçu une excellente éducation; ſon courage étoit hors de doute, & il avoit donné pluſieurs preuves de ſa prudence. Ce Gentilhomme forma mûrement tout

Pedro de Orſua forme la même entrepriſe.

le plan de ſon entrepriſe, avant de la mettre à exécution: quand il le publia, l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe étoit ſi grande, & ſa réputation ſi univerſellement répandue, que des perſonnes de tous états, s'interreſſerent pour le ſeconder, & que des Soldats d'une valeur éprouvée, vinrent de toutes parts s'enroller ſous ſes drapeaux.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Il partit de Cuſco en 1560, avec ſept cents hommes, & un bon nombre de chevaux, aux acclamations de tous les habitants, qui prioient le ciel pour leur réuſſite. Jamais aucune expédition formée dans ces pays, ne promit un ſuccès plus heureux, & ſon plan étoit ſi bien dreſſé, que s'il n'eût été détruit par la trahiſon, lui & ſes Compagnons euſſent acquis un honneur immortel, & gagné d'immenſes richeſſes.

Perfidie de deux de ſes compagnons.

A ſa ſuite étoient ce jeune Eſpagnol, nommé Ferdinand de Guzman, & un Scélérat Biſcayen, nommé Lopez de Agira, qu'il avoit fait Enſeigne. Ces deux perfides Compagnons devinrent amoureux de la femme d'Orſua, qui, par un exemple qu'on ne peut trop louer, de la

fidélité & de la tendreſſe conjugale, ſuivoit par-tout ſon mari. Ils engagerent une partie de l'armée à ſe révolter; & dans la confuſion, le malheureux Orſua périt par la main d'un aſſaſſin. Les Hiſtoriens ne nous diſent point ſi leur infâme paſſion fut ſatisfaite après ce meurtre; mais ils nous apprennent que Ferdinand de Guzman, prit auſſi-tôt le titre de Roi. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité imaginaire; il fut aſſaſſiné par ceux mêmes qui l'avoient élevé, & Lopez de Agira qui lui ſuccéda, dit auſſi-tôt à ſes Compagnons que ſon intention étoit de s'emparer de la Guyane, du Pérou & de la nouvelle Grenade, pour en partager les richeſſes avec eux.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Il eſt difficile de trouver une domination plus ſanguinaire & plus tyrannique que celle qui fut exercée par Lopez; & même à préſent, on ne parle encore de lui en Eſpagne, que ſous le nom de Lopez le Tyran. Né dans l'obſcurité, il avoit une antipatie naturelle contre la Nobleſſe, & fit maſſacrer preſque tous ceux qui avoient droit à cette diſtinction dans ſon armée. Il avoit continuellement

Tyrannie de ſon Succeſſeur Lopez de Agira.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

autour de lui, une troupe de Scélérats, qui lui ſervoient de Gardes-du-Corps; devint ſi jaloux de ſa nouvelle dignité, & ſi craintif pour ſa vie, que ſi quelques-uns de ſes gens ſe parloient en ſecret, il les ſoupçonnoit de former des complots contre lui, & les faiſoit bien-tôt périr par quelque trahiſon. Les femmes mêmes n'étoient pas à couvert de ſa cruauté: pluſieurs que la fatigue du voyage avoit affoiblies & rendues malades, furent abandonnées aux ſauvages habitants, ſans aucun ſecours, & ſans leur rien laiſſer de ce qui pouvoit leur être le plus néceſſaire.

Il maſſacre ſa propre fille, eſt pris & mis à mort.

Il s'embarqua dans le vaiſſeau d'Orſua, ſur la riviere Coca, qui le conduiſit bien-tôt dans celle des Amazones, dont la force du courant l'emporta malgré lui dans le grand canal, qui conduit au cap nord, d'où il fit voile à l'iſle Sainte Marguerite, & débarqua dans l'endroit, qu'on a depuis nommé le Port du Tyran. Le Gouverneur le regardant comme un fidelle Sujet du Roi, le reçut avec reſpect, & lui marqua la plus grande hoſpitalité. La recon-

noiſſance qu'il en eut, fut de maſſacrer ce Gentilhomme, ainſi que ſon frere & tous ſes amis. Enſuite, aidé par un autre Scélérat, nommé Jean Burg, il ravagea toute l'Iſle, y commit les cruautés les plus horribles, de même que dans celle de Cumana, d'où il paſſa à la côte de Caracca, qu'il ravagea egalement, avec toutes les Provinces ſituées ſur la riviere de Venezuello & de Baccho. Il entra enſuite dans Martha, où il paſſa tout au fil de l'épée; & ayant formé des projets ſur Quito, il continua ſa marche par le Royaume de la nouvelle Grenade. Il y fut attaqué par les Troupes Royales, qui lui livrerent une ſanglante bataille; ſon armée fut entierement défaite, & il ſe trouva pouſſé, pour ainſi dire, dans les toiles comme une bête féroce: alors voyant qu'il ne pouvoit échapper, & que tous les paſſages lui étoient fermés, il s'adreſſa à ſa fille bien-aimée, qui l'avoit ſuivi dans toutes ſes avantures, & lui dit, » Jamais aucune tendreſſe paternel- » le n'a approché de celle que j'ai » pour toi, ma chere fille: te pla- » cer ſur le Trône, étoit l'objet de

ROGERS, Ch. III. An. 1708.

ROGERS. Ch. I.I. An. 1708.

» tous mes vœux, & le but de tou-
» tes mes entrepriſes ; mais puiſque
» la fortune a cruellement traverſé
» mes deſſeins, il ſeroit injuſte de te
» laiſſer vivre dans l'eſclavage au mi-
» lieu de nos ennemis triomphants,
» qui te regarderoient comme la
» fille d'un Traître & d'un Tyran.
» C'eſt avoir pitié de toi, ma fille,
» que de te ſauver de cette ignomi-
» nie : c'eſt dans les bras de la mort
» qu'il faut chercher ton ſalut : ſi tu
» n'as pas aſſez de courage pour que
» ta propre main t'adminiſtre ce re-
» mede, le bras d'un pere te donnera
» cette derniere preuve de tendreſ-
» ſe ». La fille frappée de ce diſ-
cours comme d'un coup de foudre, lui demanda quelques inſtants pour ſe recueillir; ce qui lui fut accordé : mais le pere trouvant trop long ſon entretien avec le ciel, la perça d'un coup de carabine, pendant qu'elle étoit encore à genoux, & acheva enſuite de la tuer à coups de poignard. Peu de temps après ce parricide, il fut fait priſonnnier, & conduit à l'iſle de la Trinité, où il avoit un bien aſſez conſidérable. Son procès fut bien-tôt inſtruit; on le condamna à

être écartelé ; les maiſons qui lui appartenoient, furent raſées juſqu'aux fondements, & on ſema du ſel ſur le même terrain, pour qu'il ne reſtât aucunes traces de ce qui avoit appartenu à cet ennemi du genre-humain.

ROGERS, Ch. III.

An. 1708.

En 1566, quelques Avanturiers de Cuſco, firent une nouvelle tentative pour découvrir les pays arroſés par la riviere des Amazones ; mais elle fut encore infructueuſe par la diviſion qui ſe mit entre les Chefs ; ils devinrent la victime des habitants, qui les taillerent en pieces, & il ne ſe ſauva que deux Prêtres, avec un des Capitaines, nommé Maldonado, qui eurent même beaucoup de peine à conſerver leur vie.

Nouvelles entrepriſes infructueuſes ſur la Riviere des Amazones.

Le Roi d'Eſpagne donna enſuite des ordres, pour envoyer deux Généraux ſur cette riviere ; mais ils furent traverſés par tant d'accidents, que leur entrepriſe fut également infructueuſe.

Ovalle rapporte que vers l'an 1606, deux Jéſuites partirent de Quito, pour faire une miſſion dans ces Provinces : que l'un fut maſſacré par les habitants, & que l'autre eut beaucoup de peine à ſauver ſa vie.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

En 1635, le Capitaine Jean de Palacios, alla de Quito ſur cette riviere, avec un nombre d'hommes armés, & quelques Religieux Franciſcains: il fut tué à Annete, en 1636, avec tous ceux qui le ſuivoient, excepté deux Moines & ſix Soldats. Ils ſe rendirent dans un petit vaiſſeau à Para, capitale du Bréſil, & le Gouverneur de cette place, ajoutant foi à ce qu'ils lui rapporterent, de la ſituation des affaires dans ce pays, leur donna quatre canots, ſoixante & dix Eſpagnols, & douze cents Indiens, pour reprendre cette expédition. Ils reçurent auſſi des ſecours conſidérables l'année ſuivante, du Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou, & ce fut par ſes ſoins, que le Pere d'Acunha, Recteur du College de Cuença, & un autre Jéſuite partirent pour Para, où ils raſſemblerent toutes les inſtructions qu'il étoit poſſible d'avoir ſur ce pays, & ſur ce qui concernoit la derniere expédition. Ils s'embarquerent pour l'Eſpagne en 1640, & y publierent ce qu'ils avoient pû ſavoir de cette Riviere.

Production du pays & mœurs des Habitants.

Nous trouvons dans la Relation

du Pere d'Acunha, qu'il croît ſur les bords du fleuve, un arbre nommé Andirova, excellent pour guérir les bleſſures : qu'il y a beaucoup de bois rouge : des cédres d'une groſſeur prodigieuſe, du bois de Bréſil, du bois de campêche, du bois de fer, ainſi nommé à cauſe de ſa dureté, toutes ſortes d'arbres propres à faire du bois de charpente, d'autres, dont l'écorce ſert à faire des cordages & des voiles, avec beaucoup de cotonniers. Les habitants ſont des haches dont les tranchants ſont garnis d'écailles de tortues, ou de pierres dures, qu'on rend coupantes par un grand travail. Ils ont auſſi des ciſeaux & d'autres inſtruments pour les ouvrages de charpente, qu'on fait de dents & de cornes de bêtes ſauvages. Ils regardent les Chefs & les Directeurs de leur culte religieux, comme ſorciers, parce qu'ils leur enſeignent que la vengeance eſt méritoire, & leur apprennent les moyens les plus ingénieux pour empoiſonner leurs ennemis. Quelques-uns conſervent dans leurs maiſons, les os de leurs amis décédés : d'autres les brûlent avec tout ce qui

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

leur a appartenu ; & après avoir pleuré peu de temps leur mort, ils terminent leurs lamentations en buvant ; maniere d'exprimer leur douleur, qui les conduit ordinairement juſqu'à l'ivreſſe.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Quelques-unes de ces Nations, par exemple les Ouraguas, dont le pays eſt très-peuplé, & à près de deux cents ſoixante lieues de long, vivent de leur commerce avec leurs voiſins, & s'habillent décemment de toiles de coton. D'autres portent des plaques d'or à leurs oreilles & à leurs narines, & ſont adroits aux ouvrages de main, tels que des chaiſes, toutes ſortes de meubles, & des repréſentations d'animaux. Les Jéſuites nous apprennent que les Naturels du pays des Amazones, ſont en général, bons & polis : ils diſent auſſi que les bords de cette riviere, de chaque côté, depuis la ville de Jaen, dans la province de Bracamoros, où elle commence à être navigable juſqu'à la mer, ſont couverts de grands arbres de diverſes ſortes, très utiles, entre leſquels ils nomment une eſpece de géroflier. Il y a auſſi beaucoup de ſalſepareille : les

bois ſont remplis de tigres, de buffles, de ſangliers & d'autres bêtes féroces. ROGERS, Chap. III.

Ces Religieux commencerent en 1638, à y prêcher l'Evangile, & ils y ont fait depuis, des progrès étonnants: leur miſſion, qui augmente de jour en jour, s'étend ſur les bords de trois autres grandes rivieres; leur capitale nommée Saint François de Borgia, dans la Province de Manos, eſt à trois cents lieues de Quito, d'où ſont partis les premiers Miſſionnaires. Ils ont ſouvent fait des voyages très-dangereux dans des canots ſur ces rivieres, & pluſieurs d'entre eux ont été fréquemment les victimes de la cruauté des Sauvages, comme il arriva à huit de ces Peres, qui furent maſſacrés en 1707. Avec une habileté ſurprenante, ils ont réuſſi à fonder trente-neuf villes, & à civiliſer par leurs prédications & par leurs inſtructions, les peuples qu'ils ont engagé à y habiter. Outre le nombre prodigieux de converſions qu'ils y ont opérées, ils ont formé des alliances d'amitié avec pluſieurs Nations, dans l'eſpérance de pouvoir auſſi les convertir.

An 1707.

Progrès des Miſſions dans ce pays.

Les Portugais ont quelques villes à l'embouchure de cette riviere, avec un fort ſur celle qu'on nomme Rio Negro : depuis peu, ils ont auſſi étendu leur commerce juſqu'à Quito, & juſqu'à pluſieurs autres endroits éloignés dans le Pérou.

ROGERS Chap. III.

An. 1708.

Nations qui habitent les bords de cette riviere.

Les bords de cette riviere ſont habités par une multitude de Nations, moins polies que celles du Pérou, & moins barbares que celles du Bréſil. Ils vivent de fruits, de bled & de racines, & ſont tous Idolâtres, mais ils ne rendent preſque aucun culte à leurs Idoles, excepté quand ils vont à la guerre. Suivant les Samſon & quelques autres Géographes, le nombre de ces Nations monte à cent cinquante, & leurs villages ſont ſi voiſins, qu'ils ſe peuvent aiſément appeller de l'un à l'autre. Entre ces Nations, on remarque particuliérement les Homagues, qui habitent près de la ſource de cette riviere, & qui ſont fameux pour leurs manufactures de coton. les Wroſipares, habiles à faire des ouvrages de porcelaines : les Surines, entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude, experts dans la menuiſerie, &

les Topinambours, qui demeurent dans une grande Isle sur la même riviere, & qui sont remarquables par leur force. Tous ces peuples se font réciproquement la guerre, & combattent avec des javelots, des arcs & des fleches : ils ont pour armes défensives, des boucliers de cane, ou de peaux de poisson : ils sont des esclaves de leurs prisonniers ; mais du reste, ils les traitent avec douceur.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Il est très-ordinaire que les petits Rois qui demeurent sur les bords du fleuve, se mettent dans de grands canots, pour décider leurs querelles, & le Vainqueur termine ordinairement la guerre en mangeant le Vaincu. Les marques de la Royauté sont une couronne de plumes de perroquets, une chaîne de dents ou de griffes de lions, qu'ils portent sur l'épaule, ou autour de la ceinture, avec un sabre de bois à la main. Les deux sexes vont également nuds, les femmes ont les cheveux très-longs, & leurs mamelles aussi longues : mais ils arrachent ceux du dessus de la tête, pour y former une espece de couronne. Les hommes portent de

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

petits morceaux de canne à leurs oreilles & à leur levre inférieures, qui ſont percées exprès, de même qu'aux endroits que la pudeur ne permet pas de nommer. Ils ſe pendent auſſi au carthilage ſous le nez, des grains de verre qui vont & viennent quand ils parlent. Ils ſont grands voleurs; mais ils n'ont aucune connoiſſance de l'argent monnoyé: ils échangent une denrée pour une autre, & les grains de verre ſont d'un grand uſage pour acheter d'eux, ce qui peut être néceſſaire. Ils ſont ſi adroits à la pêche, qu'ils percent le poiſſon quand il nage, & ils le mangent ſans pain & ſans ſel. Leurs arbres ſont de diverſes eſpeces de bois d'un grand uſage & très-utile, & ils en ont de ſi gros, que la circonférence eſt de cinq ou ſix braſſes. On y trouve du gibier très délicat, & beaucoup d'oiſeaux ſauvages, entre autres des perroquets, qui y ſont très-communs, & dont la chair eſt un manger délicieux. Leur miel eſt d'un goût agréable & a pluſieurs vertus médicinales: ils ont un baume qu'ils regardent comme une médecine univerſelle, & aucune autre

partie de l'Amérique ne produit de plus beaux bleds & de meilleures racines. Les lacs & les rivieres ſont remplis d'excellents poiſſons ; les manatées & les tortues abondent ſur tous les rivages ; mais il faut que les Pêcheurs ſe tiennent ſur leurs gardes contre les crocodiles, les alligators & les ſerpents d'eau, qui y fourmillent. Leurs jardins ſont toujours fleuris, & leurs campagnes ſont couvertes d'une verdure immortelle. Ils ſont fort incommodés des couſins ou moſquittes ; mais ils ont beaucoup moins d'inſectes venimeux qu'on n'en trouve dans le Pérou & dans le Bréſil.

ROGERS, Chap. III.

An. 1708.

L'air de ce pays, en général, eſt tempéré, quoiqu'il ſoit ſitué au milieu de la Zône torride. Peut-être cette température eſt-elle dûe au grand nombre de rivieres dont il eſt arroſé, & qui, en ſe débordant tous les ans, répandent la fertilité dans les campagnes voiſines. Peut-être auſſi que les vents d'eſt qui y ſouffient la plus grande partie du jour, contribuent autant que toute autre cauſe, à cette ſalubrité du climat. Ce fleuve commence à courir de

Largeur & profondeur de la Riviere des Amazones.

ROGERS, Ch. III.

An. 1708.

l'oueſt à l'eſt ; enſuite il s'étend du côté du ſud, & reprend ſon cours à l'eſt, juſques dans l'Océan Atlantique, où il tombe par une embouchure de cinquante à ſoixante lieues de large, depuis le Cap-nord ſur la côte de la Guiane, juſqu'au Cap Zaparara, ſur la côte du Bréſil. Cette embouchure eſt preſque ſous l'équateur, & la plus grande partie du cours de la riviere eſt au quatrieme & au cinquieme degré de latitude méridionale. Depuis Junta de los Keyos, juſqu'à la riviere de Maranhon, environ à ſoixante lieues de la ſource, le canal eſt d'une ou deux lieues de largeur : plus bas, il en a trois ou quatre, & s'élargit par degrés, à meſure qu'on approche de l'Océan. Depuis Junta de los Keyos juſqu'au Maranhon, la profondeur eſt de cinq braſſes juſqu'à dix : depuis le Maranhon juſqu'à Rio Negro, il eſt de douze à vingt braſſes, enſuite il a en quelques endroits trente braſſes, en d'autres cinquante, & augmente ainſi de profondeur juſqu'à ſon embouchure dans l'Océan. Il n'y a ni bancs de ſable, ni écueils à craindre pour les vaiſſeaux qui veu-

lent y entrer ou en approcher. Entre les rivieres qui y tombent, il y en a depuis cent juſqu'à ſix cents lieues de cours; quelques-unes de celles qui s'y déchargent dans la partie du nord, ont leur ſource au premier & au ſecond degré de latitude ſeptentrionale: dans la partie oppoſée, pluſieurs prennent leur origine depuis dix juſqu'à vingt & un degrés de latitude méridionale.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Après avoir parlé ſi amplement de la Riviere des Amazones, autrement nommée d'Orellana, qui borne le Bréſil au nord, il y auroit de l'injuſtice à paſſer ſous ſilence les bornes méridionales de ce riche pays qui eſt terminé par la riviere de la Plata. Elle eſt compriſe dans les pays où la Compagnie Angloiſe de la mer du ſud étend ſon commerce, & eſt très-avantageuſe pour en ouvrir un fort étendu par la mer du nord, avec le Pérou, le Chili, & d'autres vaſtes pays, qui ſont des ſources inépuiſables de richeſſes.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la riviere de la Plata; Grandes vertus des eaux de cette Riviere; Deſcription de Buenos-Ayres, & du commerce de cette Place; Deſcription du Paraguay; Grande puiſſance & politique des Jéſuites dans ce pays; Mœurs des Habitans; Deſcription des fruits, des oiſeaux & des autres animaux.

ROGER'S Chap. IV.

An. 1708

Deſcription de la Riviere de la Plata

LA riviere de la Plata, qu'on nomme plus communément, Rio de la Plata, commence près d'une ville de même nom, qui eſt une eſpece de capitale, compoſée de pluſieurs beaux bâtiments, outre quinze Egliſes & quatre Couvents de filles. Elle eſt ſituée à 19 degrés de latitude méridionale. De cette ville à celle de Buenos-Ayres, la diſtance eſt d'environ cinq cents lieues, & il faut dix ſemaines pour aller de l'une à l'autre, elle fut nommée de la Plata, par Juan Dias de ſolis, qui en fit la premiere découverte en 1512.

ou en 1515. Il crut que le pays voiſin abondoit en or & en argent, parce qu'il vit beaucoup de ces métaux parmi le peuple; mais il ſe trompoit à cet égard. Ces richeſſes venoient des bords du Paraguay, riviere qui tombe dans la Plata, & coule quelque temps avec elle, ſans que les eaux ſe mêlent, comme il eſt aiſé de les diſtinguer, celles du Paraguay étant très-bourbeuſes, & celles de la Plata fort claires. La derniere a ſept lieues de large à Buenos-Ayres, & tombe dans l'Océan Atlantique au-deſſous de cette ville, à 35 degrés de latitude méridionale, & pluſieurs Auteurs aſſurent qu'il y a cinquante lieues d'une pointe à l'autre de l'embouchure. Elle inonde tous les ans le pays, l'eſpace de pluſieurs milles, & pendant cette inondation, les habitants des rivages ſe mettent, avec tous leurs effets dans des canots, où ils demeurent juſqu'à ce que les eaux ſe ſoient retirées dans leur lit. Cette riviere eſt ſi rapide, que, ſuivant le rapport d'Ovalle, elle adoucit l'eau de la mer à pluſieurs lieues de l'endroit où elle tombe.

ROGERS, Chap. IV.

A. 1708.

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

Qualité des eaux de cette riviere.

L'eau de la Plata eſt fort douce, elle nettoye les reins, eſt bonne contre le rhume & les fluxions; mais elle eſt mêlée de ſucs pierreux. Cette qualité rafraîchiſſante, fait que le ſable forme naturellement des eſpeces de vaſes de diverſes figures, auſſi unis que ſi on les avoit polis artificiellement, & l'eau s'y conſerve long temps très-fraîche. Les habitants de la Plata, ont en général, la voix très harmonieuſe, & beaucoup de diſpoſition pour la muſique, ce que les Jéſuites cultivent pour leur propre ſatisfaction, en leur enſeignant à jouer de toutes ſortes d'inſtruments. Auſſi les Miſſionnaires, entre leſquels eſt partagé le riche pays du Paraguay, ont des troupes de Muſiciens, dont pluſieurs marquent beaucoup de goût & d'intelligence.

Le pays, aux environs de la riviere, eſt entierement plat, ſans aucunes hauteurs qui puiſſent arrêter la vûe, & ſans aucunes ſources, à pluſieurs lieues de diſtance; ce qui oblige ceux qui voyagent par terre, à porter de l'eau dans des vaſes pour leur uſage. Les bœufs qui tirent les

voitures dont on ſe ſert dans ces voyages, ſentent l'eau à une diſtance aſſez éloignée, y courent avec une fureur qu'on ne peut arrêter, & boivent juſqu'à la boue qu'ils font élever avec leurs pieds. ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

Buenos-Ayres, la principale ville ſur les bord de cette riviere, environ à cinquante lieues de la mer, eſt compoſée de deux grandes rues qui ſe croiſſent, & les maiſons, dont chacune n'a qu'un étage, étoient toutes bâties de terre glaiſe, avant que les Jéſuites euſſent enſeigné aux habitants à les faire de briques, de chaux & de tuiles. Les principales marchandiſes d'exportation, ſont les peaux & les ſuifs, avec l'argent du Pérou, & les richeſſes du Chili : celles d'importation, ſont toutes les marchandiſes d'Europe, qu'on y vend un très-bon prix. Le port eſt bon, mais il n'eſt pas ſuffiſamment à couvert des vents d'oueſt & de nord-oueſt. Outre la Cathédrale, il y a cinq autres Egliſes & un très-bel édifice, où réſide le Gouverneur Eſpagnol. Quelques lieues plus avant dans le pays, commence la Juriſdiction des Jéſuites, qui s'y conduiſent avec tant Deſcription de Buenos-Ayres.

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

de politique, qu'ils ne permettent aucune correſpondance entre les Eſpagnols, & les habitants des différentes Provinces qui ſont ſous leur domination. Comme ils ſavent faire uſage à propos de la vertu de libéralité, les Gouverneurs Eſpagnols n'entrent point en connoiſſance de la valeur de leurs poſſeſſions : les Négociants qui ont quelques affaires dans ce pays, connu ſous le nom de Paraguay, ne peuvent y faire aucun ſéjour, ſans doute pour les empêcher de faire connoître à l'univers étonné, le luxe & les richeſſes de ces Peres, qui s'y ſont d'abord introduits ſous le prétexte ſpécieux de réduire les Indiens au Gouvernement Eſpagnol ; mais ils ſont parvenus à les gouverner eux-mêmes de la maniere la plus deſpotique. Comme les Jéſuites ſont compoſés de différentes Nations, ſans aucun attachement particulier pour l'Eſpagne, & que toutes leurs vûes ne tendent qu'à l'agrandiſſement de la Société, il n'eſt pas étonnant qu'ils maintiennent avec autant de facilité, leur Juriſdiction ſur ces Nations. Ils y ont dix Colléges, dont quelques-uns

uns étendent leur domination ſur cinq cents lieues de terrein; & le nombre des Jéſuites qui y réſident, n'eſt pas de plus de cent ſoixante. Ils ont partagé tout le Paraguay en vingt ſix cantons ou peuplades, dont chacune eſt confiée aux ſoins d'un ou deux Miſſionnaires, & peut contenir ſix ou huit mille habitants (*). Ces peuplades ſont diviſées par des

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

(*) On doit toujours être en garde contre ce que les Auteurs Proteſtants écrivent au ſujet des Miſſionnaires, particulierement quand ils parlent d'une Société dont les Membres ont toujours été regardés comme les plus redoutables de leurs Antagoniſtes. M de Monteſquieu peut être cité dans le jugement qu'il portoit de ces fameuſes Miſſions. Nous allons rapporter ce qu'il en dit dans l'Eſprit des Loix, Livre IV. Chapitre VI. Ceux qui voudront mieux connoître le Gouvernement de ce pays, pourront en lire le détail dans Maffée & dans le P. Charlevoix. Quoique ces Auteurs ſoient de la même Société, on peut s'en rapporter à leur témoignage, tant qu'on n'a pas de preuves contraires.

„ Le Paraguay, dit M. de Monteſquieu, peut „ nous fournir un autre exemple d'une bonne lé„ giſlation. On a voulu en faire un crime à la „ Société, qui regarde le plaiſir de commander, „ comme le ſeul bien de la vie: mais il ſera tou„ jours beau de gouverner les hommes en les ren„ dant plus heureux. — Il eſt glorieux pour elle „ d'avoir été la premiere qui ait montré, dans ces „ contrées, l'idée de la Religion, jointe à celle „ de l'humanité. En réparant les dévaſtations des „ Eſpagnols, elle a commencé à guérir une des „ grandes plaies qu'ait reçu le genre humain. — Un

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

rues, compoſées de huttes de terre glaiſe, ſans fenêtres & ſans cheminées, enſorte que la fumée pourroit étouffer quiconque n'eſt pas accoutumé à les habiter. Leurs principaux meubles ſont une gourde pour mettre de l'eau, une peau de tigre ou de bœuf, pour leur ſervir de lit, & une pierre qui leur tient lieu d'oreiller. Les plus diſtingués couchent dans un filet ſuſpendu en forme de hammac, en travers de la chambre. Leur porte eſt une peau épaiſſe, ils font rôtir leur viande à une broche de bois, & ils en coupent des tranches à meſure qu'elle cuit; mais ils la mangent ſouvent avant même qu'elle ſoit échauffée.

Mœurs des Habitants du Paraguay.

Toute la famille, pere, mere, enfants, chiens & chats, ſont en commun dans une même chambre,

„ ſentiment exquis qu'a cette Société, pour tout „ ce qu'elle appelle honneur; ſon zele pour une „ Religion qui humilie bien plus ceux qui l'é- „ coutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait „ entreprendre de grandes choſes, & elle y a „ réuſſi. Elle a retiré des bois, des peuples diſper- „ ſés, elle leur a donné une ſubſiſtance aſſurée, „ elle les a vêtus; & quand elle n'auroit fait par- „ là, qu'augmenter l'induſtrie parmi les hom- „ mes, elle auroit beaucoup fait „

& ils n'ont pas l'uſage de partager leurs huttes. Les peres marient ordinairement leurs filles à quatorze ans, & les garçons à ſeize, autrement ils préviendroient leurs parents, & habiteroient enſemble, comme cela arrive encore aſſez ſouvent, malgré toutes leurs précautions. Il n'y a jamais de diſputes pour le douaire la convenance mutuelle eſt le ſeul objet auquel ils faſſent attention; c'eſt la fille qui fait les premieres démarches, elle déclare ſa penſée au Miſſionnaire du canton, ſouvent après avoir déjà eu des liaiſons particulieres avec le jeune homme qu'elle affectionne : on le fait venir auſſitôt : le Révérend Pere lui demande s'il veut prendre cette fille pour ſa femme : quand il répond oui, le mariage eſt auſſi-tôt conclu : le mari promet de fournir du bois pour le foyer, & la femme, de ne point laiſſer manquer d'eau à la maiſon. Après cette cérémonie, le Miſſionnaire leur donne une cabane, cinq aunes d'étoffe pour ſe faire un habit de noces, une vache graſſe, un peu de ſel, & du pain, ce qui leur ſert à régaler leurs parents; mais on ne leur permet

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

ROGERS. Chap. IV.

alors ni muſique, ni danſe, ni aucuns des amuſements qui peuvent conduire à quelques excès.

An. 1708.

Leur couleur eſt olive foncée : les hommes ont le viſage plat & rond, les jambes groſſes, ainſi que les jointures, & les cheveux forts & noirs. Ceux des femmes, leur tombent ſur le front, & elles en treſſent une partie qui leur deſcendent juſqu'aux hanches : elles ont les bras, les épaules & le ſein nuds ; autour de leurs cols, de leurs mains & de leurs bras, elles portent des chaînes d'os de poiſſon, ou de nacre de perle : & de triples couronnes de paille, ſervent à diſtinguer les femmes de leurs Caciques ou petits Princes. Ces Caciques jettent une peau de dains ſur leurs épaules, mettent autour de leur ceinture, une autre piece de la même peau, qui leur deſcend plus bas que les genoux : autour du col, ils ont des colliers de plumes colorées, de ſemblables plumes, ou des arrêtes de poiſſon aux oreilles & au menton, qui ſont percés pour recevoir ces ornements.

Leur figure & leurs habillements.

Les enfants ſont entierement nuds ; ils les enveloppent dans des peaux

de tigre, & leur donnent la mamelle auſſi-tôt qu'ils ſont nés ; mais ils la leur ôtent bien-tôt, & leur donnent à la place, de la viande demi-crue, qu'ils leur font ſuccer. A la mort d'un proche parent, ils ſe coupent un doigt de la main droite, & quand il meurt une fille remarquable par ſa beauté, ils en conſervent le crâne pour boire dedans.

ROGERS, Chap. IV. An. 1768.

Suivant ce qu'en rapporte le Pere Sepp, ces peuples ſont ſi ſtupides, que ſi l'on négligeoit un ſeul jour de les inſtruire, ils oublieroient à faire le ſigne de la croix, & il n'y a preſque aucun ouvrage que le Miſſionnaire ne ſoit obligé de faire lui-même, ou au moins de faire faire ſous ſes yeux. Il faut que ſes ſoins s'étendent même juſqu'à ſaler ſa ſoupe, & nettoyer l'argenterie de l'Egliſe ; enſorte qu'il doit être Clerc, Cuiſinier, Médecin, Architecte, Jardinier, Forgeron & Peintre. Cependant cette ſtupidité ne s'accorde guère avec ce que dit le même Pere, du talent qu'ont ces peuples pour l'imitation, puiſque ſi on l'en veut croire, ils font des montres, des inſtruments, & d'autres ouvra-

Contradiction dans le portrait qu'en fait un Miſſionnaire

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

ges de méchanique, après en avoir bien examiné la conſtruction, & avec tant d'exactitude, qu'il eſt preſque impoſſible de diſtinguer la copie de l'original : il rapporte auſſi qu'un de ces Indiens copia ſi exactement un Miſſel imprimé, que ſéparément on les prenoit l'un pour l'autre. Les principales maladies auxquelles ils ſont ſujets, ſont les fievres pourprées, le flux de ſang, & les vers ; ce qui en enleve tous les ans un grand nombre. Les remedes qu'on leur fait prendre contre les vers, ſont un vomitif de feuilles de tabac & du lait nouveau avec du jus de limon, dans lequel on met infuſer de la rue & de la mente.

Leur indolence.

Il ſont ſi indolents, qu'il faut néceſſairement les battre pour les faire travailler ; mais ils le ſouffrent avec grande patience, remercient les Peres, & crient *Jeſus*, *Maria* à chaque coup qu'ils leur donnent ; auſſi peut-on les regarder comme de parfaits proſélytes de l'obéiſſance paſſive. Ils ſont ſaiſis d'admiration par le goût, l'élégance & la ſplendeur des ornements qu'ils voyent dans les Egliſes, ce qui n'eſt pas étonnant,

d'autant que la plûpart ſont décorées de très-belles peintures, de ſtatues, faites par de très-bons Maîtres, de chandelliers & de calices d'argent maſſif, de cloches harmonieuſes, & d'orgues, que les gens du pays accompagnent de divers inſtruments, auxquels ils joignent leurs voix. C'eſt à les rendre experts dans ces agréables talents, que les Peres employent leurs heures de diſſipation dans les jardins les plus délicieux que l'imagination puiſſe ſe repréſenter, & dans des Iſles dont la beauté ſurpaſſe tout ce que les Poëtes nous ont rapporté de celle de Calypſo : Iſles que la nature parfume continuellement des odeurs les plus douces, & que le laurier, le palmier, le limon & le citron, couvrent d'une éternelle verdure, & embaument de fleurs immortelles.

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

Lorſque le Pere Sepp, Jéſuite Allemand, duquel nous tirons cette deſcription, deſcendit avec quelques autres Peres de la même Société, à Japegu, diſtrict éloigné environ d'une journée de Buenos-Ayres, ils furent reçus au ſon mélodieux d'un concert charmant, & on leur ſervit

Réception d'un Miſſionnaire.

ROGERS, Chap IV.

An. 1708,

pour rafraîchiſſements, une grande variété de fruits, & de diverſes ſortes de confitures. La riviere étoit couverte de barques pleines d'Indiens, avec des armes à feu & des trompettes : ils formerent une eſpece de combat naval, & procurerent aux Peres différents divertiſſements, par leurs luttes, leurs danſes, & par d'autres jeux innocents, où ils firent paroître toute leur activité. Le Supérieur & le Procureur parurent bien-tôt à quelque diſtance, chacun à la tête d'une troupe de Cavalerie Indienne, & de pluſieurs Compagnies d'Infanterie, armés de cimeterres, de frondes, d'arcs & de fleches, habillés à l'Eſpagnole, & ils firent toutes les évolutions & les exercices militaires, avec la plus grande régularité.

Du rivage, les Peres furent conduits par des milliers d'Indiens qui pouſſoient des cris de joie : on les fit paſſer ſous un arc de triomphe de verdure, élevé pour les recevoir, & ils entrerent dans l'Egliſe, où ils virent pluſieurs femmes du pays, tellement attentives à leurs actes de dévotion, qu'à peine détournoient-

elles les yeux pour voir arriver les nouveaux Jéſuites. Quand on eut fini le ſervice, le Chef des Indiens, les félicita de leur arrivée, par une harangue courte, mais emphatique, & il fut ſuivi d'une Indienne, qui joignoit l'élégance de l'expreſſion, aux graces de la déclamation. Le lendemain fut employé en divertiſſements : le ſoir, ils virent une danſe de jeunes garçons, qui figuroient avec des piques & des lances ; elle fut ſuivie d'une autre, de Maîtres en fait d'armes, d'une ſarabande de ſix Matelots, d'un tournois de ſix jeunes gens à cheval, & la place fut illuminée avec des cornes de bœuf enchaſſées en argent & remplies de ſuif, parce qu'ils n'ont ni huile ni cire.

ROGERS, Chap IV. An. 1708.

Les vignes viennent très-bien dans ce terroir, & ſans la quantité prodigieuſe de fourmis qui dépouillent les grappes de leur fruit, le vin y ſeroit en abondance. En général il y eſt très-bon, mais il aigrit promptement, à moins qu'on ne le prépare avec beaucoup de chaux, & il y coûte quelquefois vingt ou trente écus la barique. La terre eſt très-fertile, le bled de Turquie eſt le ſeul

Productions du pays.

ROGERS, Chap. IV.

An, 1708.

grain qu'ils cultivent: après la récolte, ils le portent dans les greniers des Miſſionnaires, qui le diſtribuent au peuple à meſure qu'il en a beſoin; les Indiens le pilent dans des mortiers, faute de moulins, & en font des eſpeces de gâteaux qu'ils cuiſent ſur les charbons, ou ils le font bouillir avec leurs autres mets. Les Peres ont cependant quelques arpents de terrein où l'on ſeme du froment, mais ils le gardent avec tant de ſoin, que ſi les Naturels en veulent avoir, il faut qu'ils donnent deux ou trois chevaux pour un pain. Les Jéſuites recherchent peu ces échanges, puiſqu'ils ſont les maîtres abſolus de tout; ils attachent à eux les jeunes habitants, en les appellant mon fils ou ma fille, & aſſignent à chaque famille, ſa portion de terre, & la quantité de bœufs & de vaches qu'elle doit poſſéder, quoiqu'il y ait des troupeaux nombreux des mêmes animaux, ſans aucun maître. Depuis Buenos-Ayres juſqu'à Corduba, dans le Royaume de Tucuman, on trouve une plaine continuelle de deux cents milles de long, ſans aucun arbre & ſans cabanes: le patu-

rage y eſt excellent & rempli de gros bétail : chacun eſt libre de paſſer une corde aux cornes des bêtes qui lui conviennent, & de ſe les approprier, ſans aucune contradiction. On en tue ſouvent, pour en avoir la langue, ou la peau, ou le ſuif, & les corps deviennent la proie des tigres & des aigles, qui enlevent quelquefois de jeunes veaux juſques dans les villes. On peut avoir un beau bœuf pour deux ou trois aiguilles, ou pour un couteau : un cheval, pour des bagatelles qui ne valent pas un écu, & quelquefois des habitants ont donné juſqu'à vingt chevaux, pour des hameçons, des aiguilles, des clous, & des couteaux, dont le tout enſemble n'avoit pas coûté ſix francs en Europe. ROGERS, Chap IV. An. 1708.

Les bois ſont remplis de pêchers, d'amandiers, de figuiers, & de preſque toutes les autres eſpeces de fruits. On y trouve auſſi en abondance des cerfs, des ſangliers, des chevres, & une ſi prodigieuſe quantité de perdrix & de pigeons ſauvages, qu'on peut faire une chaſſe très-ample ſans autre arme qu'un bâton. Leur miel a des vertus médicinales, & ils s'en ſer-

ROGERS. Chap. IV.

An. 1708.

vent dans la ſalade, au lieu d'huile & de vinaigre. En 1691, l'argent y étoit à plus bas prix que le fer: un couteau de quatre ſols, y étoit vendu un écu; pour un mords de bride on avoit trois chevaux; un chapeau de cinquante ſols ſe payoit douze écus, & un fuſil qui pouvoit valoir quinze francs en Europe, y fut vendu trente écus. Le vaiſſeau qui y conduiſit le Pere Sepp & quelques autres Miſſionnaires, rapporta en Eſpagne trente mille peaux de bœuf, dont la moindre valoit ſix écus en Europe, & qui n'avoient coûté que la peine de chaſſer & de tuer ces animaux. Les tigres paſſent quelquefois par-deſſus leurs enclos, & leur cauſent beaucoup de dommage; mais ſi l'on en veut croire les Miſſionnaires, ils ont tant de reſpect pour le Clergé, que jamais ils ne lui font aucun mal. (Sans recourir au miracle, on peut croire qu'ils ſont en général mieux enclos que les Indiens). Ces tigres s attachent à la premiere jointure du col des bœufs ou des vaches qu'ils déchirent en pieces: ils percent la tête des veaux, en la rongeant peu à peu, pour leur ſucer enſuite tout le ſang.

Les coqs, les poules, les cochons, les chevres & les brebis y multiplient exceſſivement, & l'on y fait beaucoup d'eſtime des mulets. Les rivieres y fourmillent de poiſſons délicieux que les Indiens péchent avec des clous recourbés & quelquefois avec leurs mains, faute de hameçons, qui y ſont fort chers. Les Miſſionnaires enſeignent à lire & à écrire aux jeunes gens des deux ſexes, & ils y deviennent bien tôt experts, ainſi qu'à pluſieurs autres occupations également utiles. L'habillement des Jéſuites conſiſte en une ſoutane de toile noire, un bonnet quarré, des ſouliers de cuir ſans talons, & des bas de peau de brebis teinte en noir.

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

CHAPITRE V.

Le Capitaine Rogers arrive à l'iſle de Juan Fernandez ; Hiſtoire d'Alexandre Selkirk ; Deſcription du terroir & des productions de cette Iſle.

ROGERS, Chap. V.

Rogers arrive à l'iſle de Juan Fernandez.

PEUT-ETRE avons-nous abuſé de la patience de nos Lecteurs, par une trop longue deſcription de la Plata & de la riviere des Amazones, & il eſt temps que nous revenions aux vaiſſeaux de Rogers, que nous avons laiſſés à la voile pour l'iſle de Juan Fernandez. Ils la reconnurent le 31 de Janvier 1709 : le lendemain, le Capitaine Dover & l'équipage de la chaloupe, ſe mirent dans une Pinaſſe pour aller à terre, mais ils changerent de deſſein à la vûe d'un grand feu qu'ils apperçurent dans l'iſle, & craignirent que des ennemis ne s'en fuſſent rendus maîtres. Ils revinrent à bord très-fatigués, aſſez avant dans la nuit.

An. 1709.

Il y trouve un Anglois qui y étoit reſté.

Le 2 de Février, les vaiſſeaux approcherent du rivage, mais il en venoit des coups de vent ſi forts &

si fréquents, qu'ils furent obligés de ferler les voiles de perroquet, & de les serrer contre les mats, crainte qu'elles ne fussent emportées. Voyant que la côte étoit dégagée, & qu'il n'y avoit aucun vaisseau dans la baie, le Capitaine Dover & M. Frye, avec six hommes armés, se hasarderent à gagner la terre dans la gabarre, & comme ils ne revinrent pas promptement, ils furent suivis de la pinasse, avec des troupes en bon ordre. L'une & l'autre revinrent le soir aux vaisseaux, où elles amenerent un homme habillé de peaux de chevres, qui leur sembla plus sauvage que les chevres mêmes. Il parut très-satisfait de se trouver avec eux; mais il ne pouvoit d'abord parler nettement, & disoit seulement quelques mots Anglois, presque sans aucune liaison. Cependant en deux ou trois jours, il commença à mieux parler, & leur fit connoître que son silence avoit été involontaire, parce qu'ayant été quatre années & autant de mois dans cette Isle, sans aucune créature humaine, avec qui il pût converser, il avoit oublié sa langue. Pendant tout ce temps, il n'avoit

ROGERS, Chap. V. An. 1709.

la mélancolie. Il avoit élevé deux huttes, dont une lui ſervoit de cuiſine, & l'autre, de ſalle à manger & de chambre à coucher. Il les conſtruiſit en bois de piment, qui lui fourniſſoit en même-temps du feu & de la lumiere, d'autant que ce bois fait une flamme très-claire, & répand une odeur agréable. Il les couvrit de longues herbes ou de jonc, & les tapiſſa de peaux de chevres, ayant tué près de cinq cents de ces animaux, & en ayant pris à peu près le même nombre, qu'il avoit marqués aux oreilles & remis en liberté. ROGERS, Chap. V. An. 1709.

Quand ſes munitions furent épuiſées, il s'exerça à les pourſuivre à la courſe, & il acquit tant d'habitude à cet exercice, que la chevre la plus vive de l'Iſle, ne pouvoit lui échapper. Le Capitaine Rogers dit que pendant le ſéjour que les Anglois y firent, M. Selkirk alla ſouvent à la chaſſe avec des chiens; mais qu'il les ſurpaſſoit toujours, & les ramenoit épuiſés de fatigue. Dans les commencements, il mangeoit avec quelque dégoût, faute de ſel, de la chevre bouillie & des écreviſſes de riviere; mais peu-à-peu, Elle eſt l'origine du Roman de Robinſon Crusoé.

ROGERS, Chap. V.

An 1709.

ſon goût s'y accoutuma, & il prit plaiſir à l'aſſaiſonnement du piment, qui reſſemble beaucoup au poivre noir de la Jamaïque. Quand ſes habits furent uſés, il ſe couvrit de peaux de chevres jointes enſemble, par des couroies, qu'il avoit taillées avec ſon couteau, & pour les paſſer, il avoit fait des trous avec un clou, faute d'aiguille. Il avoit une piece de toille, dont il s'étoit fait des eſpeces de chemiſes qu'il avoit couſues de même, & qu'il portoit ſur la peau. Il n'avoit fait uſage de ſouliers, que le premier mois; & ſes pieds toujours nuds, s'étoient tellement endurcis, qu'il fut quelque temps à bord, ſans pouvoir mettre de chauſſure, parce que ſes pieds enfloient auſſi-tôt qu'ils étoient gênés. Les rats l'incommoderent beaucoup dans les commencements, & étoient ſi hardis, qu'ils venoient lui mordre les pieds & ronger ſes habits pendant qu'il dormoit; mais il réuſſit bien-tôt à les écarter avec le ſecours de quelques chats, que les vaiſſeaux avoient laiſſés à bord. Ces animaux & quelques petits chevreaux, lui formerent un amuſement: il danſoit

les olivettes avec eux, & leur avoit enſeigné cet exercice, ainſi qu'à faire pluſieurs tours. Lorſque M. Selkirk fut de retour en Angleterre, il donna ſes Mémoires à Daniel Defoe, qui depuis à été pillorié, afin qu'il les rédigeât pour les rendre publics: mais cet honnête Ecrivain ſe les eſt appropriés, & en a compoſé le Roman de Robinſon Cruſoé; & quand il a rendu les papiers de M. Selkirk, ce Voyageur a été preſque totalement privé, par cette tromperie, du bénéfice qu'il en auroit dû retirer.

ROGERS, Chap. V.

An. 1709.

Le climat de l'iſle de Juan Fernandez eſt ſi favorable, que les arbres y demeurent verds pendant toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de Juin & de Juillet, & il n'y eſt jamais fort rude: on y reſſent ſeulement quelques gelées légeres, ſuivies d'un peu de gréle; mais il y a ſouvent des pluies abondantes. En été la chaleur eſt également modérée: on n'y entend jamais de tonneres violents, & l'on n'y éprouve aucune ſorte de temps orageux. M. Selkirk auquel les gens d'équipage donnoient le nom de

Température de Juan Fernandez.

ROGERS, Chap. V.

An 1709.

Gouverneur, n'y a jamais vû de bête venimeuſe, ni d'autres animaux terreſtres, que des chevres. Les premieres y ont été apportées à deſſein de les faire multiplier, par Juan Fernandez, Eſpagnol, qui s'y établit quelque temps, avec pluſieurs familles; mais quand le continent du Chili, qui eſt un pays excellent, fut ſoumis à la domination de l'Eſpagne, les Colons de Juan Fernandez quitterent cette Iſle, quoiqu'elle fût capable de nourrir un grand nombre d'habitants, & qu'on eût pû la rendre très-forte.

La mer eſt très-profonde dans la baie, & l'on peut conduire les vaiſſeaux juſqu'aux pied des rochers, s'il eſt néceſſaire. Le vent y ſouffle toujours de terre, & il eſt plus fort près du rivage, mais il n'y a jamais, ou preſque jamais de vents de mer. Le calme y regne toutes les nuits, & il y a ſeulement de temps en temps quelques raffales, ou bouffées de vent de terre. On trouve près des rochers, de très-bons poiſſons, de différentes ſortes, particulierement de groſſes écreviſſes qu'on prend facilement, des cavallis, des tâtonneurs,

& de plusieurs autres, presque en aussi grande quantité, qu'on en voit à Terre-neuve dans le temps de la meilleure pêche. ROGERS, Chap. V. An 1709.

Le piment est le plus bel arbre de l'Isle, & celui dont on peut faire le plus d'usage; mais il se fend aisément quand il n'est pas sec: on choisit les plus longs & les plus unis, pour le chauffage.

Les arbres à choux, qui portent des têtes excellentes, sont environ à trois milles dans les bois, sur les sommets des montagnes les plus proches & les plus basses. On y trouve aussi une grande quantité de navets, très-bons dans la saison chaude, & les fontaines fournissent beaucoup de cresson, qui est d'un grand service dans les maladies scorbutiques.

Le sol est une terre noire & légere; les rochers sont très-rompus, & il faut y monter avec beaucoup de précaution, quand on va couper les têtes des arbres à choux. Il y a aussi un grand nombre de trous, que font une espece d'oiseaux, semblables à des poussins, & qui s'écroulent aisément, ce qui met en danger de se briser les os en tombant. M. Qualité du terrein.

ROGERS, Chap. V. An. 1709.

Selkirk dit qu'il y avoit vû de la neige & de la glace au mois de Juin; mais les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, qui forment le printemps, ſont très-agréables. Il y croît alors du perſil, du pourpier, & une herbe, qui vient au bord de l'eau, très-bonne pour faire des fomentations, & qui reſſemble à la matricaire. L'odeur en eſt beaucoup plus forte & plus agréable que celle du baume: on la ramaſſe en paquets, on la met ſecher à l'ombre, & les Anglois en joncherent leurs tentes, ce qui ſervit à rétablir promptement les malades, dont il ne mourut que deux, de l'équipage de la Ducheſſe.

Prodigieuſe quantité de veaux marins.

Au mois de Novembre, les veaux marins viennent à terre, pour mettre bas, & le rivage en eſt alors tellement couvert, à la diſtance d'un jet de pierre de la mer, qu'il eſt preſque impoſſible d'y paſſer. Ils ſont alors ſi hardis, qu'ils ne ſe rangent pas du chemin, mais ils courent ſur les hommes, comme des dogues en colere, qu'oiqu'ils les voyent armés d'un fort bâton, auſſi eſt-il très dangereux d'en approcher. Dans les autres temps, ils fuyent à la vûe des

hommes, & s'ils ne le faiſoient, il ſeroit ſouvent impoſſible d'approcher du rivage, où ils s'étendent juſqu'à un demi mille autour de la baie, faiſant un bruit continuel le jour & la nuit. Quelques-uns bélent comme des agneaux, d'autres heurlent comme des chiens ou des loups, & on les entend à plus d'un mille de diſtance. Leur fourrure eſt très belle, & beaucoup au-deſſus de celle des loutres.

ROGERS, Chap. V. An. 1709.

Le lion marin eſt un animal fort extraordinaire & commun dans cette Iſle : ſuivant le rapport de Selkirk, il y en a de vingt pieds de long, & qui peſent juſqu'à quatre milliers. On les écorche comme les chiens de mer, mais ils ont la peau différente : leur tête eſt d'une groſſeur qui n'a pas de proportion avec le corps, la bouche, d'une largeur énorme, les yeux fixes & monſtrueux, la face ſemblable à celle du lion, avec de groſſes mouſtaches, dont le poil eſt ſi dur, qu'on en peut faire des cure-dents. Ces animaux viennent ſur le rivage, pour faire leurs petits vers la fin de Juin, & ils y demeurent juſqu'à la fin de Septembre. Pendant

Des lions marins.

ROGERS, Chap. V. An. 1709.

tout ce temps, on ne remarque pas qu'ils retournent dans la mer ; mais ils reſtent dans un même endroit durant ces trois mois, environ à une portée de mouſquet de l'eau, & il paroît qu'ils ne prennent alors aucune nourriture. Il eſt étonnant de voir la quantité d'huile que donnent les lions marins ; ils ont le poil court & dur, & la peau plus épaiſſe qu'aucun cuir de bœuf.

Les ſeuls oiſeaux terreſtres qu'on voye dans l'iſle de Juan Fernandez, ſont une eſpece de merles, dont l'eſtomach eſt rouge, & qui reſſemblent aſſez à ceux d'Europe : il y a auſſi des bourdonnants, dont les couleurs variées ſont très-agréables & qui ne ſont gueres plus gros que des hannetons.

La marée eſt peu conſidérable dans cette Iſle, & aſſez incertaine : le flux du printemps monte environ à ſept pieds de hauteur.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Les Anglois mettent à la voile de l'iſle de Juan Fernandez, & font deux priſes; Ils touchent à Lobos de la Mar; Deſcription de ces Iſles; M. Vanbrugh occaſionne de nouveaux troubles; Les Anglois font pluſieurs priſes; Ils projettent une deſcente à Guiaquil; Ils ſurprennent la ville de Puna; Leur deſſein ſur Guiaquil eſt découvert.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Les Anglois partent de Juan Fernandez.

LE 13 de Février, les principaux Officiers des deux vaiſſeaux, tinrent à bord de la Ducheſſe, un Comité, dans lequel il fut réſolu de faire voile, vers les iſles de Lobos de la Mar: on convint que le premier bâtiment qui y arriveroit, laiſſeroit des inſtructions à ſon conſors, ſur la conduite qu'il falloit tenir, & qu'on les enterreroit dans une bouteille de verre, à ſoixante pieds de diſtance, de certains ſignaux dont on convint. Le lendemain, ils leverent l'ancre avec un bon vent de ſud ſud-eſt, & M. Vanbrugh, le jour ſui-

vant, fut reçu dans ſon premier poſte à bord du Duc. Le 4 de Mars, la portion d'eau de chaque homme, fut réduite à trois chopines par jour, pour faire durer plus long-temps leur proviſion, parce qu'ils étoient réſolus de tenir la mer, dans l'eſpérance de faire quelques bonnes priſes, ſoit de Lima, ſoit de quelque autre port. Leur attente ne fut pas trompée : le 16 de Mars, ils découvrirent une barque, & elle fut priſe par la Ducheſſe, qui ſe trouva le plus à portée.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709

Ils prennent une barque Eſpagnole.

Ce bâtiment, d'environ ſeize tonneaux, étoit de Payta, & alloit à Cheripe, avec une petite ſomme d'argent pour acheter des farines. Le Maître ſe nommoit Antoine Heliagos, Créole né d'une Indienne & d'un Eſpagnol. L'équipage étoit compoſé de huit hommes; un Eſpagnol, un Negre & ſix Indiens. Les Anglois apprirent d'eux, que depuis ſix mois, aucun vaiſſeau François n'avoit paru dans ces mers, & que les gens de cette Nation, étoient ſi haïs à Lima, qu'un François étoit preſque sûr de perdre la vie s'il paroiſſoit dans les rues de cette ville.

Quand ils eurent mis des Matelots Anglois ſur la priſe, ils ſerrerent le vent pour gagner Lobos, en la tenant toujours à la portée du canon, mais s'ils n'avoient été inſtruits par les gens de cette barque, leurs vaiſſeaux auroient été en danger par les bas-fonds, qui ſont entre cette Iſle & le continent. ROGERS, Chap. VI. AN. 1709.

Les Priſonniers leur dirent que depuis le Capitaine Dampier, qui avoit été dans ces parages quatre ans avant, il n'y avoit paru aucun ennemi. Ils leur apprirent auſſi que le vaiſſeau nommé les cinq Ports, commandé par le Capitaine Stradling, Conſort de Dampier, avoit coulé à fond ſur la côte de Barbacour; que le Capitaine s'étoit ſauvé avec ſix ou ſept de ſes gens; mais qu'il avoit été pris dans ſa chaloupe, & que depuis ce temps on les gardoit à Lima, où ils ſouffroient beaucoup plus que n'avoit fait Selkirk dans l'iſle de Juan Fernandez, où ils l'avoient abandonné.

Le 17 de Mars, ils jetterent l'ancre entre les deux iſles de Lobos de la Mar, avec leur priſe; le lendemain, ils réſolurent de l'armer en Ils abordent à Lobos de la Mar.

ROGERS, Chap. VI.

Capre, ſous les ordre de M. Stratton, & la nommerent le Commencement. Le 20, ils la mirent en mer, après l'avoir montée de trente-deux hommes, & l'avoir munie de proviſions: le 26, la Ducheſſe amena une nouvelle priſe, faite conjointement avec le Capre; elle étoit du port de cinquante tonneaux, & chargée de bois, de quelques cocos & de tabac, qui fut diſtribué entre les équipages du Duc & de la Ducheſſe. Le 30, après avoir nettoyé & radoubé la derniere priſe, ils la nommerent l'Accroiſſement, y mirent tous les malades des deux vaiſſeaux, ſous les ordres de M. Selkirk, en qualité de Capitaine, avec un Médecin pour en prendre ſoin.

An. 1709.

Deſcription de ces Iſles.

Les deux grandes Iſles, nommées Lobos de la Mar, pour les diſtinguer de celles qu'on nomme Lobos de la Terra, ſont environ à ſoixante lieues du continent, & ont ſix milles de longueur. Il y a une autre petite Iſle près de la plus orientale, au-deſſus du vent, qui n'a qu'un mille de long, avec pluſieurs rochers & briſans près du rivage. Le terroir eſt une eſpece de craie ſeche, blanche,

mêlée de sables & de rochers. Il n'y a dans ces Isles, ni eau fraîche, ni aucune espece de verdure, mais un grand nombre de vautours ou d'autres oiseaux carnaciers, qui ressemblent si bien aux dindons, qu'un des Officiers se blessa par trop de précipitation à la vûe d'une troupe de ces animaux, dont il croyoit faire un bon repas. Il eut tant d'empressement pour en tirer, qu'il ne voulut pas attendre que la chaloupe eût abordé le rivage; il sauta dans l'eau, son fusil à la main, s'approcha assez pour en tirer quelques-uns à la volée; mais quand il voulut relever son gibier, il le trouva d'une puanteur insupportable, ce qui fit beaucoup rire le reste des équipages.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

Outre ces oiseaux, il y a des penguins, des pélicans, des boubis, des mouettes, & d'autres, qui ressemblent à des sarcelles, & font leurs nids en terre dans des trous. Les Matelots en prirent beaucoup, & quand ils les eurent écorchés, ils assurerent qu'ils étoient très-bons à manger. Ils trouverent une grande quantité de joncs & de jarres vuides, que les Pêcheurs Espagnols avoient laissés sur

Oiseaux du pays.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

le rivage, parce que ſur toute cette côte, ils ſe ſervent de jarres au lieu de barils, pour mettre l'huile, le vin, & tous les autres liquides.

Il y a une grande quantité de veaux & de lions marins: les veaux ſont beaucoup plus gros que ceux de Juan Fernandez, mais la peau n'en eſt pas ſi fine: ils en tuerent pluſieurs, dans l'intention d'en manger le foie: mais un Eſpagnol qui faiſoit partie de l'équipage, mourut ſubitement après en avoir mangé, ce qui fit défendre cette eſpece de nourriture: les Priſonniers aſſurerent auſſi que la chair des vieux étoit fort mal ſaine.

Le vent de terre ſoufflant très-fort, apporta une puanteur inſupportable, venant des chiens marins qui étoient ſur le rivage: le Capitaine Rogers en eut un violent mal de tête, & il n'y eut perſonne qui n'en fût incommodé. On n'avoit rien ſenti de ſemblable à Juan Fernandez.

Ils ſe déterminent à croiſer à la hauteur de Payta.

Les Priſonniers leur dirent que la veuve du dernier Viceroi du Pérou, devoit s'embarquer dans peu, pour Aquapulco, avec ſa famille & toutes

ſes richeſſes : qu'elle s'arrêteroit à Payta pour ſe rafraîchir, ou qu'elle paſſeroit à la vûe de ce port, dans un vaiſſeau de Roi de trente-ſix canons, ſuivant l'uſage ordinaire. Ils ajouterent qu'environ huit mois avant, un vaiſſeau chargé de deux cents mille pieces de huit, avec beaucoup de liqueurs & de farines, avoit paſſé par Payta, pour aller à Aquapulco, qu'il avoit laiſſé dans le même port, un Négociant, nommé M. Morel, avec un gros vaiſſeau chargé de marchandiſes de prix, pour Lima : qu'il s'étoit arrêté à Payta, où l'on attendoit dans peu de jours, un vaiſſeau de conſtruction Françoiſe, appartenant aux Eſpagnols, qui venoit de Panama richement chargé, avec un Evêque à bord. Payta eſt le port de rafraîchiſſement où s'arrêtent ordinairement tous les vaiſſeaux qui vont à Lima, ou qui en reviennent, de même que ceux des autres ports, au-deſſus du vent, ſoit qu'ils aillent à Panama, ou à quelque autre partie de la côte du Mexique. Sur ces avis, les Anglois convinrent de croiſer le plus longtemps qu'il leur ſeroit poſſible, à la

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

hauteur de Payta, ſans ſe découvrir, pour que cela ne fît aucun tort à leurs autres projets.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709. Le 1 d'Avril, la mer leur parut couleur de ſang & ils jugerent que cela venoit de la multitude d'œufs de poiſſons dont elle étoit couverte. Le 2, le Lieutenant Frye fut envoyé dans la pinaſſe, à la pourſuite d'un bâtiment qu'ils avoient découvert: il s'en rendit bien-tôt le maître, & l'on trouva que c'étoit le vaiſſeau dont nous avons parlé, commandé par M. Morel, & par ſon frere. Il étoit du port de cinq cents tonneaux, & outre la cargaiſon, il avoit à bord cinquante Negres & pluſieurs Paſſagers, qui alloient de Panama à Lima, avec beaucoup de proviſions fraîches. Le commandement de ce vaiſſeau fut donné à M. Frye, & le lendemain, le Commencement fit une priſe du port de trente-cinq tonneaux, allant de Guiaquil à Chançay. Ils apprirent par l'équipage de ce bâtiment, que l'Evéque dont nous avons déjà parlé étoit toujours à Payta, & qu'il paſſeroit dans peu, par l'endroit où ils étoient, pour ſe rendre à Lima. Sur cette in-

Ils font deux prises considerables.

formation, les Corſaires firent toutes les diſpoſitions poſſibles pour accourcir le voyage de ſa grandeur. ROGERS, Chap. VI.

Le 7 d'Avril, M. Vanbrugh continuant à tenir une conduite peu convenable, & cherchant toujours quelque ſujet de diſpute, fut dépouillé de ſon poſte dans un Conſeil de tous les Officiers des deux vaiſſeaux, qui le déclarerent mutin, & indigne de remplir aucune place de confiance. Le 12, on réſolut unanimement d'attaquer Guiaquil, & l'on fit de ſages réglements, pour que les hommes fuſſent contents en ce qui concernoit le pillage, & auſſi pour empêcher toute mutinerie. An. 1709.

Le 15 d'Avril, on apperçut le vaiſſeau conſtruit à la Françoiſe, qu'on attendoit depuis ſi long-temps; il fut attaqué par la chaloupe & la pinaſſe, mais il les repouſſa après leur avoir tué deux hommes, dont un étoit le frere du Capitaine Rogers, qui fut frappé d'un coup à la tête. Cependant le bâtiment ſe rendit bien-tôt après à la Ducheſſe. Il y avoit à bord cinq cents Eſpagnols & cent Mulâtres, Negres, & Indiens; mais dix jours avant, il avoit Ils manquent de prendre un Evêque.

débarqué l'Evêque avec toutes ſes richeſſes, à la pointe de Sainte Helene.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Le 17, tous les hommes deſtinés pour la deſcente projettée à Guiaquil, au nombre de deux cents un, furent mis ſur les barques, chacun ayant un billet, pour lui faire connoître à quelle Compagnie il appartenoit, & quel devoit être ſon poſte particulier. On jugea cette précaution abſolument néceſſaire, pour qu'aucun d'eux ne s'écartât. On étoit convenu que le commandement ſeroit partagé entre le Capitaine Dover, le Capitaine Rogers & le Capitaine Courtney : que le Capitaine Dover auroit la tête au débarquement, tant parce qu'il avoit un fort intérêt dans les vaiſſeaux conſors, que parce qu'il avoit reçu d'excellentes qualités de la nature, perfectionnées par l'expérience. Comme il y avoit trois cents Priſonniers, on les mit aux fers à bord du Duc & des autres vaiſſeaux, pour les intimider, d'autant qu'il n'y avoit gueres plus du tiers de ce nombre pour les garder. Le Capitaine Frye & le Capitaine Cooke, auxquels on confia le

Diſpoſitions pour ſurprendre Guiaquil.

soin du Duc & de la Ducheſſe, eurent ordre de s'éloigner en mer, pendant vingt-huit heures, pour qu'ils ne fuſſent pas découverts par les ennemis, & enſuite d'aller attendre l'événement de l'expédition à Punta-de-Arena. Le Capitaine Rogers & ſes barques y jetterent l'ancre avec le Capitaine Courtney, vers dix heures du ſoir; enſuite ils ſe mirent dans leurs chaloupes avec quarante hommes, pour gagner Puna, iſle couverte de marais & de mangles.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Le ſoir du 19, ils approcherent de la ville de Puna, où ils eſpéroient trouver un couvert, & pour éviter d'être reconnus, ils ſe diſpoſerent de façon qu'on les auroit pris pour des bois flottants ſur la ſurface de l'eau. Le 20, au point du jour, ils s'approcherent de la ville, en s'aſſurant de tous les canots : l'allarme y fut répandue par un Indien qui s'échappa; mais malgré ce contre temps, ils ſe rendirent maîtres du Lieutenant qui y commandoit, & d'environ vingt perſonnes, qui les aſſurerent qu'à Guiaquil, on n'avoit aucune idée de leur voiſinage, d'autant que ceux qui avoient pris la fuite de

Ils ſurprennent Puna.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709

Puna, s'étoient retirés dans les bois. Ils trouverent dans cette ville, un papier envoyé de Lima, dont ils jugerent qu'on avoit diſtribué des copies ſur toute la côte. On y donnoit avis que le Capitaine Dampier étoit dans ces mers, mais ils penſerent avec joie, qu'ils pourroient exécuter tous leurs deſſeins, avant qu'il fût venu de Lima, des forces ſuffiſantes pour leur oppoſer.

Le 20, vers deux heures après midi, le Capitaine Rogers laiſſa le Capitaine Dampier & le Capitaine Courtney, à Puna, & alla lui même chercher les barques, étonné de ne les pas voir arriver, d'autant qu'elles étoient en arriere d'une marée & demie. Il emmena avec lui le Lieutenant Gouverneur de Puna, & s'avança avec la grande chaloupe & la pinaſſe, dans le deſſein de rejoindre enſuite les mêmes Capitaines, qui demeurerent toute la nuit ſur la riviere, pour empêcher s'ils étoient découverts, qu'on ne portât quelques avis à Guiaquil. Il trouva les barques vers quatre heures, à quatre lieues au-deſſous de Puna. Il paroît que ceux qui les montoient,

avoient été trompés par l'erreur du Pilote de celle de la Ducheſſe, qui ne connoiſſoit pas auſſi bien le pays qu'ils le croyoient, ou qu'il le croyoit lui-même. Le meilleur Pilote étoit dans la barque du Capitaine Rogers, & les autres n'étoient pas aſſez habiles pour ſe pouvoir conduire comme il auroit été néceſſaire, dans une conjoncture auſſi critique. Cependant Rogers en avoit fait fouetter un à Puna, en préſence de tous les autres, pour s'être enivré dans cette ville, & cet exemple néceſſaire, fit l'effet qu'il en attendoit ſur le reſte.

ROGERS. Chap. VI. An. 1709.

Lorſque la marée fut au plus bas, il n'y avoit pas une demi-heure que le Capitaine Rogers étoit à bord; il n'eut que le temps d'embarquer le Capitaine Dover & une partie de ſes gens, dans la grande chaloupe, & autant qu'il en put tenir dans la Pinaſſe, afin d'aller au devant des barques, en remontant la riviere. Ils ramerent juſqu'à minuit, & jugeant alors que la marée étoit à ſa plus grande hauteur, ils jetterent un grapin. Le vent étoit très-fort, la nuit très-obſcure, la mer agitée, & la

Ils remontent la riviere.

ROGERS. Chap. VI.

An 1709.

barque trop chargée d'hommes. Rogers dit qu'il auroit préféré d'eſſuyer une tempête en pleine mer; mais par rapport à la grandeur de l'entrepriſe, il ne trouvoit aucune fatigue trop forte.

Au point du jour, ils virent une barque au-deſſus d'eux, jugerent qu'elle étoit étrangere, & envoyerent leur pinaſſe pour s'en emparer. A huit heures du matin, ils l'atteignirent, & reconnurent que c'étoit leur propre barque, que l'ignorant Pilote avoit fait monter ſi haut, pendant la marée précédente. Ils n'avoient pas trouvé la barque de la Ducheſſe, depuis qu'ils l'avoient quittée la même nuit. Vers dix heures, ils joignirent le Capitaine Courtney, & le Capitaine Dampier, qui les aſſurerent qu'ils s'étoient tenus bien à couvert, & que rien n'avoit paſſé ſur la riviere. Vers midi, ils eurent la haute mer, ils demeurerent ſous des mangles pendant tout le temps du reflux, avec leurs chaloupes. Ils étoient alors à peu près à moitié chemin de Guiaquil à Puna, & auroient pû aller beaucoup plus loin: mais comme il y avoit dans le même canton,

une ferme d'où l'on auroit pû les découvrir, & porter l'allarme à la ville, ils ne voulurent point avancer avant la nuit. ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

Le 22 d'Avril, il fit une chaleur excessive, & ils furent très-incommodés de cousins, tant qu'ils demeurerent sous les mangles. A six heures du soir, les barques & les chaloupes recommencerent à monter la riviere. Vers minuit, ils arriverent à la vûe de la ville, avec tous leurs bâtiments, dans lesquels il y avoit cent dix hommes. Ils virent un grand feu sur le sommet d'une hauteur voisine, & beaucoup de lumieres dans la ville. A une heure du matin, ils furent devant la place, & en état de faire leur descente; mais ils la retarderent, parce qu'ils virent qu'on multiplioit les lumieres, non-seulement sur la hauteur, mais aussi dans la ville & aux environs. Ils demanderent aux Pilotes Indiens, s'il y avoit ce jour quelque fête de Saint, ou quelque autre cause qui occasionnât toutes ces lumieres, & ils répondirent qu'il y avoit tout lieu de croire que c'étoit une allarme. La nuit étoit toujours très-obscure, & Ils sont découverts.

ROGERS, Chap VI. An 1709.

pendant qu'ils continuoient à ſuivre le rivage, ils entendirent un Eſpagnol qui crioit que Puna étoit pris, & que les ennemis étoient ſur la riviere. Ils furent alors convaincus que c'étoit une allarme; peu de temps après, on commença à ſonner les cloches, ils entendirent un grand bruit de voix, qui fut ſuivi d'une décharge de mouſqueterie, & de deux pieces de canon. Il ſe paſſa environ une heure à diſputer entre les trois Capitaines Dover, Courtney & Rogers, ſi l'on feroit le débarquement. On conſulta les Lieutenants dans toutes les barques, mais ils furent tous de différents avis, & il n'y en eut que très-peu qui penſaſſent qu'on dût débarquer pendant la nuit.

Ils s'éloignent de la ville.

A deux heures du matin, la marée couroit avec tant de force, que la grande chaloupe & la gabarre ne purent gagner la terre avec leurs rames, enſorte que le Capitaine Rogers jugeant qu'il ſeroit trop tard pour l'attaque, fut d'avis de deſcendre la riviere pour ſe mettre hors de vûe, de regagner leurs barques & de faire la deſcente pendant la marée du matin. Alors toutes les chalou-

pes se laisserent entraîner par le reflux, environ une lieue au dessous de la ville, où elles demeurerent jusqu'au point du jour. Ils trouverent leur barque, commandée par M. Glendall, que le Pilote Indien avoit conduite un mille au-dessus d'eux, & qu'ils avoient passée pendant la nuit. Ils gagnerent cette barque, firent rafraîchir leurs gens le mieux qu'il leur fut possible, & trouverent que l'eau étoit douce en cet endroit, ce qui leur fut très-favorable. La barque fut placée vis-â-vis d'un bois de grands arbres qui joint le rivage, ils donnerent ordre à une file de fusiliers, de tenir toujours leurs armes prêtes, de faire feu tous ensemble, s'ils voyoient quelqu'un, & de tirer de temps en temps quelques coups de côté & d'autre, pour prévenir les embuscades. Vers trois heures, la gabarre & la grande chaloupe les joignirent, ce qu'elles n'avoient pû faire avant que la marée eût perdu sa force. A dix heures, ils virent la barque de la Ducheſſe, & le Capitaine Rogers donna ordre de lever l'ancre, pour tomber sur la ville, dont ils étoient éloignés de

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

ROGERS. Chap VI. An. 1709.

deux milles. Le Capitaine Dover s'y oppoſa, demandant que tous les Officiers qui étoient préſents, fuſſent conſultés, & qu'on ſe mît dans une chaloupe à l'arriere de la barque, pour que les débats qu'il pourroit y avoir, ne fuſſent pas entendus des autres. En conſéquence, ils furent immédiatement aſſemblés, le Capitaine Dover inſiſta ſur la difficulté d'attaquer un ennemi qui avoit reçu l'allarme depuis ſi long temps: qu'ils s'expoſeroient inutilement eux & leurs gens, à perdre la vie, ou au moins à s'affoiblir tellement, qu'ils ſeroient hors d'état de rien entreprendre de quelque importance, pendant le reſte du voyage; que la ville paroiſſoit grande, & par conſéquent plus en état de réſiſter à leurs attaques qu'ils n'étoient en état de les ſoutenir; qu'il étoit vrai que les Eſpagnols de ce pays, n'étoient pas de grands guerriers; mais que s'ils armoient leurs Mulâtres, comme ils le faiſoient ordinairement en de ſemblables circonſtances, le combat deviendroit très-meurtrier. Il conclut que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit d'envoyer un Trompette, pro-

poſer aux Ennemis, de faire des échanges avec eux, pour les Negres & les autres marchandiſes qui étoient à bord de leurs priſes; de demander qu'on eût, ſans perdre de temps, une entrevue, pour fixer le prix des Negres & des autres effets, & qu'on délivrât des otages pour l'exécution des conventions dans un temps limité; en promettant qu'à ces conditions, on ne feroit pas de débarquement. ROGERS, Chap VI. Au. 1709.

Le Capitaine Rogers s'oppoſa à cette réſolution, par toutes les raiſons qu'il pût imaginer: il inſiſta ſur la néceſſité de faire immédiatement une deſcente, crainte que les Ennemis, après avoir gagné du temps par leurs délais, ne détournaſſent leurs richeſſes, & ne ſe fortifiaſſent de façon à ne plus rien craindre de toutes leurs entrepriſes. La plus grande partie des voix ayant été pour le Capitaine Rogers, on réſolut encore une fois de faire la deſcente, & par honneur pour le Capitaine Dover, qui étoit intéreſſé dans l'équipement des vaiſſeaux, il fut nommé pour conduire l'attaque; & l'on convint que s'il prenoit la ville, il don- Diverſité des ſentiments entre les Capitaines.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709

neroit le mot cette nuit, d'autant que le Capitaine Courtnay & le Capitaine Rogers devoient le relever chacun à ſon tour. Cependant cette réſolution n'eut pas ſon effet, parce que le Capitaine Dover déclara au Capitaine Rogers, qu'il ſeroit reſponſable de tout le dommage que les Interreſſés dans l'armement pourroient ſouffrir de cette expédition mal concertée. Ces réflexions & l'indifférence que marquoient la plus grande partie des gens, jointe à la chaleur & aux diviſions qui paroiſſoient entre les troupes, chacun prenant parti pour l'un ou l'autre des Capitaines, firent juger à Rogers que le ſuccès étoit très-douteux, & il penſa qu'il ſeroit plus à propos de ſe rendre au ſentiment du Capitaine Dover, & d'envoyer faire des propoſitions aux Ennemis, par deux de leurs priſonniers. Les autres s'engagerent pour eux, à promettre qu'ils ſeroient de retour dans une heure; on penſa que cette voie étoit plus convenable que celle d'envoyer un Trompette, & il n'y eut perſonne qui n'en fût content.

CHAPITRE VII.

Suite des affaires de Guiaquil ; La Ville eſt rançonnée & évacuée.

ROGERS, Chap VII.

An. 1709.

Ils envoyent une députation à Guiaquil.

COMFORMÉMENT à la réſolution que nous avons expoſée dans le Chapitre précédent, le Capitaine de la priſe de conſtruction Françoiſe, & le Lieutenant Gouverneur de Puna, furent mis à terre dans une chaloupe, chargés d'une commiſſion en bonne forme, & il leur fut enjoint de revenir exactement dans une heure. En même-temps, la barque remonta la riviere, & jetta l'ancre vis-à-vis le milieu de la ville.

Comme les Anglois remontoient, ils virent quatre barques ſorties de la ville qui prenoient leur route en remontant auſſi la riviere, & ils envoyent à leur pourſuite, des chaloupes bien équipées & bien armées; mais les Ennemis ſe rendirent auſſitôt, & furent conduits à la barque. Cependant les Priſonniers revinrent de la ville, avec un Officier Eſpa-

gnol, qui les assura qu'à son retour, le Corrégidor, ou Gouverneur, avec un autre Gentilhomme, viendroit pour traiter avec eux.

ROGERS. Chap VII.

An. 1709.

Le Corrégidor vient pour traiter avec les Anglois.

On remit cet Officier à terre, & peu de temps après, le Corrégidor sortit avec le Gentilhomme : le Capitaine Dover & le Capitaine Rogers, les reçurent dans leur chaloupe, accompagnés d'un Interprête, & on les conduisit dans une des barques qu'on venoit de prendre.

Le 22 d'Avril se passa entierement à la prise de ces barques, & à traiter avec le Gouverneur. Plusieurs des Prisonniers assurerent qu'ils ne doutoient pas d'avoir du crédit dans cette ville, & dirent aussi qu'ils vouloient entrer en composition, ensorte qu'on commença à espérer qu'on auroit plus de profit par la vente des cargaisons & des Negres, qu'on n'en retireroit en rançonnant la ville. Le Corrégidor convint pour les marchandises, à cent quarante pieces de huit par bale, les unes dans les autres, & traita aussi du prix des autres effets.

Vers cinq heures après midi, il demanda qu'on le mît à terre, pour

engager les autres habitants à accéder à ces conditions, & il promit de retourner à huit heures du ſoir, pour conférer avec les trois Commandants, dans une des priſes. Ils ordonnerent à l'Interprete, de tenir des flambeaux allumés, & de tout préparer, pour lui faire la meilleure réception qu'il ſeroit poſſible; mais quand on vit l'heure paſſée, & que le Corrégidor n'étoit pas de retour, on ſoupçonna avec raiſon, qu'il avoit quelque deſſein ſecret, & l'on envoya les chaloupes au-deſſus de la ville, pour donner une nouvelle allarme cette même nuit. Les Sentinelles apperçurent une autre chaloupe un peu après minuit, & elle vint à bord avec un Gentilhomme, de la part du Corrégidor, qui envoyoit un préſent de deux ſacs de farine, deux moutons, deux porcs nouvellement tués, deux jarres de vin & deux d'eau-de-vie. Il aſſura les Commandants, que le Gouverneur ſeroit venu en perſonne, ſuivant la convention, ſi l'un des principaux Marchands auquel on devoit en faire part, n'eût été abſent; mais qu'il ne manqueroit pas de venir à

ROGERS. Ch. p. VII. An. 1709.

ſept heures du matin, qu'il les prioit de croire qu'il étoit homme d'honneur, puiſqu'il étoit réſolu de tenir ſa parole de la veille, quoiqu'il eût reçu des renforts conſidérables depuis qu'il les avoit quittés, & qu'il arrivât continellement des hommes dans la ville. Il ajouta qu'il eſpéroit que les Anglois ne commettroient aucunes hoſtilités au-deſſus de la ville, d'autant que les femmes & les enfants s'y étoient retirés comme dans un lieu d'azyle, ſans y rien emporter, ou au moins très-peu de choſe pour le garantir du pillage.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

Le Corrégidor cherche à les amuſer.

Les trois Commandants répondirent avec politeſſe, à la députation du Gouverneur, & le firent remercier de ſon préſent, en lui marquant leur peine de ce qu'ils n'avoient rien à pouvoir lui envoyer en retour, qui pût lui être agréable. Mais ils lui firent dire en même-temps, qu'ils étoient tous étonnés de ce qu'il n'avoit pas tenu ſa parole; qu'il dépendoit de lui de les convaincre qu'il étoit homme d'honneur, en ſe rendant exactement auprès d'eux à ſept heures du matin, & que paſſé ce temps,

temps, ils regarderoient le traité comme nul.

ROGERS. Chap. VII.

An. 1709.

Ils furent dans l'impatience juſqu'à l'heure marquée; mais ils virent alors un drapeau de trève, à bord d'un vaiſſeau neuf; & jugeant que c'étoit le Gouverneur, ils envoyerent la pinaſſe, avec l'Interprête, pour donner leur parole, que ſi le Corrégidor venoit dans la priſe, il auroit toute liberté de retourner. Sur cette invitation, il ſe rendit à bord, avec trois autres perſonnes; on donna ordre aux deux barques ou frégates, de border le rivage, près de l'endroit le plus important de la ville, & de tenir tout diſpoſé pour une deſcente, s'il arrivoit que le traité fût rompu. Les premieres propoſitions que firent les trois Capitaines, furent qu'on leur payeroit cinquante mille pieces de huit, par forme de contribution pour la ville; qu'on leur livreroit les deux vaiſeaux neufs, qu'on voyoit près du rivage, avec les ſix barques, & que le Gouverneur s'obligeroit de payer la cargaiſon de Negres & d'autres marchandiſes venant des priſes, à des prix ſtipulés, dont le payement ſeroit fait

dans le terme de neuf jours. Les Eſ-
ROGERS, Chap. VII. pagnols accepterent ce dernier arti-
cle, & offrirent de donner des ota-
An. 1709. ges au Capitaine, juſqu'à ce qu'ils fût exécuté; mais ils ne voulurent pas conſentir à ce qu'on leur demandoit pour la ville & pour les vaiſſeaux, diſant qu'ils avoient des armes & des hommes ſuffiſamment pour les défendre.

Les Capitaines ne trouverent pas ces offres ſuffiſantes, jugerent par la conduite du Corrégidor, qu'il ne vouloit que gagner du temps, & répondirent qu'ils pouvoient ſe rendre maîtres des vaiſſeaux en une minute, ou y mettre le feu : qu'ils prendroient de même la ville quand il leur plairoit : qu'ils la regardoient déjà comme étant en leur poſſeſſion, & qu'il falloit que le Gouverneur donnât, ſans perdre de temps, de l'argent ou de bons otages : qu'autrement avant la nuit, ils réduiroient en cendres & Guiaquil & les vaiſſeaux.

Vers midi, le Corrégidor & les autres habitants, convinrent d'acheter les cargaiſons, & de donner des otages pour le payement de quarante

mille pieces de huit, à quoi fut fixée la rançon de la ville, comme auſſi de livrer les deux vaiſſeaux neufs & les barques ; mais aucun d'eux ne voulut ſigner la convention, juſqu'à ce qu'elle eût été confirmée par les principaux de la ville, ce que le Corrégidor promit qui ſeroit fait en une heure.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le 23 d'Avril, vers une heure après midi, le Gouverneur fut mis à terre dans la Pinaſſe du Capitaine Rogers. Quelques-uns des Anglois étoient d'avis de l'arrêter, parce que peu de temps avant, un Indien étoit venu du rivage dans un canot, pour ſavoir ſi le Gouverneur avoit terminé, d'autant que ſes gens étoient en état de commencer à combattre, & n'attendoient que ſes ordres, s'il n'avoit rien conclu. Ce meſſage vint à la connoiſſance du Capitaine Rogers, & occaſionna pluſieurs diſputes avec ceux qui vouloient qu'on retint le Gouverneur priſonnier. Ceux qui étoient de ce ſentiment, diſoient que s'ils débarquoient, les Ennemis les combattroient, & que le Gouverneur ayant déjà manqué à ſa parole la nuit précédente, on ne de-

On renvoye le Corrigédor.

voit plus avoir en lui aucune con-
ROGERS. Chap. VII. fiance. Le Capitaine Rogers, au contraire, s'oppoſa à cette conduite,
An. 1709. parce qu'il avoit donné ſa parole d'honneur de le laiſſer retourner. Enfin il fut décidé qu'on le renvoyeroit à terre ; mais les trois habitants demeurerent en otages, ſur la demande du Corrégidor lui-même, parce qu'il ne doutoit pas que les conventions qu'il avoit faites, ne fuſſent acceptées.

Le traité eſt rompu Le temps convenu pour rendre réponſe, étant paſſé, il vint de la ville un Meſſager, déclarer que les habitants ne pouvoient donner que trente mille pieces de huit, ſans dire un ſeul mot des marchandiſes. Les Anglois envoyerent auſſi-tôt leur Interprête, avec un des Priſonniers, qui accompagnerent le Meſſager, pour dire aux habitants, qui ſi dans une demi-heure, ils n'envoyoient trois bons otages, pour ſûreté des quarante mille pieces de huit dont on étoit convenu, ils briſeroient le drapeau de treve, débarqueroient, ne donneroient aucun quartier, & mettroient le feu à la ville & aux vaiſſeaux. Ils remarquerent en même-

temps, que les Eſpagnols avoient abandonné les deux vaiſſeaux neufs, & ils s'en emparerent auſſi-tôt. Le Meſſager étant retourné, une demi-heure après, vinrent trois autres habitants ſur le rivage oppoſé à la barque du Capitaine, & ils déployerent un mouchoir blanc, pour marquer qu'ils vouloient parler. Ils dirent que la réſolution étoit priſe, de donner trente-deux mille pieces de huit & rien de plus: alors les Anglois répondirent que le Traité étoit rompu, & qu'ils ſe retiraſſent au plutôt du rivage, s'ils ne vouloient pas expoſer leur vie.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

On ôta auſſi-tôt de toutes parts les drapeaux blancs, & l'on remit ceux de guerre. Le Capitaine Rogers fit mettre deux pieces de canon dans la grande chaloupe, dont chacune peſoit environ ſix cents livres, montées ſur des affûts, & l'on mit dans les trois autres, les hommes néceſſaires pour faire la deſcente. Ils paſſa enſuite dans une des pinaſſes, le Capitaine Courtney dans une autre, & le Capitaine Dover dans la grande chaloupe, avec environ ſoixante & dix hommes dans les trois petites. Ils

Les Anglois font une deſcente.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

firent aborder la grande: le troiſieme Lieutenant demeura à bord de la barque, avec d x hommes pour faire tirer le canon ſur la ville pendant la deſcente, & les Eſpagnols de leur côté, ſe montrerent en un nombre formidable, par comparaiſon avec la petite armée des Anglois.

Ils s'emparent de la ville.

Auſſi-tôt qu'ils furent deſcendus, chaque homme commença à tirer à genoux du rivage, ils s'avancerent en rechargeant, & crierent à leur barque, de ceſſer de faire feu, crainte de bleſſer leurs propres hommes: ils continuerent à charger & à tirer avec tant d'activité, que les Ennemis après avoir fait une ſeule décharge, ſe retirerent à leurs canons, où leur Cavalerie ſe remit en bataille. Les Anglois gagnerent les premieres maiſons, & comme ils entroient dans les rues, ils virent quatre pieces de canon, pointées contre eux, devant une grande Egliſe; mais auſſi-tôt qu'ils furent près de la Cavalerie, elle ſe retira précipitamment. Ce mouvement encouragea le Capitaine Rogers à animer ſes gens, qui marcherent au grand pas pour s'emparer des canons: lui-même s'avança avec

dix hommes, à la portée du piſtolet; & leur intrépidité intimida tellement les Ennemis, qu'après avoir fait une décharge générale, ils prirent la fuite, & abandonnerent leur canon aux Anglois, dont quelques-uns s'emparerent de l'Egliſe, & y firent environ douze Priſonniers. Un plus grand nombre d'Anglois étant arrivés avec le Capitaine Courtney & le Capitaine Dover; le Capitaine Rogers demeura à la garde de ce poſte, avec un petit nombre d'hommes, pendant que les autres marcherent à l'autre extrêmité de la ville. Il ne ſe paſſa pas plus d'une demi heure, depuis le temps où ils débarquerent, juſqu'à celui où ils furent maîtres du canon & de l'Egliſe, qui étoit éloignée de cent trente pas du rivage. Le Capitaine Dampier fut alors poſté avec vingt-cinq hommes, à la garde des canons, qu'on tourna contre les Ennemis, qui évacuerent bien-tôt la ville. Le reſte des Anglois étoient deſcendus, & ils ſuivirent les Capitaines Courtney & Dover: tous les hommes en général, ſe comporterent avec le plus grand courage; mais toujours comme des gens de

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

mer, qu'il eſt très-difficile de faire obéir au commandement, auſſi-tôt qu'on a mis le feu à la premiere piece : cependant après la premiere attaque, ils ſe tinrent enſemble en bon ordre, & ne burent point avec excès.

Le Capitaine Rogers joignit le Capitaine Dover & le Capitaine Courtney, à l'autre extrêmité de la ville, où il laiſſa le Capitaine Courtney ; avec un corps-de-garde dans une Egliſe, après quoi Rogers retourna à ſon premier poſte, pendant que Dampier, avec ſes gens, allerent renforcer Dover & Courtney.

Ils ſe trouverent ainſi tranquilles poſſeſſeurs de la ville, au ſoleil couchant, & eurent ſoin de poſter les corps-de-garde convenables, n'ayant trouvé aucune réſiſtance depuis que les Ennemis eurent quitté la grande Egliſe. Le ſoir, Rogers alla à bord des barques, y mit de bonnes Sentinelles, & retourna enſuite à l'Egliſe,

Ils mettent le feu aux maiſons.

Le Capitaine Dover mit le feu aux maiſons qui faiſoient face à cette Egliſe, & elles brûlerent toute la nuit, ainſi que le jour ſuivant. Il y avoit du même côté, une hauteur

voiſine, & des bois épais, environ à une portée de mouſquet de l'Egliſe, d'où les Ennemis tirerent continuellement ſur lui pendant toute la nuit; & le lendemain, quelques partis ſe firent voir, mais ils ſe retirerent à la premiere décharge des fuſils. Ils auroient pû faire beaucoup de mal à Dover pendant la nuit, s'ils avoient été courageux, d'autant que les autres Anglois étoient trop éloignés de lui pour le ſecourir. La ville eſt très-longue, & on ne pouvoit la garder, qu'en partageant les hommes en différents partis, très-ſéparés les uns des autres; mais les maiſons auxquelles il avoit mis le feu, couvrirent le quartier le plus foible pendant cette nuit, ce qui lui fut d'un grand ſervice. Le Capitaine Courtney le releva au point du jour, & ils quitterent alors l'un & l'autre le méme quartier, qui étoit trop expoſé aux Ennemis.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Un Indien qu'on avoit fait priſonnier, dit à Rogers, qu'il y avoit au-deſſus de la ville beaucoup d'argent ſur des radeaux & dans des maiſons: alors il détacha vingt & un hommes des Compagnies Angloiſes, & les

Ils envoyent une chaloupe à la pourſuite.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

fit remonter la riviere dans une chaloupe. Il auroit préféré d'envoyer les deux pinaſſes pour ſe ſaiſir de ces richeſſes, d'autant qu'ils ne trouvoient rien, ou au moins très-peu de choſe dans la ville; mais les autres Capitaines refuſerent d'y conſentir, crainte que les Ennemis ne les attaquaſſent le lendemain matin, en l'abſence de leurs chaloupes & de leurs gens. Rogers demanda qu'on envoyât celle de Courtney, parce qu'elle étoit la plus grande, ce qui fut accordé, & l'on mit deſſus, les vingt & un hommes tirés des deux compagnies.

Le matin, les Anglois commencerent avec des crochets de fer & d'autres inſtruments, à rompre les portes des Egliſes, celles des magaſins & celles des celliers; mais ils n'en retirerent preſque aucun avantage, & les Ennemis n'avoient rien laiſſé dans la ville qui pût être de quelque valeur, excepté de la farine, des pois, des feves, des jarres de vin & de l'eau de-vie. Ils commencerent à tranſporter ces denrées au bord de la mer; mais comme ils étoient très-échauffés, trempés de ſueur, & que

le temps étoit très-mal sain, les hommes fatigués se trouvent si foibles, qu'ils ne purent y travailler avec ardeur. Ils auroient voulu lever les planches qui couvroient le pavé des Eglises, pour chercher dans les tombeaux, les trésors qu'ils croyoient qu'on y avoit mis; mais Rogers ne voulut pas le permettre, parce qu'une maladie contagieuse avoit fait périr beaucoup de monde dans cette ville, peu de temps avant. ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Ils ne trouverent dans Guiaquil, que deux hommes tués, & un Prisonnier blessé à la tête; mais ils apprirent qu'il y en avoit eu quinze de tués ou blessés, entre autres le premier Canonnier, qui étoit Irlandois. Du côté des Anglois, il y eut deux hommes blessés.

Le 24 d'Avril, les Anglois placerent leurs drapeaux sur la tour de l'Eglise, & Dover monta la garde tout le jour, pendant que Rogers & Courtney firent transporter sur le rivage, tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. Ils envoyerent le Lieutenant de Puna & un autre Prisonnier, dans la campagne, pour proposer aux habitants de racheter Ils proposent aux habitants de racheter la ville.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709

leur ville, & ils en trouverent la plus grande partie dans les bois, environ à une lieue de diſtance. Les Priſonniers revinrent le ſoir avec une réponſe ambiguë, mais ils demanderent qu'on leur permît de retourner le lendemain matin, dans l'eſpérance d'empêcher l'incendie total de la ville.

Modération des Anglois envers les femmes.

Vers dix heures du ſoir, la chaloupe qu'on avoit envoyée remonter la riviere, revint après une abſence d'environ vingt quatre heures. Elle avoit remonté l'eſpace de ſept lieues, & ſeize hommes étoient deſcendus à ſix endroits différents, pendant qu'il en étoit reſté cinq à la garde de la chaloupe, avec une carabine rayée pour leur défenſe. Les ſeize s'étant ſéparés, quatre étoient entrés ſi avant dans les bois, pour y chercher les richeſſes qui faiſoient l'objet de leur courſe, qu'après trois heures de recherche, ils n'avoient pu retrouver leur chemin pour rejoindre les autres: cependant ils eûrent le bonheur de regagner la chaloupe. Un des hommes fut bleſſé à la nuque du col par les Ennemis; mais cette bleſſure n'étoit pas dangereuſe,

& aucun des autres n'éprouva d'accident. Ils chaſſerent trente-cinq Cavaliers bien-armés, qui marchoient au ſecours des habitants de Guiaquil. Ils dirent qu'ils avoient trouvé les maiſons au deſſus de la ville, remplies de femmes, particulierement dans une, où ils avoient vû douze jeunes Demoiſelles très-jolies & bien habillées : ils leur avoient pris pluſieurs chaînes d'or, & des pendants d'oreille; mais ils s'étoient conduits envers elles, avec tant de politeſſe, que ces Dames avoient voulu leur appréter à manger, & leur avoient fait apporter un baril d'excellent vin. Elles avoient caché leurs plus groſſes chaînes d'or, en les mettant autour de leurs ceintures, de leurs jambes & de leurs cuiſſes ; mais comme dans ces pays chauds, les femmes ne ſont habillées que d'une ſoie légere ou de toile très-fine, en les touchant par-deſſus leurs robes, les Anglois ſentirent ces chaînes, & leur firent dire par leur Interprête, de les ôter elles-mêmes, & de les leur donner. Nous rapportons ceci pour faire honneur à la modération des Matelots, & à la bonne conduite

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

de M. Connely & de M. Selkirk, qu'on nommoit toujours le Gouverneur de Juan Fernandez, qui commandoient ce parti.

ROGERS. Chap. VII. An. 1709.

A leur retour de cette courſe, ils allerent dans la même maiſon, demander des proviſions; & les Dames ſatisfaites des politeſſes qu'elles en avoient reçues, ne furent ni ſurpriſes, ni mécontentes de cette ſeconde viſite. Ils avoient pris une grande barque vuide, qu'ils abandonnerent, & ils rapporterent en chaînes d'or, en boucles d'oreilles & en vaiſſelle d'argent, pour la valeur de mille livres ſterling: ils amenerent auſſi avec eux, un Negre, qui leur avoit été très-utile pour découvrir les richeſſes cachées mais ils dirent tous, que faute d'une ſeconde chaloupe, ils avoient perdu beaucoup plus qu'ils n'apportoient, parce que dans le temps qu'ils étoient occupés à chercher d'un côté, les canots & les radeaux traverſoient la riviere, & emmenoient de l'autre, beaucoup d'habitants avec leurs effets à leur vûe, ſans qu'ils puſſent les en empêcher.

Il vient du ſecours aux Eſpagnols.

Ils dirent auſſi au Capitaine Rogers, que dans les endroits où ils

avoient été au deſſus de la ville, ils avoient vu plus de trois cents Cavaliers & Fantaſſins, armés en différents partis, ce qui leur faiſoit craindre que le projet des Ennemis, ne fût de gagner du temps, ſous prétexte de la rançon de la ville, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de les attaquer avec un grand avantage. Sur cet avis, les Anglois, pour ne pas être ſurpris, convinrent de ſe raſſembler en un corps à chaque allarme; & comme on battoit le tambour auſſi-tôt qu'on voyoit quelque parti conſidérable, ce qui arrivoit pluſieurs fois par jour, leurs affaires en furent un peu retardées.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

On trouva dans une Egliſe, cinq jarres pleines de poudre, quelques mêches, des balles, une aſſez grande quantité d'armes ordinaires, trois tambours, pluſieurs épées & quelques lances. Le Capitaine Rogers s'y empara de la canne à pomme d'or du Gouverneur, & d'une autre à pomme d'argent, d'autant que chez les Eſpagnols, perſonne ne porte de canne, que les principaux Officiers, & qu'il faut être au moins Capitaine

ROGERS, Chap. VII.

pour en avoir une à pomme d'or ou d'argent.

An 1709.

Après que le Capitaine Dover eût quitté ſon poſte, un de ſes gens l'avertit le lendemain matin, que les Ennemis deſcendoient de la hauteur. Auſſi-tôt on donna l'allarme, on laiſſa une partie des hommes aux canons, le Capitaine Rogers ſe mit en marche avec les autres, & rencontra ſur le pont, le Capitaine Courtney, qui ſe retiroit avec une partie de ſa compagnie. Il lui dit que les Ennemis étoient en grand nombre, & bien armés dans la partie ſeptentrionale de la ville. Rogers le pria de ſe joindre à lui, pour marcher enſemble contre eux, & Courtney y conſentit. Ils allerent auſſi-tôt en avant, avec toutes leurs forces, qui ne montoient qu'à ſoixante & dix hommes, mais les Eſpagnols n'oſerent les attendre ; & auſſi-tôt qu'ils les virent avancer, ils ſe retirerent dans les bois, d'où ils firent de fréquentes décharges de mouſqueterie, auxquelles les Anglois répondirent au haſard, ſans avoir perſonne de bleſſé.

Les Anglois les font retirer.

Courtney & Rogers n'étant pas

d'accord pour garder cette partie de la ville, ils ſe retirerent, emporterent ce qu'ils trouverent de meilleur, & le firent mettre à bord de leurs barques. ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le 25 d'Avril, vers une heure après midi, les Priſonniers revinrent faire une offre de trente mille pieces de huit, pour la rançon de la ville, des vaiſſeaux & des barques, le tout payable en douze jours. Les Capitaines rejetterent cette offre, & n'auroient pas voulu demeurer ſi longtemps, quand la ſomme auroit été beaucoup plus forte, étant bien informés que les Ennemis avoient envoyé un exprès à Lima, pour faire hâter le ſecours qu'ils attendoient, & qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, pour retenir les vaiſſeaux Anglois, juſqu'à ce qu'il fût arrivé. Le lendemain, les trois Capitaines convinrent d'envoyer leur derniere réponſe, qui fut qu'à trois heures après midi, ils mettroient le feu à la ville, ſi on ne leur livroit immédiatement des otages ſuffiſants, pour ſûreté du payement de trente mille pieces de huit en ſix jours. En même-temps, ils promirent d'accorder une

Les Eſpagnols veulent renouer le traité.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ſuſpenſion d'armes, & de laiſſer aux Eſpagnols, la liberté d'aller à Puna, pour traiter des Negres & du reſte de leurs cargaiſons.

Un François, de la compagnie du Capitaine Rogers, ayant été envoyé avec quelques autres, pour renforcer le quartier du Capitaine Courtney, fut mis en ſentinelle pendant la nuit, & tua un des Matelots. Cet accident arriva, parce qu'on avoit donné des ordres très-ſéveres dans ce quartier, de tirer dans la nuit ſur quiconque ne répondroit pas au qui-vive, ce que le Matelot ne put faire, parce qu'il ignoroit la langue Françoiſe, que parloit la Sentinelle.

Les Anglois éprouvent pluſieurs accidents.

L'après midi, un Officier & neuf hommes, eurent une eſcarmouche dans la partie ſeptentrionale de la ville, avec un corps d'Eſpagnols, qu'ils chaſſerent dans les bois: mais ils les y pourſuivirent trop loin, & furent attaqués par d'autres. Un des Anglois reçut une balle dans le gras de la jambe: un autre, dans le temps qu'il chargeoit ſon fuſil, fut frappé dans le milieu de la hache-d'armes qui pendoit à ſon côté: le coup porta ſur le fer, briſa la partie au-deſſous

& cette armure fut d'un grand ſecours à l'Anglois. Celui qui avoit été bleſſé à la jambe, garda un ſi mauvais régime, & but avec tant d'excès, que la fievre le prit, & l'emporta en peu de temps. Le premier Lieutenant du Capitaine Courtney, ayant ſes piſtolets pendus à ſon côté, un des deux ſe déchargea, la balle entra dans le gras de la jambe, & y demeura, mais ſans aucun danger pour ſa vie. Ces accidents & les renforts, qui rendoient les Ennemis plus hardis, déterminerent le Capitaine Courtney à ſe retirer avec ſes troupes, aux quartiers du Capitaine Rogers.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le ſoir, ils ſe retirerent tous dans l'Egliſe, autour de laquelle ils poſerent des Sentinelles, à la diſtance d'une portée de fuſil les unes des autres, avec ordre de s'appeller réciproquement de quart-d'heure en quart-d'heure, pour ne pas être ſurpris pendant la nuit. Tous les hommes tinrent leurs armes & leurs munitions en bon état, prêts à ſe lever à la plus légere allarme, parce que les Ennemis tiroient toujours continuellement, des bois où ils

étoient cachés. Il faiſoit une chaleur étouffante, les rues étoient creuſes & gliſſantes, & le chemin qui conduiſoit au rivage très-mauvais, circonſtances dont la réunion les incommodoit beaucoup.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le traité eſt conclu.

Le 26 d'Avril, vers deux heures après midi, les Priſonniers revinrent du camp des Ennemis, avec deux Cavaliers, qui dirent aux Anglois, que leurs dernieres propoſitions étoient acceptées, & que le Lieutenant-Gouverneur de Puna, qui avoit le plus contribué à les faire décider, ainſi qu'un vieux Gentilhomme, qui étoit à bord d'une des barques, demeureroient pour otages. Les Députés ajouterent que ſi l'on ne regardoit pas ces deux perſonnes comme une ſûreté ſuffiſante, ils étoient prêts de demeurer eux-mêmes priſonniers. Leur offre ne fut point acceptée, on leur permit de retourner au camp avec leur Député, & il rapporta la convention ſignée, & conçue en ces termes

« D'autant que la ville de Guia-» quil, ci-devant ſujette à Philippe » V, Roi d'Eſpagne, eſt préſente-» ment priſe d'aſſaut, & en la poſ-

» ſeſſion des Capitaines Thomas Do-
» ver, Wodes Rogers, & Etienne
» Courtney, qui commandent un
» corps de troupes des Sujets de Sa
» Majeſté, le Roi de la Grande Bre-
» tagne : Nous ſouſſignés, conſen-
» tons à demeurer en otage pour la-
» dite ville, & à reſter en la garde
» deſdits Capitaines, Thomas Do-
» ver, Woodes Rogers, & Etienne
» Courtney, juſqu'à ce qu'il leur ait
» été payé trente mille pieces de
» huit pour la rançon de ladite ville,
» de deux vaiſſeaux neufs, & de ſix
» barques, durant lequel temps, au-
» cunes hoſtilités ne ſeront commi-
» ſes des deux côtés, entre cette
» place & celle de Puna : laquelle
» ſomme doit être payée à Puna,
» dans ſix jours de la date des pré-
» ſentes, au moyen de quoi, les ota-
» ges ſeront déchargés, & tous les
» Priſonniers immédiatement déli-
» vrés : autrement les ſuſdits otages
» conſentent de demeurer priſon-
» niers, juſqu'à ce que ladite ſomme
» ſoit payée, en quelque autre par-
» tie du monde. En témoignage de
» laquelle convention, nous avons
» mis volontairement nos ſignatures

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VII.

» ce 27 d'Avril vieux ſtyle, l'an de » notre Seigneur 1709 ».

An. 1709.

Les deux otages demeurerent cette nuit aux quartiers des Anglois, & le lendemain, ils furent mis ſur les vaiſſeaux, pendant que les Anglois ſortirent de la ville, tambours battants & drapeaux déployés, laiſſant aux Eſpagnols la liberté de retourner dans leurs maiſons. Le Capitaine Rogers qui conduiſoit l'arriere-garde avec un petit nombre d'hommes, ramaſſa beaucoup de piſtolets, d'épées & de haches-d'armes, que les premiers, accablés de fatigue, avoient laiſſés ſur le chemin, ce qui fit juger qu'ils étoient fort las de la vie militaire, & qu'il étoit temps de les faire partir. La plus grande peine fut de conduire les canons juſqu'au rivage, la terre étant ſi molle, que ceux qui les menoient, enfonçoient juſqu'à la moitié des jambes. Pour rendre ce travail le moins difficile qu'il étoit poſſible, on fit un grand chaſſis de cannes de bamboucs, ſous lequel pouvoient tenir ſoixante hommes, qui portoient tous un poids égal ſur leurs épaules. Quoique les pieces ne portaſſent que quatre livres de boul-

Les Eſpagnols donnent des otages.

let, & que le canon & le chaſſis ne peſaſſent pas enſemble plus de quinze cents, les hommes n'auroient pû réuſſir à les tranſporter, s'ils n'euſſent été aidés par les Priſonniers.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Les Anglois ſe rembarquent.

Le 27 d'Avril après midi, ils mirent à bord des barques, tout ce qu'ils purent y faire entrer: les hommes furent partagés ſur les priſes, où les Anglois avoient embarqué la plus grande partie des marchandiſes & du butin, compoſé d'environ deux cents trente ſacs de farine, de feves, de pois & de ris; quinze jarres d'huile, cent ſoixante jarres d'autres liqueurs, quelques cordages, des inſtruments de fer & des petits clous, avec quatre demi-jarres de poudre, un tonneau de poix & de bray, des habillements de diverſes ſortes, & pour environ douze cents livres ſterling de vaiſſelle d'argent, des pendants d'oreilles, & d'autres joyaux: cent cinquante balles de marchandiſes précieuſes, quatre canons, deux cents platines de mouſquet à l'Eſpagnole, quelques balles d'indigo & de cacao, avec environ un tonneau de ſucre en pain. On laiſſa dans la ville une grande quantité de marchandi-

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ſes, des liqueurs de toute eſpece, des agrès de vaiſſeaux, pluſieurs magaſins pleins de cacao, quelques bâtiments ſur le chantier, & deux vaiſſeaux neufs non équippés, qui étoient à l'ancre dans la baie.

Vers deux heures après midi, un Hollandois qui étoit reſté ivre d'eau-de-vie le jour précédent, ſe réveilla & vint aux vaiſſeaux. Ce fut le ſeul homme depuis la priſe de Guiaquil, qui ſe fût livré à un tel excès de boiſſon.

Ils partent de Guiaquil.

Vers huit heures du matin, les Anglois mirent à la voile avec toutes leurs barques; en partant, ils firent le plus grand bruit qu'il leur fut poſſible, tant de leur artillerie, que de leurs tambours & de leurs trompettes, & prirent ainſi congé très-gayement des Eſpagnols, quoiqu'ils ne fuſſent pas, à beaucoup près, auſſi contents, que s'ils euſſent pris la ville par ſurpriſe; car ils furent bien inſtruits de toutes parts, que s'ils y avoient réuſſi, ils en auroient enlevé au moins deux cents mille pieces de huit, beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent, travaillée & non travaillée, outre les joyaux & une grande

grande quantité de toutes ſortes de proviſions, quoique la ville fût plus pauvre qu'elle ne l'avoit été depuis quarante ans, à cauſe d'un incendie qu'elle avoit ſouffert dix-huit mois avant, & qui en avoit détruit la plus belle moitié.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de Guiaquil; Les Anglois retournent à leurs vaiſſeaux; Compte des hommes qui périrent dans cette entrepriſe; Ils renvoyent les otages & mettent à la voile.

ROGERS, Chap. VIII.

An. 1709.

Deſcription de Guiaquil.

GUIAQUIL, capitale de la Province, a environ un mille & demi de long: elle eſt partagée en vieille & en nouvelle ville, jointes par un pont de bois d'un demi-mille de longueur, & qui ne ſert que pour les gens de pied. Aux deux côtés du pont, on trouve quelques maiſons écartées les unes des autres: les deux villes en peuvent contenir quatre à cinq cents, avec cinq Egliſes; & le nombre des habitants eſt d'environ

deux mille. La principale Egliſe eſt celle de Saint Jago, ou Saint Jacques, qui a trois autels, & devant laquelle eſt une très-belle place : les autres ſont celles de Saint Auguſtin, Saint François, Saint Dominique & Saint Ignace, dont la derniere appartient aux Jéſuites. Devant celle de Saint Dominique, il y a une place, avec une demi-lune, ſur laquelle étoient autrefois pluſieurs pieces de canon ; mais il n'y en avoit aucune, quand les Anglois s'en rendirent les maîtres. Trois de ces Egliſes ſont fort élevées, l'une eſt bâtie de pierre, & elles ſont ornées de ſculptures, de peintures & de divers autres embelliſſements. Il y a un très-belle orgue dans celle de Saint Auguſtin, mais les Prêtres avoient eu ſoin d'en enlever toute l'argenterie, & de la tranſporter dans les bois aſſez à temps pour la conſerver.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Queques-unes des maiſons ſont fort élevées, il y en a pluſieurs de bâties en briques ; mais la plus grande partie ſont de bois, & les moindres de bamboucs. Il y a une rue réguliere, qui ſuit le bord de la riviere juſqu'au pont, & traverſe enſuite

l'ancienne ville. La ſituation eſt dans un terrein humide, & ſi rempli de boue, que ſans le ſecours du pont, il ſeroit preſque qu'impoſſible, en hiver, d'aller d'une maiſon à l'autre. La ville eſt gouvernée par un Corrégidor, qui en eſt le premier Magiſtrat, & qui eſt payé par le Roi. Elle eſt très bien ſituée pour le commerce, & pour la conſtruction des vaiſſeaux, à quatorze lieues de la pointe d'Arena, & à ſept lieues de Puna. La riviere, qui eſt fort large, en reçoit pluſieurs autres : ſes bords ſont ornés de pluſieurs villages, de diverſes fermes, de beaucoup de mangles & de ſalſpareille, dont l'eau devient imprégnée, ce qui la rend très-bonne dans les maladies honteuſes; mais dans le temps des débordements, l'eau en eſt fort mal ſaine, à cauſe des racines empoiſonnées, & des plantes qu'elle entraîne des montagnes. Il y a une grande abondance de toutes ſortes de denrées, de gros bétail, des brebis, des chevres, des pourceaux, de la volaille, diverſes ſortes de canards, inconnus en Europe, & un aſſez grand nombre de chevaux. L'eau de la riviere eſt douce dans le

ROGERS. Chap. VIII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VIII.

temps de la baſſe mer, preſque juſqu'à Puna.

An. 1709.

Richeſſes qu'on en avoit détournées.

Un Anglois, qui avoit demeuré quelque temps à Guiaquil, aſſura le Capitaine Rogers, qu'au mois de Décembre précédent, les Habitants avoient fait des réjouiſſances pendant trois ſemaines, pour la naiſſance du Prince des Aſturies, qu'ils s'étoient trouvés onze cents hommes de pied & cinq cents Cavaliers tous bien armés, outre un nombre beaucoup plus grand, qui étoient ſans armes, mais que la plus grande partie de ces troupes, venoient des Provinces voiſines. Pendant cette ſolemnité, ils avoient tué pluſieurs taureaux à la maniere d'Eſpagne, & fait diverſes courſes de bague, qui ſont leurs principaux divertiſſements. Les otages leur dirent auſſi, que pendant qu'on négocioit le traité, on avoit emporté hors de la ville, quatre-vingt mille piaſtres de l'argent du Roi, outre beaucoup de vaiſſelle d'argent, de joyaux & d'autres effets précieux; mais qu'il en avoit été volé conſidérablement par les Noirs, qu'lis en avoient chargé dans cette confuſion. Les Anglois en prirent

pluſieurs avec leur butin, dans les rondes qu'ils firent pendant les nuits, & ils firent un ſignal aux habitants pour qu'ils revinſent dans leurs maiſons avant leur départ, afin qu'ils ne perdiſſent pas davantage, par les vols de ces miſérables.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Suivant le rapport général des Eſpagnols, depuis que les François ſe ſont adonnés à faire le commerce dans ces mers, celui de leurs ports a diminué conſidérablement, & cette ville en particulier, étoit beaucoup plus riche ſix ans avant, que lorſque les Anglois y paſſerent.

A un mille au-deſſous de Guiaquil, le Capitaine Rogers quitta les barques & monta dans la pinaſſe doublement équipée, dans le deſſein d'arriver le premier aux vaiſſeaux qu'il avoient laiſſés à la pointe d'Arena : le temps étoit alors d'une chaleur exceſſive, & ils virent pluſieurs crocodiles dansla riviere.

Le 28 d'Avril, ils gagnerent Puna, & trouverent M. Duck & M. Hatley, dans le Commencement, avec une barque vuide qu'ils avoient priſe, parce que les Eſpagnols qui le montoient, avoient gagné le rivage,

Les Anglois reviennent à Puna.

ROGERS, Chap. VIII.

An. 1709.

& l'avoient laiſſée à l'ancre, près de la pointe d'Arena. Ceux qu'on avoit laiſſés à la garde des vaiſſeaux, commençoient à être fort inquiets du retard des autres, dont ils n'avoient eu aucunes nouvelles; & comme il leur reſtoit très-peu d'eau, ils avoient réduit leurs Priſonniers à une pinte par jour pour chacun. Ils avoient auſſi été forcés de couler à fonds une petite priſe venant de Payta, qu'ils avoient faite, dans la crainte que les Priſonniers ne s'en emparaſſent & ne priſſent la fuite, parce qu'ils n'avoient pas aſſez de monde pour la conſerver en ſe partageant.

Précautions priſes avec les Priſonniers.

Au point du jour, le Capitaine Rogers monta dans ſon vaiſſeau, & fut reçu de ſes gens avec la plus grande joie, ſon abſence ayant été de douze jours, pour une entrepriſe ſujette à beaucoup d'inconvénients & de dangers, qu'il avoit heureuſement ſurmontés. Cooke & Frye avoient eu beaucoup de peine, durant tout ce temps: ils avoient ordinairement accordé la liberté aux Priſonniers pendant le jour, en tenant toujours leurs armes en état, & réſervant l'arriere des vaiſſeaux

pour eux ſeuls. La nuit, ils les mettoient dans le château d'avant, ou entre les ponts ; mais ſur la priſe, qui étoit moins sûre, ils leur mettoient les fers tous les ſoirs, & les leur ôtoient le matin. Ils ne ſouffrirent auſſi aucune correſpondance entre les Priſonniers des différents vaiſſeaux, ce qui les empêcha de connoître leurs propres forces & la foibleſſe de leurs Vainqueurs, dont ils ne pouvoient juger que par ce qu'ils voyoient ſur chaque bâtiment.

ROGERS, Chap VIII. An. 1709.

Roger Booth, un des hommes de la Ducheſſe, qui avoit été bleſſé d'un coup au travers de la gorge, mourut le 20 : William Eſſex, hardi marin, mourut auſſi le 24, enſorte qu'on perdit quatre bons hommes des deux vaiſſeaux, dans cette expédition. M. Jacques Stratton, Quartier-Maître de la Ducheſſe, qui avoit été bleſſé d'une balle de mouſquet dans la cuiſſe, fut bien-tôt hors de danger. Les bleſſés, dans ce pays, ſont beaucoup plus ſujets qu'en Europe, à être attaqués de fievres & d'autres accidents dangereux. Le 29 d'Avril, le Capitaine Cooke envoya la chaloupe, le Havre-de-Grace, bien équip-

Ils prennent une barque Eſpagnole.

pée, à la pourſuite d'un bâtiment qu'on apperçut à trois heures après midi. Il ſe rendit au premier cri qu'on lui fit, & l'on trouva que c'étoit une barque d'environ trente tonneaux, montée par ſix hommes, outre le Maître. Elle étoit chargée de feves, de pois, de coings, de marmelade, de ſucre; de prunes, de pommes, d'oignons, de grenades, de fromages de Guiaquil; de deux cents ſoixante & dix ſacs de farine, de deux cents pains de ſucre, & de bœuf fumé. Ils étoient partis ſept jours avant, de Pulania, où ils avoient laiſſé quelques gros vaiſſeaux François : ils dirent aux Anglois, qu'on avoit reçu depuis peu des ordres de Lima, pour que les Magiſtrats fiſſent monter les gardes très exactement, parce qu'on attendoit dans peu, une eſcadre Angloiſe dans ces mers, ſans qu'on ſût quelle place ils avoient deſſein d'attaquer. On jugea par ce diſcours, que l'arrivée des vaiſſeaux conſors, n'étoit pas encore répandue dans tous ces parages.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Depuis ce jour juſqu'au 2 de Mai, ils attendirent avec impatience, la rançon dont on étoit convenu pour

Ils reçoivent une partie de la rançon de Quiaquil.

Guiaquil, ſans qu'elle arrivât. Ils commencerent alors, à croire que le Corrégidor vouloit les tromper, & gagner du temps juſqu'à ce qu'il fût arrivé du ſecours de Lima. Les otages, de leur côté, étoient auſſi très-mécontents, ne voyant preſque point d'autre attente, que celle d'être emmenés Priſonniers en Angleterre. Ils furent en partie délivrés de cette crainte le même ſoir, par l'arrivée d'une chaloupe de la ville, qui apportoit ving-deux mille pieces de huit, faiſant partie du payement de la rançon. Cette chaloupe repartit auſſi-tôt, chargée d'un meſſage pour le Corrégidor; portant que les Anglois mettroient à la voile le lendemain, & que s'ils ne recevoient le reſte de la rançon avant leur départ, ils emmeneroient les otages. Peu de temps après, le Capitaine Courtney prit le commandement dans le Havre-de-Grace, & deſcendit à Punta de Arena, où le Capitaine Rogers promit de le ſuivre le lendemain, ne reſtant que pour prendre à bord quelques brebis, des cochons, des bœufs, du plantain, du cacao, de l'eau, des voiles, & quelques au-

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

tres effets très-utiles qui étoient demeurés ſur le rivage. Avant ſon départ, il mit à terre le Lieutenant Gouverneur de Puna, auquel il fit préſent de quatre Negres malades & d'une balle de marchandiſes endommagées. Le Capitaine Rogers ſe conduiſit auſſi très-bien envers pluſieurs autres Priſonniers, particulierement envers un vieux Moine, qui paroiſſoit avoir le cœur très-bon, & auquel il rendit la liberté.

Ils emmenent les otages.

Le matin du 5, le Capitaine Rogers monta ſur le Havre-de Grace, & avec le ſecours de M. Morel, & d'un habile Pilote Indien, il le dégagea d'un bas-fonds, où il étoit menacé de quelque danger; mais heureuſement qu'il ne faiſoit point alors de vent, ou au moins qu'il n'en faiſoit que très-peu. Le Capitaine Courtney, commença à marquer beaucoup d'inquiétude ſur ce que les vaiſſeaux demeuroient ſi long-temps au même endroit, craignant, quoique ce fût ſans aucun fondement, qu'ils ne fuſſent pris par l'armement qu'on équippoit, diſoit-il, certainement contre eux à Lima; & en conſéquence, il inſiſta fortement pour

qu'ils levaſſent la voile & quittaſſent immédiatement cette ſtation. Cette propoſition fut appuyée de la plus grande partie des Officiers, quoiqu'il fût évident qu'on retireroit de grands avantages, en commerçant avec les habitants de Guiaquil & de Puna, qui commençoient à s'y diſpoſer. On en vit la preuve le 8 au matin; par l'arrivée d'une chaloupe, qui apporta trois mille cinq cents pieces de huit, à compte de la rançon, & ſur laquelle vint un Habitant, qui amenoit quelques marchandiſes pour trafiquer. Il les aſſura que Dom Pedro de Sinfuegos, homme très-riche, qui avoit été leur Priſonnier, viendroit dans peu avec pluſieurs habitants, qui ſe préparoient à ſuivre ſon exemple. Cependant le Capitaine Courtney perſiſta dans le même ſentiment, & la pluralité des voix étant de faire route vers les Iſles de Gallapagos, ils mirent à la voile le lendemain matin, emmenant avec eux les otages, les deux Morels, les Pilotes Indiens, & un jeune Gentilhomme de Panama. Ils mirent à terre tous les autres Priſonniers, & le Capitaine Rogers ren-

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

ROGERS, Chap VIII.

tra dans ſon vaiſſeau le Duc, de même que le Capitaine Courtney, remonta ſur la Ducheſſe.

An. 1709.

Une maladie contagieuſe ſe met dans les vaiſſeaux

Le 11 de Mai, vingt hommes tomberent malades de fievres malignes, ſur le Duc, & environ cinquante ſur la Ducheſſe, entre leſquels étoit le Capitaine, & le nombre des malades augmentoit d'heure en heure ſur les deux vaiſſeaux. Ces maladies avoient certainement été contractées à Quiaquil, où peu de ſemaines avant l'arrivée des Anglois, beaucoup d'habitants étoient morts d'une contagion, dont l'air n'etoit pas encore vraiſemblablement bien purifié. Le 17, on découvrit la terre au ſud-ſud oueſt, environ à dix lieues de diſtance, & le 18, on reconnut que c'étoient pluſieurs Iſles; on convînt d'un rendez vons particulier en cas de ſéparation, & l'on envoya une chaloupe pour chercher de l'eau, dont on n'avoit qu'une médiocre proviſion. Elle fit deux tentatives pour en avoir, ſans aucun ſuccès; les gens rapporterent que le terroir étoit ſec & brûlé, que les pieds y enfonçoient en marchant, comme dans de la cendre, & qu'il

étoit ſi aride, qu'il ſembloit n'avoir jamais été rafraîchi par aucune pluie, ni par aucune ſource. Cependant on y voyoit quelques buiſſons & un peu de verdure ; mais Rogers jugea de ce rapport, que l'Iſle devoit être le ſiege de quelque volcan. ROGERS, Chap. XIII. An. 1709.

Le 21, on diſtribua ſur la Ducheſſe, beaucoup de tortues & d'autres poiſſons, que les gens de ce vaiſſeau avoient pêchés, & qu'on partagea entre les Malades des deux bâtiments. Ce rafraîchiſſement leur fut d'un grand ſecours, d'autant que toutes leurs proviſions fraîches étoient épuiſées. Leur état devenoit alors d'autant plus fâcheux, qu'ils n'avoient preſque plus de médicaments, quoiqu'on eût penſé que la quantité dont on s'étoit chargé, étoit plus que ſuffiſante. Il mouroit tous les jours quelques Malades, ſans que la contagion parût ceſſer : mais on remarqua qu'il n'y eût d'infectés, que ceux qui avoient débarqué à Guiaquil, & que les autres continuerent à ſe bien porter ; auſſi le Capitaine Rogers, dont la ſanté fût toujours très-bonne, leur faiſoit diſtribuer

ROGERS, Chap. VIII.

beaucoup de punch, ce qui contribua en grande partie, à les tenir en bon état.

An. 1709.

Ils perdent une barque avec un Officier.

Le 22, on perdit M. Hatley, avec cinq hommes, à bord d'une des barques qu'on avoit priſes; & l'on perdit auſſi un gallion qui étoit également du nombre des priſes. On alluma inutilement des feux pendant toute la nuit, aux grands mâts du Duc & de la Ducheſſe, & l'on tira continuellement le canon. Alors le Capitaine Rogers s'occupa à en faire la recherche avec le Duc, le Havre-de-Grace & la barque : ils retrouverent le Gallion quelques heures après, vers une iſle ſituée à l'eſt, mais on n'eut aucune nouvelle de M. Hatley, & on le regarda comme entierement perdu.

Le 26, il fut décidé dans un Conſeil des Officiers, qu'on gagneroit le continent pour faire de l'eau, puiſqu'on n'en pouvoit trouver dans aucune de ces Iſles. Le 6 de Juin, un des Matelots entendit quelques diſcours entre pluſieurs Noirs, & des Priſonniers Indiens, tendants à former un projet pour maſſacrer tous

les Matelots Anglois, & s'enfuir avec le vaiſſeau. On les interrogea; & ils nierent d'avoir formé ce projet, quoiqu'ils convinſſent d'avoir tenu quelques propos ſemblables, qui n'avoient eu aucune ſuite refléchie. Pour prévenir les conſéquences qui en auroient pû arriver, le Capitaine Rogers les partagea entre les autres vaiſſeaux, ce qu'il jugea être le moyen le plus sûr pour rompre leurs cabales.

ROGERS. Chap. VIII. An. 1709.

Le même jour, un vaiſſeau de quatre-vingt-dix tonneaux, fut pris par la Ducheſſe, après avoir été pourſuivi très peu de temps. Il ſe nommoit le Saint Thomas de Villa-Nova, & Saint Demas; avoit pour Commandant, Juan Navarro Navaret, & alloit de Panama à Guiaquil. Il étoit monté de quarante hommes, y compris Dom Juan Cardoſo, qui alloit à Baldivia dont il étoit Gouverneur, avec onze Eſclaves Negres. Les Priſonniers ignoroient abſolument que les vaiſſeaux Conſors fuſſent dans ces mers; mais ils étoient dans la crainte, ainſi que la plus grande partie des habitants des Co-

Ils ſe rendent maîtres d'un vaiſſeau

CHAPITRE IX.

Les vaiſſeaux jettent l'ancre à l'iſle de Gorgone; On forme le projet d'attaquer les mines de Barbacore, mais il eſt abandonné; Les Anglois radoubent leurs vaiſſeaux dans l'iſle de Gorgone; On équipe le Havre-de-Grace pour vingt canons; Meſſieurs Morel & les autres Priſonniers, ſont mis en liberté; Ils trâfiquent pour les effets des priſes; Serpents venimeux qu'on trouve ſur cette côte; Grande quantité de reliques & de bulles du Pape dans une priſe; Nouveaux Réglements au ſujet du pillage; On découvre & l'on previent une révolte projettée à bord du Duc.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

Les Anglois abordent à l'iſle de Gorgone.

LE 7 de Juin, vers quatre heures après midi, les Anglois jetterent l'ancre à trente braſſes de profondeur, & à la longueur d'un cable du rivage, dans la partie orientale de l'iſle de Gorgone. Le lendemain, les chaloupes du Duc & de la Ducheſſe,

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

s'emparerent d'une barque, qui faiſoit de l'eau dans la partie méridionale. On la nommoit le Soleil d'or, du port de trente-cinq tonneaux, commandée par Andros Enriquez, avec dix Eſpagnols & Indiens, un petit nombre de Negres, un peu de poudre d'or, & une chaîne du même métal, qui pouvoit valoir cinq cents livres ſterling. Ils avoient intention de s'en ſervir, pour acheter du ſel & de l'eau-de-vie à Guiaquil, où ils devoient aller, en partant d'un petit port de l'iſle à laquelle ils appartenoient. Le ſoir, il fut tenu à bord de la Ducheſſe, un conſeil de tous les Officiers, à l'exception du Capitaine Rogers, qui étoit indiſpoſé: on examina les Priſonniers, & conformément à ce qu'on apprit d'eux ſur la ſituation & les forces de Malaga, il fut réſolu de faire voile vers cette Iſle, de laiſſer les vaiſſeaux dans une rade sûre, de remonter la riviere dans les chaloupes, juſqu'à ce qu'on pût ſurprendre quelques canots, qui ſeroient plus propres à en ſurmonter le courant; & de s'en ſervir pour aller aux mines de Barbacore ou de Saint Jean, où l'on

feroit sûrement un butin considérable, d'autant que les Espagnols de ce pays, n'avoient aucun soupçon que les Ennemis fussent si proches. Comme le Capitaine Rogers étoit convenu de consentir à tout ce qu'ils décideroient, ils leverent l'ancre vers minuit pour Malaga; cependant ce Commandant informé de leur délibération, s'en entretint avec M. Morel, & avec quelques autres Prisonniers, qui connoissoient très-bien cet endroit. Il apprit d'eux, que celui qui avoit donné l'idée au Conseil d'aller où l'on avoit dessein, les trahissoit pour les conduire à leur perte, ou étoit parfaitement ignorant dans ce qu'il disoit bien connoître, d'autant que l'isle de Malaga étoit non-seulement stérile & non fréquentée, mais que la rade en étoit très étroite, & remplie de bas fonds, avec une marée si forte, que si un vaisseau y entroit, ce qu'il ne pouvoit faire qu'avec le flux du printemps, il couroit risque de ne pouvoir être gouverné, & d'être jetté sur le rivage. Ils l'assurerent aussi que les bords de cette riviere étoient très peuplés jusqu'à Saint Juan, par

ROGERS, Chap. IX.

An 1705.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

des habitants très-attachés aux Eſpagnols, qui prendroient toutes les meſures imaginables pour nuire à leurs Ennemis, ce qu'ils feroient aiſément & ſans danger, avec leurs fleches empoiſonnées à couvert dans leurs bois: enfin, que la riviere étoit ſi étroite, qu'en jettant des arbres en travers, on pouvoit aiſément couper la retraite aux Anglois, & les y faire tous périr. Cette information fit une forte impreſſion ſur le Capitaine Rogers; il fut effrayé du danger auquel ſes Conſors s'expoſoient inconſidérément, manda auſſi-tôt le Capitaine Courtney & le Capitaine Cooke, qui furent ſi bien convaincus de la juſteſſe de ſes réflexions, qu'ils changerent immédiatement leur cours, & tournerent la proue vers Gorgone. Ils ſe déterminerent à y carener leurs vaiſſeaux, & à équiper le Havre-de-Grace pour vingt canons, qu'on prendroit du Duc & de la Ducheſſe, afin d'en faire un troiſieme Conſor, ſous le commandement du Capitaine Cooke.

Ils ſe radoubent à l'iſle de Gorgone.

Le 13 de Juin, ils jetterent l'ancre près de cette Iſle, à quarante braſſes d'eau; & après avoir tenu un Co-

mité, dans lequel on remplit deux places devenues vacantes par mort, il fut décidé qu'on radouberoit la Ducheſſe, & que le Duc demeureroit à la garde, pour ne pas être ſurpris par les Ennemis. Auſſi-tôt que le premier bâtiment fut en état, on carena auſſi le Duc, & en quatorze jours, ils furent prêts à remettre en mer, comme s'ils euſſent été tout neufs, au grand étonnement des Priſonniers Eſpagnols, qui aſſurerent que pour carener un vaiſſeau de Roi à Lima, où rien ne manquoit de ce qui étoit néceſſaire, & où l'on avoit des Ouvriers prêts à donner tous les ſecours; il falloit ordinairement ſix ſemaines. Le 28 de Juin, les Anglois mirent tous leurs malades à terre, avec deux Médecins pour en avoir ſoin, dans des tentes qu'on dreſſa pour eux, & ils y furent très-promptement rétablis, quoique les Eſpagnols euſſent aſſuré, que l'air de cette Iſle étoit très-mal ſain. Le 29, le Havre-de-Grace, auquel on donna le nom de Marquis, fut mis à la bande, pour en nettoyer le fonds. Les voiles en étoient preſque entierement uſées, les mâts & les ver-

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

gues pourries, enſorte qu'il fallut l'équipper preſque à neuf, au moyen de ce qu'on trouva dans l'iſle, quelques arbres, dont le bois étoit très-bon pour les mâts, quoiqu'il fût un peu trop peſant.

Le 2 de Juillet, ils trouverent du bois, nommé Maria, dont la qualité ne differe que très peu de celle du chêne, & il leur fût très-utile. Leur campement étoit une véritable école d'induſtrie, d'autant que la néceſſité avoit obligé chaque Matelot de s'appliquer à quelque genre de travail : les uns étoient devenus Cordiers, les autres Faiſeurs de voiles, d'autres Forgerons, d'autres Charpentiers, &c, &c.

Ils ſe déterminent à renvoyer les Priſonniers.

Le 3, on mit dans trente-ſix bariques, la farine qu'on avoit priſe, quoiqu'elle fût très-endommagée par les rats ; & le peu de pain d'Angleterre qui leur reſtoit, ſe trouva tellement rongé des vers, qu'il reſſembloit à une ruche à miel. Quand le Havre-de-Grace, autrement dit le Marquis, fut équipé, il parut ſur l'eau dans la plus belle apparence ; les Capitaines firent diſtribuer de la liqueur à tous les hommes, qui bû-

rent à l'heureux ſuccès de ce bâtiment, & à la ſanté des Intéreſſés. On travailla enſuite à équiper la barque de M. Selkirk, pour mettre à terre les Priſonniers, qui étoient au nombre de ſoixante & douze, qu'on avoit jugé à propos de ne pas renvoyer juſqu'alors, crainte qu'ils ne donnaſſent l'allarme à la côte. ROGERS, Chap. IX. An. 17.9.

Le 9, dans un Comité tenu à bord du Duc, il fut réſolu que le Capitaine Dover, M. Robert Frye, & M. Guillaume Stratton, ſeroient chargés du ſoin de les conduire au continent, avec quarante-cinq braves Matelots ſous leurs ordres, & cette réſolution fut auſſi-tôt exécutée. Les deux Morels, Dom Antonio, & Dom Juan Cardoſo, qui furent du nombre des renvoyés, parurent très-ſatisfaits du traitement qu'ils avoient reçu, & le dernier en marqua d'autant plus de reconnoiſſance, que quelque temps avant, il avoit été traité très-mal par un Avanturier de la Jamaïque, entre les mains duquel il étoit tombé dans la mer du nord, aſſez près de Porto-bello. Nous avons déjà dit que ce Gentilhomme, quand on l'avoit pris, alloit

Ils vendent une partie de leurs effets.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

à Baldivia, dont il étoit nommé Gouverneur : c'étoit un homme très-vif, âgé d'environ trente-cinq ans, & qui avoit été Colonel au ſervice d'Eſpagne. Meſſieurs Morel promirent que ſi les vaiſſeaux conſors vouloient les attendre, ils reviendroient dans un jour ou deux, avec tout l'argent qu'ils pourroient ramaſſer, afin d'acheter ce qui pourroit leur convenir, d'autant que la plus grande partie des effets n'étoient bons que pour le pays même. Les Capitaines leur déclarerent que s'ils y manquoient, ils brûleroient le gallion avec tout ce qu'il contenoit, parce que ce bâtiment leur étoit à charge, & qu'ils n'avoient de place ſur les trois vaiſſeaux conſors, que pour mettre les choſes les plus néceſſaires. Le matin du 17, les deux Morels, & quelques autres habitants, vinrent dans un grand canot, & acheterent quelques marchandiſes à un prix ſi raiſonnable, qu'ils prierent qu'on leur permît de revenir avec tout l'argent qu'ils pourroient trouver, ce qui ne pouvoit manquer d'être très-agréable aux Capitaines, tant qu'ils ne verroient aucun danger d'être attaqués

attaqués par quelques Ennemis en état de leur nuire.

ROGERS Chap. IX.

An. 1709.

Le 18, un Negre qui avoit été mordu par un petit ſerpent marqueté, mourut en moins de douze heures, quoique le Médecin employât toute ſa ſcience pour lui ſauver la vie. L'iſle de Gorgone fourmille de cette eſpece de ſerpents, dont quelques-uns ſont auſſi gros que la jambe d'un homme, & ont dix ou douze pieds de long. On en trouva le même jour, un ſur le château d'avant, qui fut tué par les hommes, & qui y étoit monté par le cable : ces animaux ſont amphibies.

Serpents très-dangereux dans cette Iſle.

Le 19, en fouillant dans le Marquis, on y trouva cinq cents rames de bulles du Pape, que Sa Sainteté avoit données gratuitement au Roi d'Eſpagne, & qui auroient produit un profit conſidérable dans les Indes Occidentales. On les y vend depuis trois réales la piece juſqu'à cinquante pieces de huit, ſuivant les facultés de l'Acheteur ; qui, par leur ſecours, eſt diſpenſé de jeûner en certains jours, d'obſerver l'abſtinence, & de quelques autres pratiques de diſcipline Eccléſiaſtique, dont la tranſ-

greſſion le rendroit coupable ſans cette diſpenſe (*). Si l'Eveque n'avoit pas échappé aux Anglois, la rançon de ces Bulles auroit pû leur procurer quelque avantage ; mais voyant qu'elles ne pouvoient leur être d'aucune utilité, ils les jetterent dans la mer, ou les mirent au feu.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

Le 20, un canot vint à bord des Anglois, avec quelque argent pour trafiquer : il leur apporta des oiſeaux, des limons, & quelques autres rafraîchiſſements : & fut ſuivi le lendemain, d'un autre.

Ils arment une de leurs priſes.

Le 22, cinq Negres des vaiſſeaux ſe cacherent dans les bois, avec l'intention de déſerter du côté des Eſpagnols, quand leurs Maîtres ſeroient partis ; mais on en reprit un le même jour, qui fut ſévérement puni. Le 24, on en retrouva trois autres, que la faim avoit forcé de quitter leur aſyle, & ils furent ramenés aux vaiſſeaux. Le 25, le Duc donna trente-

(*) Je crois que le Lecteur ſe diſpenſera aiſément d'ajouter foi à cette plaiſanterie de l'Auteur Anglois, de même qu'à ce qu'il dit enſuite des Reliques qu'on trouva dans le même bâtiment ; ce qu'il ne mit, ſans doute, que pour jetter un ridicule ſur la crédulité des Eſpagnols.

cinq hommes, & la Ducheſſe vingt-ſix, ce qui fit en tout, ſoixante & un blancs, qu'on mit avec vingt Negres, ſur le Marquis, dont on donna le commandement au Capitaine Edouard Cooke, & M. Charles Pope, fut nommé ſecond Capitaine. On convint unanimement, que les Officiers ſeroient ſur le même pied que ceux du Duc & de la Ducheſſe, tant pour les appointements que pour les parts dans les priſes. La nuit ſuivante, l'équipage de ce bâtiment fut allarmé par une ouverture qui s'y forma, & qui y fit monter huit pouces d'eau en une heure; mais le Charpentier découvrit bien-tôt la plaie & y remédia. Le 27, les canots revinrent avec M. Jean Morel, qui dit aux Capitaines, que ſon frere viendroit le lendemain à bord, avec tout l'argent qu'il avoit pu ramaſſer pour trafiquer: il parut alors évident qu'ils n'avoient retardé ſi long-temps, que dans l'eſpérance que les Corſaires leur auroient abandonné les marchandiſes pour rien, ou pour très-peu de choſe, d'autant qu'ils ne pouvoient les aller vendre à aucun autre endroit; mais ſe voyant trompés

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

dans leur attente, ces Meſſieurs ſe déterminerent à faire les meilleurs marchés qu'il leur ſeroit poſſible; étant très-perſuadés qu'ils ne trouveroient jamais d'autre occaſion d'acheter des marchandiſes à auſſi bas prix.

Reliques qu'on trouve dans une priſe.

Le 27 de Juillet, M. Morel revint à bord avec ſon frere, & de l'argent pour le commerce: il dit aux Capitaines, que le pays étant dans de grandes allarmes, il avoit eu beaucoup de peine à obtenir la permiſſion de retourner vers eux: que le Gouverneur de Barbacore étoit ſur le rivage, à la tête de plus de deux cents hommes, tant pour empêcher de commercer avec les Anglois, que pour s'oppoſer à leur deſcente, & que toute la côte étoit bordée d'hommes, qu'on avoit raſſemblés pour le même ſujet. Les Corſaires avoient ôté du gallion, trois cents vingt balles de toiles, d'étoffes de laine & d'étoffes de ſoie, outre pluſieurs boëtes de couteaux, de ciſeaux, des haches, & d'autres outils. Ils trouverent auſſi à bord, une grande quantité de petits os, dans des reliquaires étiquetés des noms de différents

Saints, dont quelques-uns ſont morts depuis ſept à huit cents ans, avec un nombre infini de médailles de cuivre, de croix, de chapelets & de crucifix : des agnus de cire, des images de Saints de toutes ſortes de bois, de pierre & d'autres matieres, en aſſez grande quantité pour en remplir trente tonneaux, avec environ cent cinquante caiſſes de livres, Eſpagnols & Latins ; le tout apporté d'Italie, & deſtiné pour les Jéſuites du Pérou. Cette eſpece de marchandiſe étoit peu utile aux Matelots Anglois, auſſi ſe contenterent-ils d'en garder quelques pieces de chaque eſpece pour les faire voir à leurs amis, & ils abandonnerent le reſte.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

Le 29, on tint à bord du Duc, un Comité pour ce qui concernoit le butin, & il y fut décidé « que tous » les joyaux légers, & toutes ſortes » d'ornements de femmes, ainſi que » les anneaux d'or, excepté ceux » qu'on trouveroit dans les bouti- » ques des Orfévres, ſeroient regar- » dés comme ſujets au pillage, ainſi » que toute eſpece de vaiſſelle d'ar- » gent, à l'uſage des vaiſſeaux, & les » habillements tout faits : qu'il ſe-

Récompenſes accordées aux hommes d'équipage.

ROGERS, Chap IX. An. 1709.

» roit donné, par forme de gratifica-
» tion à M. Jaques Stratton, indé-
» pendamment de ſa portion, qua-
» rante roupies; à Guillaume Davis
» & à Yerrick Derrickſon, vingt rou-
» pies chacun : la roupie eſtimée la
» valeur d'un demi écu (*) : aux
» gens de la chaloupe, qui avoit com-
» battu pour prendre le Marquis,
» une balle de ſerge, une de toile,
» & deux de bayes, qu'ils vendroient
» où ils le jugeroient à propos; &
» aux hommes qui avoient remonté
» la riviere au-delà de Guiaquil,
» dans la pinaſſe de la Ducheſſe, cha-
» cun un habit neuf, le tout au-delà
» de leur part, dans le partage du
» butin ».

Ces récompenſes furent diſtri-buées dans la vue d'encourager les hommes, afin qu'ils ſe comportaſ-ſent vaillamment à l'avenir; mais malgré cette généroſité des Com-mandants, il s'éleva peu de jours

(*) Je ne ſai pourquoi cet Auteur ſe ſert du terme roupies, qui jamais ne fut en uſage dans l'Amérique; cependant on le trouve de même dans l'original de Rogers, imprimé à Amſterdam en 1716.

après une mutinerie, qui auroit pû avoir des ſuites très-fâcheuſes, ſi elle n'avoit été découverte par le Maître garde de la Ducheſſe, qui, par haſard, entendit les Conſpirateurs, pendant qu'ils tenoient un conſeil entre eux, ſur les moyens qu'ils devoient prendre pour réuſſir. Environ ſoixante, avoient réglé certains articles qu'ils avoient reſpectivement ſignés; par leſquels ils promettoient de ſe ſoutenir les uns les autres, juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu ce qu'ils nommoient une juſtice, au ſujet du butin, qu'ils croyoient partagé avec partialité.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

On commença par ſaiſir, & par mettre aux fers, quatre des principaux Auteurs de ce projet ſéditieux, dont un étoit celui qui avoit écrit les articles. Cependant ils furent bientôt mis en liberté, ſur le repentir qu'ils marquerent de leur crime, dont ils demanderent pardon, en promettant de ſe mieux conduire à l'avenir. Les Capitaines jugerent que la douceur étoit le meilleur parti qu'on pût prendre, dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, d'autant que ſi l'on avoit agi avec rigueur

On met aux fers les Chefs d'une conſpiration.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

contre un petit nombre, pendant qu'ils avoient tant de complices, les ſuites en auroient pû être fâcheuſes. Au contraire, tous parurent alors rentrer dans le devoir, & concourir à l'intérêt commun, après que le Capitaine Rogers leur eût fait une harangue, dans laquelle il les aſſura qu'ils ſeroient ſatisfaits ſur toutes les demandes légitimes qu'ils pourroient faire; leur promit qu'on augmenteroit leur part du butin, & conclut, en leur repréſentaut en termes pathétiques, le danger qu'il y avoit à former des conſpirations ſemblables à celle qu'on venoit de découvrir.

CHAPITRE X.

Meſſieurs Navarre & Morel ſont remis en poſſeſſion de leurs vaiſſeaux reſpectifs; Politeſſe des gens des Corſaires envers le beau ſexe; Deſcription de l'iſle de Gorgone; Les vaiſſeaux mettent à la voile pour Tecames; Leur conduite dans cette baie; M. Navarre prend congé des Anglois; Deſcription de Tecames; Caractere & mœurs des Habitants; Deſcription de l'iſle des trois Maries; Politeſſe naturelle des Californiens; Les Corſaires prennent un vaiſſeau de Manille, un autre s'échappe; On met en liberté les otages de Guiaquil; Le Capitaine Dover eſt nommé Capitaine de la priſe; Oppoſition du Capitaine Rogers.

ROGERS, Chap X. An. 1709.

LE 6 d'Août, dans un Conſeil des principaux Officiers des trois vaiſſeaux, tenu à bord de la Ducheſſe, ils s'engagerent tous par ſerment, à ne ſe point quitter, tant qu'il leur ſeroit poſſible d'aller en-

Les Officiers font ſerment de ne point ſe ſéparer.

ſemble. Il fut auſſi propoſé de faire jurer à chacun des hommes, qu'il n'avoit point caché & ne cacheroit jamais à l'avenir, aucune partie de butin, qui ne lui appartiendroit pas en propre, ſous peine d'une amende de vingt fois la valeur de l'effet caché : mais la plus grande partie firent de fortes objections contre ce projet, & il ne fut pas exécuté pour lors.

ROGERS. Chap. X.

An 1709.

Retenue des Corſaires envers les Dames.

Le 7, on convint de rendre à Meſſieurs Morel & Navarre leurs vaiſſeaux reſpectifs, avec quelques Negres & les marchandiſes, dont on ne pouvoit pas eſpérer de ſe défaire actuellement, & on les leur remit auſſitôt. Quelques Dames qui étoient à bord du vaiſſeau de M. Navarre, & ſur leſquelles on avoit trouvé un très-riche butin, avouerent à leur départ, qu'elles avoient été traitées avec la plus grande politeſſe, pendant qu'on les avoit gardées. Cette conduite eſt d'autant plus remarquable, que c'eſt une vertu preſque ſans exemple, de trouver de la ſageſſe dans l'équipage d'un vaiſſeau Corſaire, particuliéremeut quand les femmes ſont jeunes & belles.

L'iſle de Gorgone a trois lieues de longueur du nord-eſt au ſud-oueſt, mais elle eſt beaucoup plus étroite. Elle eſt environ à ſix lieues du continent, remplie de bois & de grands arbres, dont celui qu'on appelle palma maria, eſt aſſez bon pour faire des mâts, & il en découle un baume efficace en pluſieurs maladies. Cette Iſle vue à quelque diſtance, paroît d'une hauteur médiocre, & partagée en trois petites collines. L'ancrage eſt bon dans toute la partie du nord, mais le terrein eſt mauvais en quelques autres endroits, & l'on trouve des bas-fonds près du rivage, particulierement du côté du ſud eſt, & près la pointe du ſud-oueſt, où il y a une petite iſle, qui touche preſque celle de Gorgone, avec un bas-fonds entre deux. Les Eſpagnols diſent qu'on éprouve de furieux ouragans, & de terribles tourbillons de vent aux environs de cette iſle; mais le Capitaine Rogers n'y trouva rien de ſemblable, & il y reſſentit ſeulement quelques ondées de pluies & quelques tonnerres de temps-en-temps. Depuis le commencement du printemps juſqu'au mois de Mai, il vient

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

Deſcripiion de l'iſle de Gorgone.

ſouvent de fortes briſes du côté du nord.

ROGERS, Chap. X.

Il y a aux environs de cette Iſle, quelques rochers remarquables, entre autres un au ſud-oueſt, qui, étant vu à la diſtance d'un mille, reſſemble parfaitement à une voile. A la pointe du nord-eſt, on en trouve pluſieurs très-élevés, ronds & eſcarpés, environ à la longueur d'un cable du rivage, & beaucoup d'oiſeaux de mer y font leurs nids.

An. 1709.

Productions de cette Iſle.

Les bêtes & les inſectes de cette Iſle, ſont les ſinges, les cochons d'Inde, les lievres, les lézards, & ceux qu'on nomme lions-lézards, qui changent de couleur comme les caméléons, & ſont très-agréables à voir. Il y a auſſi diverſes eſpeces de ſerpents, en telle quantité, qu'il y a fort peu de ſûreté à y marcher.

Il y croît une grande variété d'arbres & de plantes, dont la plus grande partie ne viennent que dans les pays chauds, & ſont abſolument inconnus dans nos climats. On y trouve auſſi diverſes ſortes de poiſſons qu'on ne pêche jamais dans nos mers; mais les mullets y ſont en grande quantité: cependant il eſt

très-difficile de les y pêcher avec la ligne & le hameçon, à cauſe de la netteté de l'eau, qui leur fait voir & éviter le piége. On y trouve auſſi un peu de corail blanc, & beaucoup d'huîtres, d'où l'on tire quelquefois d'aſſez belles perles. ROGERS. Chap. X. An. 1709.

Quelques-uns des gens du Duc, y prirent un animal très-laid, de la groſſeur d'un ſinge de moyenne taille, dont le poil étoit long & épais, les yeux, le nez & les autres traits petits, le viſage très-ridé, & plus difforme que celui du ſinge; les oreilles plus petites, les dents longues & aigues, le derriere gros, & le corps épais à proportion, avec la queue très-courte; & au lieu des cinq doigts des ſinges, cet animal en avoit ſeulement trois à chaque patte, avec des griffes longues & pointues. On en laiſſa grimper un ſur la plus baſſe voile de mizaine, & il fut deux heures à gagner le haut du grand mât, ce qu'un ſinge auroit fait en moins d'une demi-minute. Il marchoit d'un pas lent & égal, comme ſi tous ſes mouvements euſſent été dirigés par celui d'une montre. Les Eſpagnols le nomment, avez aſſez de raiſon, le

Animal nommé le Pareſſeux.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

paresseux : ils disent qu'il se nourrit des feuilles d'un arbre très élevé, & que lorsqu'il a mangé tout ce qui est autour de lui, avant qu'il soit descendu, & qu'il en ait gagné un autre, il a le temps de devenir maigre & presque de mourir de faim.

Notre Navigateur vit dans cette Isle, très peu d'oiseaux terrestres, parce que les singes en détruisent presque tous les œufs. Les Anglois tuerent plusieurs de ces singes, dont ils firent des fricassées, & des bouillons pour les malades, mais aucun des Officiers n'en voulut manger, parce qu'ils avoient assez de provisions, excepté le Capitaine Dampier, qui avoit été accoutumé à cette espece de nourriture, & qui les assura que jamais à Londres, il n'avoit trouvé de mets aussi délicieux que la chair des singes & des babouins de ce pays.

Proposition du Capitaine Rogers rejettée.

Le 10 d'Août, le Capitaine Rogers proposa d'envoyer le Marquis au Brésil, pour vendre les marchandises des prises, & pour y acheter des provisions fraîches, pendant que le Duc & la Duchesse, qu'il jugeoit assez forts pour son projet, demeure-

roient à la même hauteur, & y attendroient le vaiſſeau de Manille. Cette propoſition fut rejettée, quoiqu'il fût évident que ſi elle eût été ſuivie, on en auroit retiré de grands avantages. Quoiqu'on eût beaucoup ſoulagé le Marquis, en jettant dans la mer deux gros canons, vingt ballots de tabac, & quelques autres marchandiſes peſantes, il étoit toujours très-lourd à la voile; & le ſentiment du Capitaine Rogers, étoit que ce bâtiment retarderoit leurs opérations plus qu'il ne leur pourroit ſervir. Par cette raiſon, il auroit voulu l'éloigner ainſi que la barque, & l'on vit par la ſuite qu'il penſoit juſte, quoique pour lors, le plus grand nombre fût d'un avis contraire. ROGERS, Chap. X. An. 1709.

Le 12, ils ſe trouverent à treize lieues de Gorgone, ayant cette Iſle au ſud quart à l'eſt. Le 18, le Duc prit un vaiſſeau qui alloit de Panama à Lima; il étoit du port de ſoixante & dix tonneaux, mais il n'avoit rien à bord de quelque valeur, excepté vingt-quatre Negres. Ils apprirent par les gens d'équipage de cette priſe, que toute la côte étoit en allarme, à cauſe de leur ſéjour dans ces mers.

ROGERS. Chap. X.

An. 1709.

& que tous les habitants avoient la plus grande crainte de recevoir leur visite, depuis qu'ils avoient pris Guiaquil.

Ils entrent dans la baie de Tecames.

Le 25 d'Août, les deux barques eurent ordre d'entrer dans la baie de Tecames, & les vaisseaux Consors y jetterent l'ancre quelques heures après. C'étoit dans le même endroit que Sir François Drake fit un prise considérable d'argent en 1578, & en 1594 Sir Richard Haukins y fut fait prisonnnier par les Espagnols. M. White, l'Interprête, ayant hazardé de descendre à terre sans ordre, avec quelques Matelots, fut bien près de devenir la victime de sa désobéissance. Les Indiens les attaquerent d'une embuscade, avec des armes à feu, des arcs, des fleches & des lances. Ils dûrent la vie aux ténebres de la nuit, & au couvert d'un bois dans lequel ils se retirerent: mais le lendemain, ils entrerent en négociation, par la médiation d'un Religieux qu'ils avoient fait prisonnier dans la derniere prise. Les Indiens accepterent un présent de trois statues de Saints, & d'un chapeau de plumes, destiné pour la femme

de leur Chef. Alors ils laverent la couleur rouge dont ils étoient peints, qui eſt chez eux un ſigne de guerre, & envoyerent auſſi en préſent, pluſieurs arcs & quelques fleches, au Capitaine Rogers.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

Ils ſe comporterent enſuite très-paiſiblement, & montrerent aux gens de la barque, qui alloient faire de l'eau, l'endroit où ils trouveroient la meilleure. Ils ne ſe firent aucune peine de venir à bord & de viſiter le vaiſſeau: un, particulierement, qui étoit entiérement nud, parut ſi charmé à la vue de ce bâtiment, qu'on pût à peine le faire ſortir de la grande chambre, où il s'étoit couché ſur le plancher, & où il demeura fort long-temps, dans une eſpece de contemplation. Enfin, il ſe diſpoſa à partir, & parut très-ſatisfait d'un coup d'eau-de-vie qu'on lui donna, & de quelques vieux haillons d'habillement. Le 26, les chaloupes revinrent chargées d'eau, & apporterent une lettre d'un Moine, qui étoit comme le Gouverneur du village, par laquelle il marquoit que les habitants étoient diſpoſés à échanger toutes ſortes de proviſions fraîches, telles que des

Ils négocient avec les Indiens.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

vaches, des cochons, des plantains & d'autres; pour les marchandiſes que les Anglois voudroient envoyer à terre. Par ce commerce, ils furent bien-tôt munis d'une bonne quantité de proviſions, quoiqu'elles ne fuſſent pas encore ſuffiſantes pour tout le voyage, puiſqu'ils furent obligés peu de temps après, d'aller aux iſles de Gallapagos, pour y prendre des tortues. Avant de quitter Tecames, ils mirent à terre le Moine qui leur avoit ſervi de Plénipotentiaire, ſur la demande qu'il en fit; & par reconnoiſſance, ils lui firent préſent d'une Eſclave Negreſſe, à laquelle il paroiſſoit plus attaché qu'il ne convenoit à ſon état. Ils envoyerent auſſi au Moine ou Prêtre du village, un Negre & une piece de baie, pour le remercier de ſa politeſſe. Ils vendirent les Negres qui leur étoient inutiles, quatre ballots de baies, & une piece de camelot à M. Navarre, avant qu'il les quittât, & il s'engagea de remettre à l'ordre des Intéreſſés, trois mille cinq cents pieces de huit en payement à la Jamaïque, par la voie de Porto Bello. Ils mirent enſuite tous leurs Priſonniers dans une

barque ſans agrès, & les laiſſerent en liberté de gagner la terre à la haute mer, après quoi ils remirent à la voile le 31, vers ſix heures du matin, avec un vent frais de ſud-ſud-oueſt, emmenant ſeulement deux des otages qu'ils avoient retenus, à cauſe du défaut de payement de la rançon de Guiaquil; & ils ſe déterminerent alors, à les conduire en Angleterre. On leur en avoit laiſſé trois, mais ils renvoyerent le moins conſidérable ſur la priſe, avec les autres Priſonniers, qu'ils mirent en liberté.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

Le village de Tecames eſt près du bord du la mer, compoſé ſeulement d'une Egliſe & de ſept maiſons, où les Corſaires ne trouverent rien de quelque valeur. Il eſt vraiſemblable qu'à leur approche, les habitants, qui étoient très-experts à la chaſſe & à la pêche, avoient emporté leurs meilleurs effets dans les bois. Les maiſons ſont bâties de bamboucs fendus, couvertes de feuilles de palmier, & élevées ſur des poteaux, avec les étables à cochon deſſous. On y monte par des pieces de bois miſes en travers, qui ſervent d'eſcalier. A quatre lieues plus avant dans les ter-

Deſcription du village de Técames.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

res, il y a un village plus considérable, qui est la résidence du Moine dont nous avons parlé; mais l'espace intermédiaire n'est pas entiérement inhabité. On trouve en cet endroit deux ou trois rivieres contiguës, qui se déchargent dans la mer. Vers minuit, il s'y éleve ordinairement un vent de terre qui vient du sud ou de sud quart à l'est, & qui dure jusques vers midi. Ensuite le vent de mer s'éleve jusqu'à minuit, venant de l'oueſt & de l'oueſt sud-oueſt. Le temps y est sec, depuis le mois de Juin jusqu'en Décembre, & il tombe des pluies douces depuis Janvier jusqu'au mois de Mai.

Les Indiens sont barbares & hardis; ils se servent dans les combats, de fleches empoisonnées & d'armes à feu, qu'ils tirent au travers de haies: on ne gagne rien auprès d'eux par la force; & tous ceux qui sont obligés de mouiller sur cette côte, doivent s'attacher à se les rendre amis par la douceur.

Ils abordent aux Isles de Gallapagos.

Le 8 de Septembre, les trois vaisseaux Consors gagnerent les isles de Gallapagos, où ils demeurerent jusqu'au matin du 17, pour y prendre

des tortues & du sel, qu'on y trouve en grande quantité. Les Espagnols comptent cinquante de ces Isles; mais l'eau n'est bonne que dans une. Il y a une grande quantité d'oiseaux de terre & de mer; on y voit entre autres, des faucons, & des tourtelles si peu sauvages, qu'elles se laissent tuer avec un bâton. Il y a aussi des veaux marins, si féroces, qu'ils attaquent les hommes qu'ils rencontrent, comme il arriva au Capitaine Rogers, qui eut beaucoup de peine à se débarrasser d'un qui venoit sur lui avec toute la fureur d'un dogue irrité, & il ne le quitta qu'après avoir reçu trois blessures d'une pique, que le Capitaine tenoit à la main. Pendant que les Anglois furent dans ces Isles, ils mirent dix Negres à terre, pour couper du bois de chauffage, & il y en eut sept qui déserterent dans les forêts.

ROGERS. Chap. X. An 1709.

Le 2 d'Octobre, n'étant qu'à dix lieues du Mexique, qu'ils avoient au nord est, quelques-uns des hommes tomberent en foiblesse, & devinrent malades; mais ils furent promptement rétablis par la saignée. Cet accident venoit sûrement de la petite

Ils font dans une grande disette de pain.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

quantité de pain qu'on leur donnoit, étant réduits par jour à une livre & un quart pour cinq hommes. Leur principale nourriture étoit la chair de tortue, qui eſt un très-bon préſervatif contre le ſcorbut; mais qui n'eſt pas propre à donner des forces. Le 4 d'Octobre, ils mouillerent aux iſles des trois Maries, où ils demeurerent juſqu'au 24, à couper du bois, à faire de l'eau, & à prendre des tortues. Ils eurent beaucoup de peine à trouver une fontaine d'eau-faîche; toutes celles qu'ils rencontrerent, à l'exception de deux, où ils firent leur proviſion, non-ſeulement donnoient des eaux ameres; mais elles les purgeoient fortement; ce qui étoit occaſionné par les mines & les racines qui en étoient voiſines. Ces Iſles ſont à 20 degrés 45 minutes de latitude, ou aux environs; la plus grande paroît avoir cinq lieues de longueur, celle du milieu en peut avoir trois, & la plus petite, un peu moins de deux. On y trouve beaucoup de pigeons, de tourterelles, de perroquets, & d'autres eſpeces d'oiſeaux, avec d'excellents lievres, des guanos & des racouns, qui ſont na-

urellement méchants, & aboyent comme des chiens. Pendant qu'ils demeurerent dans ces Iſles, le Capitaine Thomas Dover, avec le conſentement d'un Comité, quitta le Duc, & paſſa à bord de la Ducheſſe. On prit alors la réſolution de croiſer vers le cap Saint Luc, qui eſt la pointe la plus méridionale de la Californie; dans l'eſpérance de rencontrer le vaiſſeau de Manille ou d'Acapulco. Le 30, une Negreſſe accouha d'une fille à bord du Duc, par le ecours de M. Waſſe, premier Chirurgien, dans une cabane qu'on avoit réparée pour la recevoir. Le Capitaine Rogers, dans la relation qu'il ous a donnée de ce voyage, prend es plus grandes précautions pour ue le Lecteur n'accuſe pas ſes gens le débauche, ou les Capitaines eux-nêmes, d'indulgence à ce ſujet. Il ſſure que cette femme n'étoit avec ux, que depuis ſix mois; qu'une utre Negreſſe, nommée Daphné, ui étoit auſſi à bord, fut menacée l'être châtiée très-ſévérement ſi elle nanquoit à la chaſteté; & qu'une utre fut fouettée au cabeſtan de la Ducheſſe, pour quelque légere ga-

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

lanterie. Il paroît que ces femmes ſavoient un peu d'Anglois, & qu'elles leur ſervoient à faire la cuiſine, à blanchir le linge, & à raccommoder les habits.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

Ils arrivent à la côte de Californie.

Le premier de Novembre, étant à la latitude de 22 degrés 55 minutes, ils découvrirent la Californie environ à huit lieues de diſtance du côté de l'oueſt, quart au Nord. On fit des défenſes très-ſéveres ſur le jeu, & le 17, on découvrit quelques Indiens ſur un radeau aſſez éloigné. Quand ils virent les vaiſſeaux, ils craignirent d'abord d'en approcher; mais on les y engagea bien-tôt, par un préſent de couteaux & de quelques baies. Ils apporterent des peaux de cerfs, deux renards en vie, & deux veſſies pleines d'eau. Ils étoient entierement nuds, & n'avoient aucune connoiſſance de la Langue Eſpagnole, ce qui fit juger qu'ils n'avoient point de communication avec cette Nation, & ils parûrent ignorer totalement la maniere dont les Européens faiſoient leur commerce. Quelques gens d'équipage ſe hazarderent à deſcendre le 19, ſur leurs radeaux, parce que la mer étoit trop forte pour

pour le faire dans des chaloupes. Les habitants qui étoient d'un caractere très-doux, les aiderent en tout ce qu'ils purent, en s'eſſuyant l'eau du viſage avec les mains.

ROGERS, Ch. X. An. 1709.

Quand ils furent arrivés à terre, les Matelots, dont chacun étoit ſoutenu par deux Sauvages, furent conduits par un chemin étroit, d'environ un quart de mille de longueur à leurs huttes, où leur arrivée fut célébrée au ſon d'un inſtrument très-diſcordant, qui n'étoit compoſé que de deux bâtons dentelés, & accompagné d'une voix encore plus baroque & plus barbare. Ils y furent régalés de poiſſon grillé, & on leur fit préſent de couteaux faits de dents de goulus de mer, & de quelques autres curioſités. Ces honnêtes Sauvages paroiſſoient diſpoſés à partager avec eux tout ce qu'ils poſſédoient, excepté leurs enfants & leurs femmes, auxquelles ils étoient trop attachés pour en faire part à d'autres, quoiqu'il y ait des pays dans le monde, où ce partage eſt honorable. Le 21, la chaloupe fut envoyée à terre avec un muſicien; mais Rogers ne nous dit point quelle impreſſion l'har-

Humanité des habitants.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

monie put faire ſur un peuple auſſi neuf & auſſi peu civiliſé. Il dit ſeulement que la chaloupe revint le lendemain ; qu'elle avoit trouvé une baie très-sûre à peu de diſtance, avec une bonne riviere d'eau douce qui y tomboit ; & près de cette riviere, les huttes de plus de cinq cents Indiens, qui ne purent fournir aux vaiſſeaux autre choſe que du poiſſon. Notre Auteur croit que cette baie eſt l'endroit ou relâcha Thomas Cavendiſh en 1588.

Le 27, les Indiens commencerent à devenir plus réſervés, & à ſe tenir à une plus grande diſtance des Matelots, comme s'ils euſſent craint que les Corſaires, en reſtant ſi long-temps avec eux, ne priſſent plus de goût qu'ils ne le déſiroient, pour leur pays. Le 28, deux hommes furent punis, pour avoir volé la clef du magaſin au Maître Garde, pendant qu'il dormoit, & y avoir pris du pain & du ſucre. Ce crime étoit alors d'autant moins pardonnable, que le pain n'étoit plus qu'en très-petite quantité, & qu'on n'avoit pas d'eſpérance d'en trouver juſqu'à ce qu'on fût arrivé à l'iſle de Guam, où l'on

avoit deſſein de ſe rendre en quittant la Californie.

ROGERS, Chap. X.

Ils commencerent tous à déſeſpérer de rencontrer cette année le vaiſſeau de Manille; un mois s'étant écoulé depuis le temps qu'il a coutume de paſſer près de cette côte. Cependant à la joie générale de tous les équipages, on le découvrit le 21 de Décembre, & le 22, il fut pris par le Duc, après un combat très-court, dans lequel les Eſpagnols perdirent neuf hommes, & en eurent un plus grand nombre de bleſſés. Le ſeul dommage que reçut le Duc, fut que le Capitaine Rogers eut un coup dans la joue, qui lui caſſa la machoire, & qu'un Matelot Irlandois fut légerement bleſſé. Ce vaiſſeau étoit commandé par M. Jean Pichberti, brave François, auquel les Corſaires donnerent la liberté quelques jours après. Ils lui laiſſerent la barque avec les marchandiſes de la priſe, pour leſquelles ils accepterent ſes billets payables à Londres, & montant à ſix mille piaſtres. On permit auſſi aux deux otages de Guiaquil, de s'embarquer à bord de la même barque.

An. 1709.

Les Anglois prennent le vaiſſeau de Manille.

ROGERS, Chap. X.

Ce vaiſſeau avoit cent quatre-vingt treize hommes à bord, il portoit vingt canons & vingt pierriers: il étoit parti avec un autre beaucoup plus fort, du port de neuf cents tonneaux, que les Corſaires rencontrerent quelques jours après; mais ils furent obligés de l'abandonner, après un combat de fuite, qui dura près de deux jours.

An. 1709.

Il renvoyent le Capitaine & les otages de Guiaquil.

Le premier de Janvier 1710, la barque qui portoit M. de Pichberti, les deux otages & les autres Priſonniers, partit du port de Segura, & fit voile pour Acapulco, munie d'une quantité ſuffiſante d'eau & de proviſions. On rendit au Capitaine, aux Officiers & au Chapelain, leurs livres, leurs habillements & leurs inſtruments; politeſſe dont ils parurent très-reconnoiſſants.

An. 1710.

Le lendemain ou le ſur-lendemain, le Capitaine Dover, fut nommé Commandant de la priſe par le plus grand nombre des Officiers, dans un Comité tenu à ce ſujet; & l'on donna à cette priſe, le nom de la frégate le Bachelier. Woodes Rogers, qui avoit une opinion aſſez médiocre de ce Capitaine, en ſa

qualité d'Officier de mer, fit contre cette nomination une protestation solemnelle, qui fut aussi souscrite par les principaux Officiers du Duc. Pour prévenir les désordres qui auroient pû suivre de la chaleur des esprits, & empêcher que les disputes ne prissent de nouvelles forces, on assembla un autre Comité, dans lequel il fut décidé que le Capitaine Dover, demeureroit à bord de la prise, avec le titre de premier Capitaine; mais sans aucune autorité pour faire voile, pour combattre, ni pour toutes les autres affaires qui regardoient immédiatement le vaisseau, dont les soins furent confiés conjointement à M. Stratton & à M. Frye. Cette décision satisfit Rogers & ses Partisans, & l'unanimité fut promptement rétablie.

ROGERS. Chap. X.

AN. 1710.

On convint aussi que leur expédition dans ces mers, étant près de sa fin, ils se disposeroient à retourner en Europe, & qu'en cas de séparation, le lieu de rendez-vous seroit à Guam, une des isles des Larrons.

Le 11 de Janvier, ils firent voile du port Ségura, & dirigerent leur cours vers Guam; ils n'avoient alors

ROGERS, Chap. X.

An. 1710.

que très-peu de proviſions & de liqueurs, malgré ce qu'ils en avoient trouvé à bord du Bachelier, & l'on régla la portion journaliere de cinq hommes, en prenant vingt-quatre heures pour la journée, à une livre & demie de farine, & un petit morceau de viande. On leur donnoit à chacun trois pintes d'eau, tant pour la boiſſon que pour faire cuire la nourriture. Avant de continuer l'hiſtoire de leur voyage & de leur retour en Europe, nous allons jetter un coup d'œil ſur la Californie, ſur le Mexique, & ſur quelques autres pays dont les vaiſſeaux Conſors ont ſuivi les côtes.

CHAPITRE XI.

Description de la Californie.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Raisons de douter que la Californie soit une Isle.

ON n'est pas encore certain si la Californie est une isle, ou si elle tient au Continent. Quelques Espagnols ont poussé leur navigation entre la Californie & le Continent, jusqu'au quarante-deuxieme degré de latitude septentrionale; mais ils y ont trouvé tant de bas-fonds, & un si grand nombre d'isles, qu'ils n'ont osé aller plus loin. Il est vraisemblable qu'elle joint le continent un peu plus loin au nord, d'autant que les bas-fonds & la quantité d'isles, sont en général des signes de la contiguité de la terre ferme: mais les Espagnols, qui ont plus de terrein dans cette partie du monde, qu'ils n'en peuvent faire usage, ont négligé d'en poursuivre la découverte (*).

(*) On est présentement bien convaincu que la Californie n'est point une isle, & nous avons obligation de cette découverte, aux travaux des Jésuites Espagnols. On imprime actuellement la

ROGERS, Chap XI.

An. 1710.

Deſcription générale du pays.

Quelques vieilles Cartes joignent la Carliſornie à la terre de Jeſſo, & les Hollandois au contraire, diſent qu'ils ont pris anciennement dans ces mers, un vaiſſeau Eſpagnol qui avoit fait le tour de la Californie, & trouvé que c'étoit une iſle; mais on ne peut faire aucun fonds ſur cette hiſtoire. On n'eſt pas plus aſſuré ſur la figure & ſur l'étendue du même pays. Il eſt, pour la plus grande partie, montagneux, ſtérile, & rempli de ſables; ne produiſant que des buiſſons & quelques arbriſſeaux, où l'on trouve un peu de fruit, & des baies de diverſes ſortes. Cependant en avançant environ quinze lieues au nord, la terre eſt couverte de grands arbres. Les Eſpagnols diſent qu'il y a de très-bons ports dans ce pays; mais les Anglois n'y en trouverent aucun; cependant ils jugerent qu'il étoit fort peuplé, par la grande quantité de fumées qu'ils remarquerent en divers endroits. L'ancrage

traduction Françoiſe de l'Ouvrage, où cette aſſertion eſt démontrée. Les Anglois en ont auſſi aſſez fait d'eſtime pour en donner une Edition en leur Langue.

n'y eſt pas des meilleurs dans le temps de la haute mer, & en général, il y a peu d'avantage à y relâcher. Pendant que les Corſaires y demeurerent, ils en trouverent l'air ſerein, agréable & très-ſain, avec de légeres briſes, un peu de pluie, de fortes roſées, & les nuits plutôt froides que chaudes. ROGERS, Chap. XI. An. 1710.

Les Habitants, dont ils virent environ trois cents, ſont grands & droits, avec les membres gros, & plus noirs qu'aucun autre peuple de la mer du ſud. Leurs cheveux qui ſont droits, longs & noirs, leur tombent juſqu'aux cuiſſes. Les hommes ſont entiérement nuds, & les femmes ſont couvertes pour la pudeur, de quelques feuilles, ou d'un morceau d'étoffe, faite avec la plante qu'on nomme herbe à ſoie, ou de peaux d'oiſeaux ou d'autres bêtes. Les deux ſexes ſont également vilains & hideux: il paroît qu'ils craignent d'expoſer leurs jeunes filles à la vue des Etrangers; mais ſi l'on en peut juger par les meres, cette crainte eſt peu fondée, & il n'y a pas lieu de croire qu'on fût expoſé avec elles, à aucune tentation. Des Habitants.

Chap. XI

An 1710.

Leur langage.

Leur langage eſt dur, rauque & vient beaucoup de la gorge, enſorte qu'il offenſe autant les oreilles, que leur figure déplaît aux yeux. Le Capitaine avoit d'abord formé le projet d'emmener deux de ces Habitants, pour être mieux inſtruits du pays, quand ils ſauroient aſſez d'Anglois pour ſe faire entendre; mais comme il avoit fort peu de proviſions, il craignit de s'en charger.

Leur probité.

Quelques-uns d'entre eux portent des bracelets de perles, de graines rouges, de petits morceaux de bois & de coquilles, attachées avec de l'herbe de ſoie autour de leurs bras & de leurs jambes. Ils preferoient ces bagatelles aux chapelets de verre que leur préſentoient les Matelots, comme s'ils en euſſent connu le peu de valeur intrinſeque. Ils ne deſiroient que des couteaux, & d'autres inſtruments tranchants; mais ils étoient ſi remplis de probité, qu'ils ne touchoient à aucuns des outils des Charpentiers ni des Tonneliers, & que ceux qu'on laiſſoit le ſoir ſur le rivage, ſe retrouvoient le matin à la même place.

Leur habileté à plonger.

Ils n'ont rien qui reſſemble aux

meubles ni aux uſtenſiles des Européens. Leurs huttes ſont baſſes, & faites de branches d'arbres & de roſeaux; mais elles ne ſont pas aſſez couvertes pour les garantir de la pluie, & ils n'ont aucun jardin aux environs. Ils vivent particuliérement de poiſſon, & cette circonſtance, jointe au peu de ſolidité de leurs huttes, qui ne paroiſſent conſtruites que pour un temps, fit juger aux Anglois, qu'ils n'avoient pas d'habitation fixe. Ils n'ont ni filets, ni hameçons pour la pêche; mais ils ſe ſervent d'inſtruments de bois, avec leſquels ils dardent le poiſſon très-adroitement, & ils ſont auſſi d'excellents Plongeurs. Quelques-uns des Matelots dirent au Capitaine Rogers, qu'ils en avoient vu un, qui plongeoit avec ſon inſtrument de bois, qu'en demeurant long temps ſous l'eau, il l'élevoit avec un poiſſon au bout, & que les autres Sauvages le prenoient du radeau où ils l'attendoient. Le Capitaine fit jetter quelques couteaux groſſiers en mer, pour éprouver leur adreſſe à plonger, & il étoit rare qu'ils ne les priſſent pas avant qu'il fuſſent à plus de trois

ROGERS, Chap. XI. An. 1710.

ROGERS, Chap. XI.

ou quatre braſſes de profondeur; preuve de leur grande agilité.

An. 1710.

Au lieu de pain, ils font uſage de petites graines noires, dont le goût reſſemble aſſez à celui du café; ils les briſent avec des pierres & les mangent enſuite à poignées. Ils ont quelques racines aſſez ſemblables aux yams, une eſpece de graine, qui vient dans des coſſes, & dont le goût approche beaucoup de celui de nos pois verds, & une baie qui reſſemble à celle du lierre: ils la font ſécher au feu, & la mangent comme nous faiſons nos pois ſecs. Ils ont une autre baie, dont ils font une grande eſtime; elle reſſemble à nos groſſes groſeilles, d'un blanc tirant ſur le verd, avec une poulpe, un noyau & un pepin. Ils ont auſſi un fruit qui croît ſur un arbre ſemblable à la poire piquante, dont le goût eſt à peu près comme celui des groſeilles rouges, & il eſt très-bon dans les ſauces. On y trouve beaucoup de graines & de plantes, qui nous ſont totalement inconnues.

Leur nourriture.

Leur indolence.

Ils paroiſſent avoir une faiſon pour la chaſſe, à en juger par les peaux de cerfs & d'autres bêtes fau-

ves. Ils marquent un reſpect particulier pour un d'entre eux, dont la tête aſt ornée d'une eſpece de chapeau de plumes; mais du reſte, tout paroît être en commun. Ils ſont lents & pareſſeux, & ne ſongent qu'au moment préſent pour leur ſubſiſtance. Ils s'arrétoient à regarder les Matelots, quand ils coupoient du bois, ou quand ils faiſoient de l'eau; mais ils ne les aidoient jamais dans leur travail, ni à rien qui pût cauſer quelque fatigue. ROGERS, Chap. XI. An. 1710.

Ils portent des arcs & des fleches, avec leſquelles ils percent des oiſeaux volants. Les arcs ont environ ſept pieds de long, d'un bois dur & pliant, avec des cordes de l'herbe à ſoie. Leur fleches, qui ont quatre pieds & demi de longueur, ſont de cannes avec des pointes d'os de poiſſon bien aiguiſés pour cet uſage. La plus grande partie de leurs couteaux & de leurs autres inſtruments tranchants, ſont de dents de requins. Ils ont de fort groſſes perles, dont ils font des colliers & des bracelets. Le pays en général, eſt agréable & fertile, abondant en beſtiaux & en autres proviſions de toutes eſpeces. Leur adreſſe à tirer de l'arc.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Les habitants ſe familiariſerent aiſément avec les Anglois, & vinrent ſouvent voir de près leurs vaiſſeaux, qu'ils regardoient avec admiration. Ils n'ont ni barques, ni canots, ni aucune autre eſpece de bâtiment qui puiſſe aller à la voile. Ils ſe ſervent ſeulement de radeaux, qu'ils conduiſent avec des pagayes. On donna une chemiſe à l'un de ces habitants; mais il la déchira auſſi-tôt en pieces, qu'il partagea avec ſes Compagnons, pour y mettre les graines dont ils font leur nourriture. Le Capitaine Rogers ne vit chez eux aucun uſtenſile de cuiſine: ils enterrent leur poiſſon dans un monceau de ſable, & font du feu deſſus, juſqu'à ce qu'ils le jugent en état d'être mangé. L'eau eſt très-bonne dans ce pays, & ils ont beaucoup de fenouil. Ils font le feu au milieu de leurs huttes, qui étant très-baſſes, ſe rempliſſent bientôt de fumée; & pour l'allumer, ils frottent fortement l'un contre l'autre deux bâtons ſecs, ce qui eſt la méthode de tous les Indiens ſauvages.

Port où aborderent les Anglois.

On peut reconnoître l'entrée du port, par quatre rochers élevés, ſemblables aux aiguilles de l'iſle de

Wight, quand on y arrive du côté de l'oueſt. Les deux qui ſont les plus occidentales, ont la forme de pains de ſucre. Le plus intérieur de ces rochers a une arche comme un pont, ſous laquelle paſſe la mer. Dans la partie la plus profonde de la baie, on peut jetter l'ancre depuis dix, juſqu'à vingt ou vingt-cinq braſſes d'eau.

CHAPITRE XII.

Deſcription du Mexique.

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

Situation & diviſion actuelle du Mexique.

LE Mexique eſt ſitué entre le huitieme degré de latitude ſeptentrionale, & le cinquante ou cinquante-cinquieme ; mais il eſt peu connu, & n'eſt point habité par les Eſpagnols, au-delà de 35 dégrés. On le partage en vieux & en nouveau Mexique ; ce qui comprend en général, toute la partie occidentale de l'Amérique Septentrionale connue. Il eſt diviſé en audiences ou Juriſdictions de Saint Domingue, du Mexique proprement dit, de Guadalajara, ou nouvelle Galice, & de

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Guatimala. Ces audiences ſont ſubdiviſées en différentes Provinces, dont nous ne rapporterons pas les noms, pour ne point fatiguer le Lecteur. La partie nommée nouvelle Eſpagne, eſt la meilleure & la plus importante de toute l'Amérique Septentrionale; mais les Eſpagnols étendent ſouvent ce nom de nouvelle Eſpagne, à tout ce qu'ils poſſedent dans ce pays.

L'air, en général, y eſt doux, tempéré, très-ſain, & le terroir ſi fertile, qu'en quelques endroits, il produit cent grains de bled pour un: mais les pluies d'été y ſont ſi fortes, qu'on ne peut y recueillir ni huile ni vin.

Plante nommée Maghey.

La plante la plus remarquable de ce pays, eſt celle qu'ils appellent Maghey; elle y croît en grande abondance, & l'on en trouve auſſi, mais en petite quantité, dans les iſles des trois Maries. Les Naturels & les Eſpagnols font de petit vin avec le jus de cette plante, qui ſert encore à d'autres uſages, & l'on prend les feuilles avec quelques côtes, pour faire des cordages, du fil & de la toile, dont on ſe ſert pour des ſacs &

des chemiſes. Ils ont beaucoup de gros & de menu bétail, & une ſi grande quantité d'oiſeaux, qu'ils en tuent ſouvent uniquement pour les peaux & pour les plumes. Ils ont auſſi d'excellents chevaux de race Eſpagnole. ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Il y a peu de mines d'or dans ce pays, mais on y trouve beaucoup de mines d'argent, & quoiqu'elles ne ſoient pas auſſi riches que celles du Pérou, on les exploite plus aiſément.

Les autres principales denrées, ſont le fer, l'acier & le cuivre, les cuirs, la laine, le coton, le ſucre, la ſoie, la cochenille, les teintures écarlates, les plumes, le miel, la cire, le baume, l'ambre gris, le ſel, beaucoup de drogues médicinales, le coco, la caſſe, & pluſieurs autres. Le ſable des rivieres entraîne ſouvent de l'or. On trouve auſſi au Mexique, beaucoup de figues, d'oranges, de citrons, & d'autres fruits particuliers au climat, outre ceux qui ſont communs en Europe. En pluſieurs endroits, il y a du cryſtal, des turquoiſes, des émeraudes, des marcaſſites, des pierres de bezoar, & du poivre, ce qu'on doit entendre du Productions du pays.

Mexique en général, d'autant que de toutes ces denrées, les unes viennent dans une Province, & les autres dans une autre. La température du climat differe auſſi beaucoup ſuivant les endroits : ceux dont la ſituation eſt près de la mer du ſud, ſont très-chauds ; mais dans les montagnes & aux environs, il fait un froid aſſez vif : en d'autres endroits, il tombe des pluies continuelles pendant huit ou neuf mois de l'année, & ils ſont infectés de ſerpents, de couſins ou moſquites, & d'autres inſectes, particuliérement vers la Zône Torride.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Incertitude ſur l'hiſtoire de ce pays.

Nous n'entreprendrons pas de donner l'hiſtoire des Rois ou Empereurs de ce pays ; parce qu'il ſeroit impoſſible aux plus habiles Critiques d'en diſtinguer le vrai d'avec le faux. Les Auteurs Eſpagnols diſent que les Empereurs du Mexique étoient très-puiſſants, qu'ils avoient vingt-cinq ou trente petits Rois pour Tributaires : que leur garde ordinaire étoit de deux ou trois mille hommes ; & que dans l'occaſion, ils en pouvoient lever deux ou trois cents mille : que leurs Palais étoient magnifiques,

leurs Temples ſomptueux, & leur culte barbare, puiſqu'ils faiſoient des ſacrifices de leurs Ennemis, & quelquefois de leurs propres Sujets. ROGERS, Chap. XII. An 1710.

Les habitants du vieux Mexique, diſent qu'ils ne deſcendent pas de la même race; mais que leurs ancêtres viennent de diverſes Nations, qui habiterent la partie ſeptentrionale du continent, & particuliérement celle qu'on nomme le nouveau Mexique. Ils furent long-temps avant d'être réunis ſous une Monarchie, puiſque Montézuma, qui regnoit quand Fernand Cortez fit ſon invaſion, n'étoit compté que pour le neuvieme Empereur. Les diviſions entre les Naturels, & la haine que les Princes voiſins portoient à ces Empereurs, rendirent la conquête du Mexique beaucoup plus aiſée aux Eſpagnols, qu'ils ne s'en étoient flattés. Auſſi dans l'Evêché de Los Angelos, & dans pluſieurs autres, il y a des milliers d'Indiens exempts des taxes ordinaires, parce que leurs ancêtres ont aidé les Eſpagnols à aſſujettir le pays.

Mœurs des Naturels.

Les Naturels du Mexique, c'eſt-à dire ceux qu'on peut appeller réellement

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

les Mexiquains, ſont civils, induſtrieux & ingénieux; leur talent pour la peinture, eſt remarquable, & leur coloris très-brillant, mais les figures ne ſont pas exactement proportionnées. Leurs pinceaux ſont faits de plumes de cinçons, petit oiſeau qui, ſi on veut les en croire, ne vit que de roſée. Au lieu des lettres de l'alphabet, ils ſe ſervent de certains caracteres, par le moyen deſquels ils ont conſervé quelques fragments de leur hiſtoire. Un des Gouverneurs Eſpagnols du Mexique, en tira quelques-uns des mains des Naturels, avec une explication, qui fut traduite en Eſpagnol. Le vaiſſeau dans lequel il envoya ce manuſcrit à l'Empereur Charles V, fut pris par un navire François; il tomba entre les mains d'André Thevet à Paris, & Hackluyt, Aumonier de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, l'acheta de ſes Héritiers. Sir Walter Raleigh le fit traduire en Anglois, & le Savant Henri Spelman, engagea Purchas à en faire graver les figures. Cette Hiſtoire eſt diviſée en trois parties; la premiere ne contient preſque autre choſe que les noms & les conquêtes

de leurs Princes, avec un ſommaire de leurs vertus & de leurs vices; enſorte qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. La ſeconde traite des tributs que payoit le peuple, proportionnellement au produit de ce qu'on tiroit du pays, en proviſions, en armes, en habits, en étoffes, en ornements, en papier & en meubles. La troiſieme, parle de l'œconomie, des uſages & de la diſcipline des Mexiquains: comme elle eſt la plus intereſſante, nous allons en donner un extrait en peu de mots.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Quatre jours après la naiſſance d'un enfant, la Sage-femme le portoit dans la cour de la maiſon, le mettoit ſur des joncs; & après l'avoir lavé, elle demandoit à trois jeunes garçons, qui venoient à cette cérémonie, comme à une fête, de lui donner le nom qu'il leur plairoit. Si c'étoit un garçon, on lui mettoit entre les mains les inſtruments qui convenoient à l'état de ſes peres, par exemple, des armes, ſi c'étoit des militaires. Si l'enfant étoit une fille, on lui mettoit une quenouille, ou quelqu'autre uſtenſile de femme. Quand l'enfant étoit deſtiné au culte de

Cérémonies pour la naiſſance & le mariage des anciens Mexiquains.

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

leur Divinité, on le conduiſoit au Temple à un âge réglé, & on le laiſſoit entre les mains du Grand-Prêtre avec quelques préſents, pour qu'il eût ſoin de ſon éducation. S'il devoit ſuivre la vie militaire, on le donnoit à un Officier, qui lui enſeignoit l'uſage des armes. Les parents corrigeoient leurs enfants par les coups, ou en les piquants avec des aiguilles de Maghey : les peres piquoient les garçons par tout le corps, quand ils étoient opiniâtres, mais les meres ne piquoient les filles qu'aux poignets. Lorſque les garçons étoient un peu grands, on les lioit par les pieds & par les mains; on les mettoit tout nuds dans de l'eau bourbeuſe un jour entier, & la mere les en retiroit la nuit pour les nettoyer. Quand on marioit une fille, celui qui en avoit porté les paroles, la portoit ſur ſon dos juſqu'à la maiſon du mari, & quatre femmes l'accompagnoient avec des torches allumées. Les amis du mari la recevoient dans la cour, la portoient dans la chambre, s'aſſeyoient avec elle ſur une natte, attachoient les bords de leurs habits les uns aux autres, & offroient ainſi

de l'encens à leurs idoles : mais il falloit quatre vieillards, hommes ou femmes, pour témoins de la cérémonie. On faisoit ensuite un festin : les témoins exhortoient les nouveaux mariés à bien vivre ensemble, & le mariage étoit conclu.

ROGERS, Chap XII, An. 1710.

Les Prêtres exerçoient leurs novices à balayer & orner les Temples, à faire des siéges de cannes, à former des aiguilles ou des poinçons de Maghey pour tirer du sang dans les sacrifices, à ramasser des brousailles pour entretenir le feu perpétuel ; & s'ils manquoient à leur devoir, on les renvoyoit à leurs parents. Quand on les surprenoit avec des femmes, on les piquoit de ces mêmes aiguilles.

De leurs Prêtres & des Soldats.

Un des premiers Prêtres alloit toutes les nuits dans une montagne voisine, où il faisoit pénitence : il y portoit du feu & des parfums pour faire des sacrifices au Diable, & étoit toujours accompagné d'un Novice. Quelques-uns jouoient sur des instruments de musique, & d'autres comptoient les heures par les observations des étoiles. On parvenoit par degrés aux principales dignités de la Prêtrise, & il y avoit toujours quel-

ques-uns des Miniſtres des Autels dans les armées pour encourager les troupes, & remplir les fonctions ſacrées. Ceux qui conduiſoient les jeunes gens à l'armée, les puniſſoient en leur mettant des charbons ardents ſur la tête, en les piquant avec des épines de pin bien aiguiſées, & en leur brûlant les cheveux. Les Monarques récompenſoient les Soldats, ſuivant le nombre de priſonniers qu'ils avoient fait, par des habits de diverſes couleurs, où par différents poſtes à l'armée, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus aux plus élevés. Leur grand Prêtre étoit auſſi homme d'armée, & pouvoit remplir toutes les places militaires.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Leurs ſupplices.

Leurs punitions capitales conſiſtoient à étrangler, ou à frapper à coups de pierre juſqu'à la mort. Si un Cacique ou petit Prince ſe révoltoit, tous ſes Sujets avoient part à ſon châtiment, à moins qu'ils ne trouvaſſent moyen d'appaiſer le Monarque. L'ivrogrerie des jeunes gens étoit punie de mort, mais on la permettoit aux vieillards, & aux femmes de ſoixante & dix ans. Les voleurs des grands chemins & les adulteres

teres étoient lapidés. Dans les assemblées, pour les affaires publiques, le Grand-Maître de la maison de l'Empereur ne cessoit d'exhorter les jeunes gens à fuir la paresse, le jeu, l'ivrognerie, & les autres vices, ROGERS, Ch. p. XII. An. 1710.

Les naturels d'à présent sont presque tous sujets du Roi d'Espagne, excepté dans quelques montagnes, & dans quelques cantons septentrionaux, qui ne sont pas encore réduits. Ces derniers attaquent assez souvent les Espagnols, quand ils en trouvent une occasion favorable.

Etat actuel des Mexiquains.

Dans la partie qu'on nomme le nouveau Méxique, on trouve encore quelques uns des naturels qui sont très-barbares, & fort adonnés aux armes : les hommes ne portent que des peaux, & les femmes n'ont à peine autre chose pour se couvrir que leurs cheveux. Ils vivent pour la plus grande partie de viande crue, & vont par troupes, changeant d'habitation, selon ce qu'exige la saison, ou la commodité des pâturages.

Des bêtes de charge.

Leurs bœufs & leurs vaches sont très-gros, avec de petites cornes, le poil presque comme de la laine, long devant, & court derriere, un bosse

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

ſur le dos, de grandes barbes comme les chevres, & les jambes de devant fort courtes. Quoique très-laids de figure, leur force les en dédommage ; & ils ſont la principale richeſſe des habitants, qui ſe nourriſſent de leur chair, font de leur peau des habits & des toits pour leurs maiſons ; filent leur bourre ; font des cordes d'arcs avec leurs nerfs, divers uſtenſiles de leurs os, & des trompettes de leurs cornes. Leur veſſie ſert à conſerver les liqueurs, & l'on brûle leur fiente, parce que le bois eſt très-rare dans le pays. On y trouve auſſi des moutons de la groſſeur de nos ânes, & des chiens ſi forts qu'ils ſervent à tirer le bagage.

Le pays eſt habité par des peuples dont les mœurs & les coutumes ſont totalement différentes les unes des autres. Quelques-uns vivent dans des Villes, qui contiennent, dit-on, depuis trente mille juſqu'à cinquante mille habitants ; d'autres ſont errans en hordes, comme les Arabes & les Tartares ; mais en général ce pays eſt ſi peu connu, & les Relations des Voyageurs ſont ſi peu d'accord, qu'on ne

peut y compter que très-médiocrement.

ROGERS, Chap. XII.

Il y a un grand nombre d'opinions ſur la maniere dont l Amérique a été peuplée : la plus vraiſemblable, eſt celle qui en fait venir les Habitants de la Tartarie par le pôle ſeptentrional, en ſuppoſant que l'Amérique y eſt jointe à quelque partie de l'Aſie. Ce ſentiment eſt d'autant plus probable, que les Eſpagnols, qui vont tous les ans de Manille, ou de Luconie, l'une des iſles Philippines, dans les Indes Orientales, ſont forcés de prendre une très-haute latitude, pour profiter des vents d'oueſt, & qu'ils ont ſouvent trouvé la terre, en jettant la ſonde à la hauteur de 42 degrés dans l'océan ſeptentrional entre l'Amérique & les Indes Orientales. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas fait des découvertes plus étendues dans les latitudes méridionales entre ces deux immenſes pays. L'océan méridional n'a été parcouru que par très-peu de Navigateurs, qui ont preſque ſuivi le même cours, ce qui les a empêché de rien découvrir de nouveau.

An. 1710.

Conjectures ſur la maniere dont l'Amérique a été peuplée.

Le pays voiſin du pole ſeptentrio-

nal dans la mer du ſud, entre la Ca-
ROGERS, Chap. XII. lifornie & le Japon, eſt totalement
An. 1719. inconnu, quoique les anciennes Cartes y placent un détroit d'Anian, & une grande étendûe du continent, qui eſt purement imaginaire. Les Hollandois, qui commercent ſeuls actuellement au Japon, diſent qu'ils ignorent ſi la Californie eſt une Iſle, ou ſi elle joint le continent: mais nous ne nous arrêterons pas plus longtemps ſur le Mexique, notre deſſein n'ayant été ici que de ſupléer à ce qui manque ſur ce pays dans l'hiſtoire de Cortez, & dans Gemelli.

Manufactures au Mexique. Le Capitaine Rogers apprit, par un homme qui déſerta des Eſpagnols à Guiaquil, que pluſieurs Anglois, faits priſonniers en différents temps, s'étoient enrichis, après avoir obtenu leur liberté, pour avoir embraſſé la Religion Catholique. De ce nombre étoient un Horloger de Douvre, nommé Thomas Bull, qui s'étoit établi à Tabaſco : le Capitaine Thomſon, de l'iſle de Wight, & Thomas Falkiner, né dans le Pall-Mall. Aucun Mulâtre, ni aucun ſang mélangé ne peut parvenir aux dignités eccléſiaſtiques, dont les douceurs ſont

réſervées pour les Eſpagnols d'origine. Par les inſtructions de quelques Anglois que le haſard ou leur propre choix ont jettés ſur cette côte, les naturels ont appris depuis peu à faire des étoffes de laine très-fines, & ſe ſont beaucoup perfectionnés dans les manufactures, tant de laine que de ſoie. Les montagnes ſont couvertes particuliérement de pins, & aucun concert ne peut être comparé à l'harmonie des oiſeaux qui y habitent; il n'y a pas de pays au monde qui produiſe autant d'oiſeaux chantants que le Mexique; & l'on peut le regarder, à bien des égards, comme un paradis terreſtre: nous le quittons à regret pour jetter un coup d'œil ſur le Pérou, qui en eſt voiſin.

ROGERS, Chap XII. An. 1710.

CHAPITRE XIII.

Description du Pérou & du Chili.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Etendue & productions du Pérou.

LE Pérou, proprement dit, a environ mille lieues de longueur, & la largeur varie depuis cent lieues jusqu'à trois cents. La partie la mieux connue est située sur la mer du sud, & partagée en trois Audiences : au nord est celle de Quito : au milieu celle de Lima, & au sud celle de la Plata. L'air de Quito est tempéré, quoique cette Ville soit sous la ligne, le terroir en est très-fertile, produit beaucoup de bled, & fournit des pâturages pour les troupeaux, qui y sont en abondance : on y trouve des mines d'or, d'argent, de vif-argent & de cuivre, des émeraudes, & plusieurs sortes de plantes médicinales. L'Audience de Lima est la plus remarquable, parce que le Viceroi du Pérou fait sa résidence dans la Capitale qui porte le même nom.

Des mines.

Outre la quantité de mines qui sont dans ce pays, on y trouve beaucoup de vermillon & de sel, quoique

les mines d'argent du Potoſi ne rapportent plus comme dans les commencements; on prétend que le Roi d'Eſpagne en reçoit annuellement deux millions d'écus, c'eſt-à-dire, neuf millions de notre monnoie pour ſon cinquieme. ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Tous les auteurs Eſpagnols diſent que dans l'eſpace de cinq cents lieues, depuis Tumbez juſqu'au Chili, il n'y a jamais de tonnerres, d'éclairs, ni de pluies; mais il y tombe des roſées abondantes qui y ſuppléent; & tout ce pays produit d'excellents fruits & des bleds, particuliérement de l'orge, aux environs de Truxillo, autant qu'aucun autre pays du monde.

Dans les vallées voiſines de la mer, le climat eſt très-chaud, mais tempéré par les vents qui viennent de l'océan & des montagnes. Sur les hauteurs, particuliérement dans l'intérieur du pays, on eſt dans l'hiver & dans la ſaiſon pluvieuſe, quand on jouit de l'été dans les plaines, quoique ce ſoit à la même latitude. Les bêtes terreſtres & les oiſeaux ſont les mêmes que ceux des autres parties qui bordent la mer du ſud. Température du pays.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Les cordages, le coton, les draps, la poix, & le goudron, viennent du Chili & de Rialexa dans le Mexique: quoique le pays produiſe beaucoup, toutes les proviſions ſont toujours cheres aux environs des mines, parce que l'agriculture y eſt négligée. Les cordages ſont faits de groſſe herbe à ſoie, qui eſt très-coriace; elle s'allonge & ſe rétrécit en la tirant; mais elle devient deux fois auſſi groſſe quand elle n'eſt plus retenue.

Le Capitaine Stradling, qui y avoit été priſonnier, dit au Capitaine Rogers qu'il avoit vu à Lima pluſieurs des Eſpagnols qu'il avoit pris, & que tous diſoient qu'il avoit agi envers eux avec beaucoup de politeſſe. La plus grande partie des mines d'or ſont entre Panama & la ligne équinoxiale.

Commerce & Manufactures.

Avant que les François fiſſent le commerce du Pérou, en faiſant le tour du Cap Horn, il y en avoit un très-conſidérable de Panama à tous les ports de la mer du ſud : mais depuis ce temps, les Habitants ont eu tant de marchandiſes d'Europe qu'il n'y a preſque plus d'avantage. Les Eſpagnols ont pluſieurs grands vaiſ-

ſeaux & beaucoup de petits, qui appartiennent aux différents ports du Pérou, & qui ſont particuliérement employés à tranſporter du bois, du ſel, du poiſſon ſalé, du vin, de l'eau-de vie, de l'huile, & d'autres marchandiſes d'une partie de la côte à l'autre, ſans quoi elles ne pourroient ſubſiſter, d'autant que ce pays eſt, dit-on, plus peuplé que le Mexique. On y fait des étoffes de drap de diverſes ſortes; & Rogers dit qu'il en vit de fabriquées à Quito qu'on vendoit cinq piaſtres une meſure d'environ trois pieds, qui auroit valu huit ſchellings en Angleterre. Les Indiens font auſſi une étoffe de coton groſſiere; mais celles que leur fourniſſent les François ſont meilleures & à plus bas prix.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Les établiſſements des Eſpagnols dans le Pérou, ainſi que ceux du Méxique & du Chili ne ſont plus ſi remplis d'Indiens qu'ils l'étoient autrefois: un grand nombre ſe ſont retirés plus avant dans le pays, où ils vivent en colonies, pour éviter l'eſclavage & les taxes, parce qu'on les obligeoit de payer annuellement depuis huit piaſtres juſqu'à quatorze

par tête ; mais cette taxe eſt beaucoup diminuée, depuis que tant de naturels ont abandonné le pays.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Les Eſpagnols du Pérou ſont très-fomptueux dans leurs habits, ainſi que dans leurs équipages, & ils affectent de porter ce qui eſt de plus cher ; auſſi ceux qui y font commerce de ces ſortes de marchandiſes, ſont ſûrs d'attirer à eux la plus grande partie de leurs richeſſes.

Deſcription du Chili.

Le Chili eſt le pays le plus à portée pour ceux qui voudroient entreprendre de faire le commerce d'Angleterre dans la mer du ſud. Le Pere Ovalle, natif du Chili, eſt d'accord avec nos cartes, pour placer ce pays le plus au midi de toutes les parties de l'Amérique qui ſont ſur la mer du ſud, autrement nommée Pacifique. Il eſt borné par le Pérou du côté du nord, par le détroit de Magellan au ſud, par le Paraguai & le pays des Patagons à l'eſt, & par la mer du ſud à l'oueſt. Il en met la ſituation depuis le vingt-cinquiéme degré de latitude méridionale juſqu'au cinquante-neuviéme, ce qui fait une étendue de près de cinq cents lieues.

La partie la plus large de l'eſt à

l'oueſt eſt d'environ cent cinquante lieues; mais cette largeur n'eſt pas la même par tout. Le Chili proprement dit, n'a pas plus de vingt ou trente lieues de large, depuis la chaîne des montagnes qu'on nomme les Cordillieres, juſqu'à la mer du ſud: mais quand le Roi d'Eſpagne partagea l'Amérique en différents Gouvernements, il ajouta au Chili les vaſtes plaines de Cuſco, qui ont autant de longueur, & qui ſont deux fois auſſi larges que le Chili. Ovalle le place en général ſous le troiſiéme, le quatriéme & le cinquiéme climat; le plus long jour dans le troiſiéme eſt de treize heures, & dans le cinquiéme de plus de quatorze.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Almagro fut le premier Européen qui en tenta la conquête, comme nous l'avons vu, en parlant de celle du Pérou; mais le Chili n'a été totalement ſoumis que vers l'an 1640. Les Eſpagnols qui ont éprouvé la valeur des Habitants, les traitent mieux, par cette raiſon, que tous les autres Amériquains.

Les Samſon diſent que le mot Chili, en langage du pays, ſignifie froid, & en effet, il y eſt ſi exceſſif

Froid exceſſif des montagnes.

ROGERS. Chap. XIII.

An. 1710.

dans les montagnes nommées Sierra Nevada, qui font partie des Cordillieres, que les hommes & les animaux en perdent ſouvent la vie, & que leurs corps ne ſe corrompent point. C'eſt dans ces montagnes qu'Almagro perdit une grande partie de ſes hommes & de ſes gens, comme nous l'avons vu dans le troiſiéme tome de cet Ouvrage. Les vallées voiſines de la mer ſont très-ſaines, le climat tempéré, & le terroir fertile; mais avec des différences, ſelon qu'on approche de l'équateur, ou qu'on s'en éloigne : les côtes ſont ſujettes à des coups de vent furieux.

Le pays eſt partagé en trois quartiers, ſubdiviſés en treize Juriſdictions. Le quartier nommé du Chili s'étend depuis la riviere Copiapo juſqu'à celle de Maule, & eſt plus chaud que l'Eſpagne. Le ſecond quartier nommé Impérial, eſt depuis la riviere Maule juſqu'à celle des Gallegos, & le climat eſt comme celui d'Eſpagne. La proximité des montagnes d'un côté, & de la mer de l'autre, le rend plus froid qu'il ne le devroit être par ſa ſituation; mais il eſt cependant aſſez chaud pour

qu'on puiſſe le regarder comme un des meilleurs pays de l'Amérique.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Ovalle nous aſſure que dans le Chili, proprement dit, le terroir & le climat eſt meilleur qu'en aucune partie de l'Europe, & ſon ſentiment eſt confirmé par l'aveu des Européens mêmes; il dit qu'il reſſemble en tout à la plus grande partie de l'Europe, excepté dans l'oppoſition des ſaiſons, d'autant que le Printemps & l'Eté regnent dans une partie, pendant que l'Automne & l'Hiver regnent dans l'autre. Dans les vallées le froid & le chaud ſont plus modérés qu'en Europe, particuliérement depuis le trente-ſixiéme degré de latitude, ou environ juſqu'au quarante-cinquiéme; & dans toute cette partie, on ne peut ſe plaindre, ni de la trop grande chaleur du jour, ni du trop grand froid de la nuit. Auſſi les Habitants ne font aucune différence en leurs habits d'été & leurs habits d'hiver, & ne ſe couvrent pas plus dans leurs lits pour une ſaiſon que pour l'autre. Il ajoute qu'ils ne voyent jamais d'éclairs, & qu'ils entendent rarement le tonnerre, mais toujours à une grande diſtance.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Douceur du climat au Chili.

Ils n'ont pas d'orage, ni de grêle au printemps, & rarement plus de deux ou trois jours de pluie en hiver, après lesquels le tems devient serein. Les vents de nord amenent les nuages & la pluie, & les vents de sud nettoyent l'Atmosphere. Ils n'ont point d'animaux vénimeux, ni de bêtes farouches, excepté une espece de petits lions, qui prennent quelquefois leur proye dans leurs troupeaux, mais qui fuyent toujours devant les hommes. Ces lions ne sont pas même en grand nombre, & l'on en trouve seulement quelques-uns dans les bois & dans les déserts. Le même Auteur remarque, comme une singularité de l'air du Chili, que les punaises n'y peuvent vivre, quoiqu'elles fourmillent à Cusco, de l'autre côté des montagnes. Il conclut de ses remarques, qu'il n'y a aucun pays dans l'Amérique plus convenable au tempéramment des Européens que le Chili, dont l'air & les productions ressemblent si bien aux nôtres. Le printemps commence vers le milieu du mois d'Août, & dure jusqu'au milieu de Novembre, l'été vient ensuite jusqu'au milieu de Février,

l'automne juſqu'au milieu de Mai, & l'hiver remplit le reſte de l'année. Dans cette derniere ſaiſon les arbres ſont dépouillés de leurs feuilles, & la terre eſt couverte la nuit de gelée blanche, qui eſt diſſoute environ deux heures après le lever du ſoleil. La neige tombe rarement dans les vallées; mais elle eſt abondante ſur les montagnes, d'où elle fond en été, & fertiliſe les vallées & les plaines qu'elle arroſe de petits ruiſſeaux. Au printemps, les champs ſont ornés de très-belles fleurs de toutes couleurs & de toutes ſortes. On en tire par diſtillation, une liqueur qu'on appelle Eau-d'Ange, dont le parfum eſt excellent. Les fleurs & les plantes que nous cultivons avec le plus de ſoin, y croiſſent naturellement dans les lieux ſauvages: on y voit des boſquets d'arbres de moutarde, dont la hauteur ſurpaſſe celle d'un homme à cheval, & les oiſeaux y font leurs nids. Ils ont auſſi beaucoup de plantes & d'herbes, avec leſquelles leurs Médecins Indiens font des cures étonnantes, ſur des gens abandonnés des Médecins Européens; mais ils ſont fort réſervés à communiquer leurs ſecrets.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Productions du Chili.

Les fruits & les ſemences qu'on y apporte d'Europe, y profitent très-bien; mais ceux du Mexique & du Pérou, ne peuvent y réuſſir. On y trouve de toutes les eſpeces de fruits d'Angleterre, en ſi grande abondance, que chacun peut prendre ceux qui lui plaiſent, & que l'on en vend aucuns, excepté une ſorte de fraiſes très-groſſes, qui donne cependant peu de ſoins à cultiver. Il y a tant d'avoine, de froment, & de maïz, qu'il eſt très-rare qu'on y manque de grains. Les pâturages ſont ſi gras, & les troupeaux de toute eſpece, ſi abondants, qu'ils en négligent la chair; mais ils en ſalent la langue & quelques autres parties autour des reins, qu'ils envoyent au Pérou avec les peaux & le ſuif, ce qui forme une branche conſidérable de leur commerce.

Ils recueillent une grande quantité de vins très-forts & très-bons tant rouges que blancs: les ſouches ſont plus groſſes, & les grappes plus fournies que celles de nos vignes d'Europe. Ils ont auſſi beaucoup d'oliviers, des bois de cocotiers, qui s'étendent à pluſieurs lieues; des

amandiers & de l'herbe à ſoie, dont ils ſe ſervent au lieu de chanvre, enſorte qu'ils fourniſſent toutes les côtes de la mer du ſud, de cordages pour les vaiſſeaux. On y trouve encore en abondance, de l'anis, du cumin, du ſel, de la cire, de la laine, des cuirs, des bois, de la poix & de l'ambre ; auſſi Ovalle prétend que les Marchands qui trafiquent du Chili aux autres endroits bordés par la mer du ſud, particuliérement à Lima, peuvent gagner depuis cent juſqu'à trois cents pour cent de profit.

ROGERS, Chap XIII. An. 1710.

Quoiqu'ils ayent une grande quantité de mûriers, ils n'élevent pas de vers à ſoie ; enſorte que les femmes qui, en général, portent le goût pour la parure, juſqu'à l'extravagance, appauvriſſent le pays, pour acheter de riches étoffes de ſoie, quoiqu'elles pûſſent aiſément s'en procurer, ſi elles s'adonnoient à cette partie. Ils ont beaucoup d'abeilles, cependant ils ſont venir de la cire d'Europe, faute d'induſtrie pour préparer celle du pays. Ils ſont venir le poivre & les autres épices, des Indes Orientales ; cependant ils ont chez eux dequoi y ſuppléer. Les herba-

ges, la chaſſe, la pêche, le bois de chauffage & celui de bâtiment ſont en commun, de même que les mines de ſel. Ils ſont peu d'uſage de leurs mines de plomb & de mercure, d'autant que les Péruviens ont ſuffiſamment de ce dernier minéral, pour purifier leur argent.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Des mines du pays.

Ovalle prétend que depuis les frontieres du Pérou juſqu'au détroit de Magellan, il n'y a aucun canton qui n'ait des mines d'or ; mais elles ne ſont pas ſi remarquables que celles du Pérou, & les habitants ne s'attachent pas à celles d'argent, parce qu'on exploite les mines d'or avec moins de travail. On ne tire plus d'or en ſi grande abondance, depuis les guerres entre les Eſpagnols & les Araucanos ; mais les Naturels attendent les temps de pluie qui le font tomber des montagnes, dans les rivieres & dans les lacs ; ils ſe mettent dans l'eau, remuent le fonds avec leurs pieds, pour en trouver les grains, & ce qu'ils en ramaſſent ſuffit pour fournir à leurs beſoins : maniere aſſez ſinguliere, ſi elle eſt auſſi certaine que le dit Ovalle. Il ajoute qu'on envoya un de ces grains à

Séville, où il fut éprouvé, & qu'on le trouva à vingt-trois karats de fin ſans être purifié. Pluſieurs des cloches & des canons du Pérou, ſont faits de cuivre de ce pays. ROGERS. Chap. XIII. An. 1710.

Les Andes, ou chaînes de montagnes, nommées les Cordillieres (*), s'étendent du nord au ſud depuis la Province de Quito, juſqu'au détroit de Magellan, dans un eſpace de plus de mille lieues. On les regarde comme les montagnes les plus élevées qui ſoient au monde: elles ont en général, quarante lieues de large, & ſont entrecoupées d'un grand nombre de vallées habitables. Ces montagnes forment un double ſommet; le plus bas eſt couvert de bois, mais le plus élevé eſt ſtérile, à cauſe de la rigueur du froid & de la neige dont il eſt couvert. Les animaux les plus remarquables dans ces montagnes ſont des eſpeces de porcs, nommés Pecarys, qui ont le nombril ſur Des Cordillieres.

(*) Cordillera eſt un mot Eſpagnol qui ſignifie une ſuite de hauteurs d'une grande étendue, mais on l'applique particulierement aux Andes, montagnes qui coupent l'Amérique méridionale dans toute ſa longueur.

le dos : ils vont en grands troupeaux dont chacun a ſon Conducteur, & juſqu'à ce qu'il ſoit tué, il eſt dangéreux pour les Chaſſeurs de s'en trop approcher ; mais quand il tombe, tout le troupeau ſe diperſe auſſitôt ; au moins les Auteurs Eſpagnols le diſent ainſi. On y voit des chevres ſauvages, dont le poil eſt auſſi doux que de la ſoie, & dont on fait de très-beaux chapeaux. Les moutons ont la forme des chameaux, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus petits ; leur laine eſt ſi fine, qu'on la préfere à la ſoie pour la douceur & pour la couleur.

ROGERS Chap. XIII. An. 1710.

Grandes routes du temps des Incas.

Les anciens Incas ou Princes, ont fait couper deux routes au travers de ces montagnes ; & ſi nous en croyons Herrera, une de ces routes étoit pavée l'eſpace de neuf cents lieues, depuis Cuſco juſqu'au Chili : elle avoit vingt-cinq pieds de large ; de quatre lieues en quatre lieues, on trouvoit un beau bâtiment, & à chaque demi-lieue, il y avoit des Courriers pour ſe relever les uns les autres & porter les meſſages de l'Etat. Il ajoute qu'on trouvoit toujours des eſpeces d'hotelleries ſur cette

route, où les Voyageurs étoient fournis de tout ce qui leur étoit néceſſaire ; mais que les défilés ſont ſi étroits dans les montagnes, qu'un mulet peut à peine y paſſer. On commence à monter dès le rivage de la mer ; mais il faut trois ou quatre journées de marche pour atteindre ce qu'on appelle proprement le ſommet des montagnes. L'air y eſt ſi raréfié, qu'on ne peut y reſpirer qu'avec peine. Herrera dit que ceux qui y vont du Pérou, ſont très-incommodés de nauſées & de vomiſſements. Ovalle ajoûte que ſur ces montagnes, il y a des météores quelquefois ſi élevés, qu'ils reſſemblent à des étoiles, & d'autres fois ſi bas, que les mulets ſont effrayés du bouillonnement qu'ils forment autour de leurs oreilles & de leurs pieds. Du ſommet des Cordillieres, on ne peut voir le pays au-deſſous, à cauſe des nuages qui ſont entre deux, mais le ciel eſt très-clair & ſerein au-deſſus, & le ſoleil y brille avec force.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1719.

Il y a ſeize volcans dans cette chaîne de montagnes, qui ſouvent, éclatent avec des effets terribles, briſent des rochers & jettent une prodi-

Des Volcans.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

gieuſe abondance de feu, accompagné d'un fracas épouvantable. On penſe que ces hauteurs contiennent de très-riches mines; mais que les Naturels les cachent ſoigneuſement, & qu'il y a entre eux, peine de mort pour ceux qui les découvriroient: auſſi les tentatives que les Eſpagnols ont faites pour les trouver, ont toujours été inutiles.

On ne peut traverſer les Cordillieres qu'en été, ou au commencement de l'hiver. Elles ſont coupées par des précipices effrayants & par des rivieres profondes, ſur les bords deſquelles on ne trouve que des paſſages ſi étroits, que les mulets & les Voyageurs y périſſent quelquefois. Les eaux coulent avec tant de violence, & à une telle profondeur au-deſſous des chemins, qu'il eſt très-dangereux d'y porter la vûe, crainte que la tête ne tourne. Les montées & les deſcentes ſont ſi eſcarpées, qu'il ſeroit très-difficile de les paſſer à pied; mais les difficultés du chemin ſont réparées par la beauté des caſcades que les eaux forment naturellement, en tombant des rochers & des montagnes. Dans quelques

vallées, l'eau s'éleve à une grande hauteur, par des jets naturels, comme dans les jardins, qui ſont l'ouvrage de l'art ; & ces eaux jailliſſantes, qui s'élancent au milieu des plantes & des fleurs odoriférantes, forment les coups d'œil les plus délicieux. Il y a de ces courants & de ces jets dont l'eau eſt ſi fraîche, qu'il ſeroit difficile d'y tenir la main pendant une minute. En quelques endroits, on trouve des fontaines chaudes, très-bonnes pour différentes maladies, & qui laiſſent une teinture verte dans les canaux par où elles paſſent. Sur une de ces rivieres, nommée Mendoça, on voit un pont naturel, formé par le rocher, & l'on remarque à la voute, des gouttes d'eau qui s'y ſont raſſemblées & congelées ſous diverſes figures, & différentes couleurs.

ROGERS, Chap. XIII, An. 1710.

Ce pont eſt aſſez large pour qu'il puiſſe y paſſer trois ou quatre chariots de front. Il y a dans le même canton un autre pont, qu'on appelle des Incas, que quelques-uns prétendent avoir été fait artificiellement entre deux rochers, mais notre Auteur penſe qu'il eſt l'ouvrage de la nature.

ROGERS. Chap. XIII.

An. 1710.

Des Rivieres.

La premiere Riviere remarquable qui coule de ces montagnes, eſt celle qui prend ſa ſource ſur les frontieres du Pérou, environ à 25 degrés de latitude méridionale. On la nomme Riviere de Sel, parce que les eaux en ſont ſi ſalées, qu'il eſt impoſſible d'en boire, & qu'elles pétrifient tout ce qu'on y jette. La ſeconde, eſt celle de Copiapo, dont la ſource eſt à 26 degrés de latitude: elle court vingt lieues de l'eſt à l'oueſt, & forme une baie & un port, à l'endroit où elle ſe décharge dans la mer. La troiſieme, eſt celle de Guaſco, à 28 degrés de latitude, & qui forme auſſi une baie & un port. La quatrieme, eſt la riviere de Coquimbo, qui prend ſon origine au trentieme degré, forme une baie ſuperbe & un port, entouré de très-beaux myrtes & d'autres arbres, qui en ombragent les bords, & préſentent un payſage auſſi beau qu'il eſt agréable. La cinquieme, eſt celle d'Aconcagua, riviere large & profonde, qui commence environ à 33 degrés de latitude méridionale, & coule au travers de valées très-fertiles. La ſixieme eſt celle de Maypo,

à

à 33 degrés 30 minutes de latitude : elle eſt ſi rapide, qu'on n'a jamais pu y faire de pont qu'avec des cordes ; elle entre dans la mer avec tant de force, que ſes eaux forment une barre, & qu'on les diſtingue à une très-grande diſtance. Elles ſont aſſez ſaumaches ; mais on les eſtime pour les truites excellentes qu'on y péche, & l'on trouve ſur les bord, des moutons, dont la chair eſt d'un goût exquis.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Ovalle nous parle de pluſieurs fontaines, tant chaudes que froides, remarquables dans ce pays, & très-utiles en pluſieurs maladies. Il dit qu'il y a quelques lacs ſalés qui rapportent un grand profit à ceux qui en ſont les Propriétaires, parce que la péche y eſt plus aſſurée que dans la mer. Ils fourniſſent la plus grande partie des marchés durant le carême, & beaucoup de ſel dans la ſaiſon chaude.

Suivant le même Auteur, on trouve dans la vallée de Lampa, près de Saint Jago, une herbe d'environ un pied de haut, qui reſſemble à notre Baſilic ; en été, elle eſt couverte de grains de ſel ſemblables

Des Poiſſons & des Coquillages.

ROGERS. Chap. XIII. An. 1710.

à des perles, & dont l'odeur eſt plus agréable que celle de tout autre ſel. La côte fournit des coquillages en plus grande quantité qu'on n'en trouve en tout autre endroit, ainſi que des huîtres très-bonnes à manger, qui produiſent de très-belles perles ; des choros, autre eſpece de coquillages d'où l'on en tire également ; des monegues, qui ont deux coquilles rondes, & dont l'intérieur reſſemble à la nacre de perle. Enfin la mer jette des coquilles en ſi grande quantité ſur quelques parties de la côte, qu'on en peut aiſément charger des vaiſſeaux, & elles ſont ſi variées pour la forme & pour les couleurs, que les Européens curieux en font de très-belles collections, au lieu que les Indiens les brûlent pour faire de la chaux. Il y a ſur ces côtes d'autres eſpeces de poiſſons, que quelques-uns appellent Etoiles de mer, d'autres reçoivent les noms du ſoleil & de la lune, parce qu'ils reſſemblent à ces planetes. Ces poiſſons réduits en poudre, & pris dans du vin, ſont un remede excellent contre l'ivreſſe ; on en donne ſouvent pour en garantir, & le remede eſt

infaillible, d'autant qu'ils cauſent le plus grand dégoût du vin. On trouve auſſi ſur cette côte, beaucoup d'ambre, particulierement de gris, qui eſt l'eſpece la plus eſtimée. Ils ont de toutes les ſortes de poiſſon connus en Europe, outre pluſieurs autres, qui ſont particulieres au pays. ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Outre les oiſeaux communs dans nos contrées, ou trouve au Chili des Flamands, qui ſont plus gros que nos coqs-d'Inde, avec des plumes blanches & écarlates, dont les Naturels ſont divers ornements: ils ont les jambes ſi longues, qu'ils paſſent aiſément au travers des étangs. L'oiſeau Enfant, eſt ainſi nommé parce qu'il reſſemble à un enfant emmailloté, dont les bras ſont libres: la chair en eſt très bonne à manger. Les hérons ſont ſi eſtimés pour leurs plumes, dont on fait des houpes, qu'on prétend que chacune de ces plumes propres à mettre ſur la tête, coûtoit autrefois deux réales; mais ces oiſeaux ſont fort rares. Il y en a d'autres, nommés Gaſcollos, dont les plumes ſont employées ordinairement pour l'uſage des Soldats. Les Voycas dont les Indiens Des Oiſeaux.

ROGERS. Chap XIII.

penſoient que le cri préſageoit la mort, la maladie, ou quelque autre infortune, ont les plumes de

An 1710. l'eſtomac d'une couleur écarlate très-vive, & les autres de couleur brune. Les Pinguedas n'ont pas le corps plus gros qu'une amande; ils vivent ſur les fleurs dont ils ſe nourriſſent, & ils paroiſſent un mélange d'or poli & du plus beau verd: les mâles ont ſur la tête une houpe couleur d'orange, dont l'éclat eſt auſſi vif que celui du feu: ils ont la queue d'un pied de long, & large de deux pouces. Les Condores ſont d'une groſſeur étonnante, & blancs comme de l'hermine; leur peau eſt très-douce & très-chaude, & l'on s'en ſert pour des gants. Il y a de ces oiſeaux qui ont juſqu'à dix pieds de large d'une aile à l'autre, quand elles ſont étendues. On y trouve auſſi beaucoup d'autruches, & de faucons de diverſes eſpeces.

Des Quadrupedes.

Ils n'avoient autrefois ni vaches, ni chevaux, ni moutons, ni cochons, ni chats, ni chiens ordinaires d'aucune eſpece, ni chevres, ni ânes, ni lapins; mais depuis que les Eſpagnols y ont porté de ces différentes

eſpeces d'animaux, ils s'y ſont multipliés exceſſivement par la fertilité du pays & l'abondance des pâturages; enſorte qu'une vache y donne aſſez communément juſqu'à cent cinquante livres de ſuif. On y vendoit autrefois un cheval mille écus; mais ils en ont à préſent en ſi grande quantité qu'ils en envoyent tous les ans au Pérou.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

L'animal le plus remarquable du pays, & dont les Européens n'avoient aucune connoiſſance, eſt leur mouton, qui par la figure reſſemble à un chameau, quoiqu'il ne ſoit pas ſi gros. Les habitants s'en ſervoient pour le labourage & pour mettre aux voitures, avant qu'ils euſſent les bêtes d'Europe. Leur levre ſupérieure eſt fendue: ils crachent contre ceux qui les tourmentent, & partout où tombe leur ſalive, il ſe forme une eſpece de gaile. Leurs chevres ſauvages reſſemblent beaucoup à leurs moutons; elles ſont d'un rouge clair, ſi légeres, qu'un cheval ne peut les ſuivre; & il n'eſt pas poſſible de les apprivoiſer. Elles vont en grands troupeaux, & on les chaſſe avec des chiens, qui prennent aiſé-

des Moutons.

ment les petits, dont la chair eſt excellente. La chair des vieux, ſéchée & fumée, eſt ce qu'il y a de mieux dans cette eſpece de nourriture : on trouve des pierres de bezoard, dans un ſac qu'ils ont ſous le ventre, particulierement aux plus vieux. Notre Auteur dit qu'il apporta en Italie une de ces pierres, qui peſoit trente-deux onces, & qui étoit d'une forme ovalle auſſi parfaite que ſi elle avoit été travaillée ſur le tour. Il donna ſoixante & dix pieces de huit pour cette pierre, à l'Indien qui l'avoit trouvée.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Des Arbres. Les arbres les plus remarquables, outre ceux que nous avons en Europe, ſont le canellier, ainſi nommé parce que l'écorce reſſemble à la canelle. Le gayac, qui croît dans les Cordillieres, & dont le bois eſt auſſi dur & auſſi peſant que du fer : on en fait des infuſions, très-bonnes pour diverſes maladies. Le bois de ſandal, très-odoriférant, eſt un préſervatif contre les maladies contagieuſes, & les Prêtres en font uſage quand ils vont viſiter les malades. Le maghey dont les feuilles ſont excellentes contre les brûlures : le fruit

reſſemble aux bayes des Myrtes, & le goût en eſt délicieux. Le quelu porte un fruit dont on fait une liqueur très-douce. L'iluigan, que les Eſpagnols nomment malde, eſt de la groſſeur & de la couleur du poivre, il vient ſur un petit arbre, & l'on en fait une liqueur agréable, eſtimée des gens de qualité. Le myrtilla croît ſur les montagnes, depuis le trente-ſeptieme degré de latitude. Herrera dit que le fruit de cet arbre eſt la nourriture ordinaire des Naturels du pays : il reſſemble au raiſin, & l'on en fait un vin, qui ſurpaſſe en bonté toutes les autres liqueurs. Il eſt d'une couleur d'or éclatante, porte mieux l'eau qu'aucun autre vin, fortifie le cœur, ne fatigue jamais l'eſtomac, & augmente l'appétit. On en fait auſſi d'excellent vinaigre. Les cyprès, les cedres & les chênes du même pays, fourniſſent du bois de la meilleure qualité.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Du continent, notre Auteur paſſe aux iſles du Chili, dont la premiere eſt celle de Juan Fernandez. Celles de Chiloé, ſituées à 43 degrés ou environ de latitude, forment un ar-

Des Iſles du Chili, Juan Fernandez, Iſles de Chiloé.

chipélague de quarante Iſles. La nature du climat y eſt telle qu'il y pleut preſque pendant toute l'année; enſorte qu'il n'y a que le maïz, ou les autres grains, qui ne demandent que peu de ſoleil qui puiſſent y mûrir. La principale nourriture des habitants, eſt la racine de papas, qui y eſt plus groſſe qu'en tout autre endroit. Ils ont d'excellents coquillages, de très-bonne volaille, des cochons, des bœufs & des brebis.

ROGERS, Chap XIII

An. 1710

La capitale du pays, eſt la ville de Caſtro, ſituée dans la principale Iſle, avec une garniſon d'Eſpagnols. Il y a beaucoup de miel & de cire, & quelques mines d'or ſur la côte. Les principales manufactures ſont celles d'étoffes groſſieres pour les Indiens, & l'on y trouve de grands bois de cédre d'une hauteur prodigieuſe, dont les planches font un grand commerce au Chili & au Pérou. Les iſles de Conos ſont à 45 degrés de latitude; mais on n'en tire que très-peu de choſe, à cauſe des pluies exceſſives dont elles ſont fréquemment inondées.

La Belle-Iſle.

La Belle-Iſle, à peu-près ſous la même latitude que Valparaiſo &

Saint Jago a un très-beau port où les vaiſſeaux peuvent jetter l'ancre à vingt ou trente braſſes d'eau. Les Eſpagnols diſent que cette iſle eſt très-belle, qu'elle produit beaucoup d'arbres, qu'on y trouve des ſangliers & d'autres bêtes fauves, de l'eau excellente, & du poiſſon en abondance. ROGERS, Chap III. An. 1710.

La partie ſeptentrionale de l'iſle de la Mocha, eſt baſſe & unie ; mais la partie méridionale eſt remplie de rochers. Nous avons vu que les Hollandois commandés par Spilbergen, y furent très-bien reçus des Naturels, qui leur fournirent une grande quantité de proviſions, en échange pour du drap, des haches, & d'autres inſtruments. La Mocha.

L'iſle de Sainte Marie eſt à treize lieues au ſud-oueſt de la Conception & à trois lieues d'Aranco. Elle eſt très-fertile, dans un climat tempéré, vers le trente-ſeptieme degré de latitude, & fort peuplée. Les iſles de Pedro de Sarmiento, ainſi nommées, parce que cet Officier les découvrit en allant à la pourſuite de François Drake, ſont au nombre de huit, à cinquante degrés ou environ, de la- Iſle de Sainte Marie.

titude; ce qui nous donne lieu de croire que ce ſont les mêmes iſles qu'on nomme à préſent les iſles du Duc d'York, un peu au nord du détroit de Magellan.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Deſcription de Cuyo.

Cuyo, troiſieme quartier du Chili, eſt ſitué de l'autre côté des Cordillieres, c'eſt-à-dire à l'eſt de ces montagnes; il eſt partagé en différentes Provinces, & la température en eſt totalement différente de celle du Chili. L'été y eſt exceſſivement chaud, & les habitants ſont tellement tourmentés par les punaiſes & par les couſins, qu'ils ſont obligés de paſſer une partie de l'année dans leurs cours & dans leurs jardins. Ils ont des éclairs & des tonneres preſque continuels, & ſont exceſſivement incommodés d'inſectes venimeux. Pour compenſer en quelque ſorte ces déſagréments du pays, le terrein y eſt encore plus fertile, s'il eſt poſſible, qu'au Chili. Les moiſſons y ſont plus riches, les fruits plus gros & de meilleur goût, effet naturel d'une plus grande chaleur. Ils ont en abondance, les bleds, le vin, la viande, ainſi que tous les fruits, toutes les racines & tous les

herbages de l'Europe, avec des plantations très-étendues d'oliviers & d'amandiers. En hiver, le froid n'y eſt pas ſi dur qu'au Chili, l'air y eſt beaucoup plus ſerein, & par conſéquent, la ſaiſon plus tempérée. Ils ont une grande quantité de truites excellentes, & d'autres poiſſons de riviere. Du fruit qu'ils nomment Algaroba, ils font un pain ſi fade, que les Etrangers ne peuvent en manger. Ils envoyent au Tucuman & dans le Paraguai, des figues, des grenades, des pommes, des pêches ſeches, des raiſins, d'excellent vin & de l'huile. Ovalle dit que de ſon temps, on y découvrit de riches mines d'or & d'argent, qu'on jugeoit meilleures que celles du Potoſi : qu'en général, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, s'y trouve en auſſi grande abondance que dans tout autre pays, & que la température de l'air y eſt très-bonne pour la ſanté.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

CHAPITRE XIV.

Les Anglois ſont très-bien reçus, & traités favorablement par le Gouverneur & par les Habitants de Guam; Deſcription du terroir & des productions de cette Iſle; Le Marquis eſt en danger par une trombe; Ils arrivent aux Iſles de Button; Ils ſont très bien reçus du Roi & de toute ſa Cour; Ce Prince veut les tromper ſans y pouvoir réuſſir; Conduite déſobligeante du Gouverneur de Batavia envers les Corſaires: Ils arrivent au Cap de Bonne-Eſpérance; Leur retour en Europe; Ils jettent l'ancre aux dunes; Concluſion.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

Diſette de pain ſur le vaiſſeaux Anglois.

LE 18 de Janvier 1710, en examinant ce qui ſe trouvoit de pain ſur le Bachelier, on trouva qu'il en pouvoit fournir mille livres au Duc, autant à la Ducheſſe, & cinq cents livres au Marquis: on lui donna en retour, deux barils de farine, un de bœuf & un de porc. Le 28, le premier Garde trouva qu'on lui

avoit pris du porc, le voleur fut découvert, on l'attacha au cabeſtan, & chacun des hommes le frappa d'un coup de corde de neuf brins. En tout autre temps, la punition auroit été moins ſévere; mais la rigueur étoit devenue abſolument néceſſaire, parce qu'ils n'avoient plus que pour trente & un ou trente-deux jours de proviſions à bord. ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

Le 14 de Février, pour donner plus de vigueur aux hommes, on augmenta la portion de chaque plat d'une demi-livre de pain ou de farine par jour. Le Capitaine fit écrire aux Officiers les noms de leurs Valentines (*) & leur fit boire à chacun du punch à la ſanté de ces belles. Le 17, un os de la machoire du Capitaine Rogers qui étoit demeuré enfoncé dans la gorge depuis ſa bleſſure, en fut retiré, avec ſuccès, ce qui le mit dans un état beaucoup meilleur qu'il n'étoit avant.

Le 10 de Mars, ils gagnerent les iſles de Serpana & de Guam; ils jetterent Ils jettent l'ancre près de l'iſle de Guam.

(*) On donne ce nom à une amie que ſe choiſit chacun des Officiers.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

l'ancre à douze braſſes d'eau, près de la derniere, après avoir vu tous les jour des Pirogues qui paſſoient près d'eux avec une vîteſſe étonnante, ſans qu'on pût en engager aucune à s'arréter & à venir à bord. Il étoit abſolument néceſſaire de ſe procurer des proviſions fraîches, pour éviter la famine, & l'on réſolut, s'il étoit poſſible, d'attirer à bord quelques gens de l'Iſle, & de les retenir pour ôtages, ſi le Gouvernement refuſoit de fournir les vivres dont ils avoient beſoin. En conſéquence ils appellerent deux Eſpagnols, qui vinrent à bord, ſur ce que les Corſaires leur firent entendre qu'ils appartenoient à la nouvelle Eſpagne. On en retint un pour ôtage, & l'autre fut envoyé à terre avec deux interprêtes, chargés d'une lettre pour le Gouverneur de la place, portant qu'ils ne demandoient autre choſe que la liberté de trafiquer paiſiblement pour des proviſions & des rafraîchiſſements, qu'ils payeroient immédiatement, promettant au ſurplus de ſe comporter en toutes choſes comme amis : mais ils menaçoient en cas de refus d'agir ouvertement en ennemis, ce qu'ils deſi-

roient cependant d'éviter, quoiqu'ils fuſſent ſûrs du ſuccès.

ROGERS, Chap. VI.

Le matin du 11, la Pinaſſe fut envoyée à terre avec un drapeau de treve, & les naturels marquerent aux gens beaucoup de cordialité, en leur promettant des proviſions en abondance, ſi le Gouverneur en accordoit la permiſſion. Elle fut apportée vers midi dans une lettre dont furent chargés les deux Interprétes, qui revinrent aux vaiſſeaux accompagnés de trois Eſpagnols, leſquels aſſurerent les Corſaires que le Gouverneur étoit diſpoſé à leur faire donner tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. On envoya auſſi-tôt une réponſe très-polie à Son Excellence, pour lui faire les remerciments, au nom des quatre vaiſſeaux, & elle fut ſignée de tous les Capitaines.

An. 1710.

On leur fournit des proviſions.

Le 13, chaque vaiſſeau reçut des limons, des oranges, des cocos, & d'autres raffraîchiſſements, avec un bœuf pour chacun : on donna un repas à bord du Bachelier pour traiter les Eſpagnols ; les Officiers de tous les vaiſſeaux y aſſiſterent, méme le Capitaine Rogers, quoiqu'on fût obligé de le hiſſer ſur une chaiſe,

ROGERS. Chap. XIV.

tant pour monter que pour descendre.

An. 1710.

Le 16, ils descendirent à terre, & se rendirent à la maison du Gouverneur, sur l'invitation qui leur en fut faite. Ils y furent reçus par deux cents hommes sous les armes, & par tous les principaux Habitants de l'Isle. On leur servit soixante plats différents, & à leur départ ils firent présent à Son Excellence de deux Negres revêtus de belles livrées, de vingt verges de drap écarlate, & de six pieces de beau Cambrai.

Ils descendent à terre.

Le 17, Rogers reçut sa part des provisions, consistant en soixante cochons, quatre-vingt-dix-neuf volailles, vingt-quatre boisseaux de bled d'Inde, quatorze sacs de riz, quarante-quatre corbeilles de Yams, & huit cents noix de cocos. Le lendemain ils reçurent quelques bœufs en vie, qui étoient assez maigres : ils remercierent par écrit le Gouverneur de ses politesses ; payerent généreusement tout ce qu'on leur avoit apporté, & mirent à la voile le 21. Avant de rapporter la suite de leur voyage, nous allons donner une courte description du terroir, des

productions & de la ſituation de l'iſle de Guam.

ROGERS, Chap. XIV.

Cette Iſle a environ quarante lieues de tour : l'ancrage eſt dans la partie occidentale, où l'on trouve une grande anſe vers le milieu, avec pluſieurs maiſons bâties dans le goût Eſpagnol, & tout ce qui eſt néceſſaire pour le vaiſſeau d'Acapulco, d'autant que cet établiſſement eſt fait pour lui fournir les raffraîchiſſements dont il a beſoin quand il retourne à Manille. Il y a environ trois cents Eſpagnols, tant dans cette iſle que dans celles qui en ſont voiſines, & la plus grande partie des Naturels ont embraſſé leur Religion. Il y avoit alors huit Religieux, dont ſix tenoient des écoles outre leurs fonctions eccléſiaſtiques. Il y a d'autres écoles tenues par des Mulâtres & des Indiens qui ont apris la langue Eſpagnole, que tous les Naturels entendent. Il y a une ſuite d'Iſles depuis celles de Guam juſqu'au Japon, & pluſieurs ont de l'or en aſſez grande quantité.

An. 1710.

Deſcription de l'iſle de Guam.

L'iſle de Guam produit de très-bonnes oranges, des limons, des citrons, du muſc & des melons d'eau,

Productions de cette Iſle.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

qu'on y a apportés originairement d'Eſpagne ; Les orangers particuliérement y viennent très-bien. Cette Iſle eſt remplie de collines, de Valons, & des courants de très-bonne eau. On y trouve une grande quantité de bœufs, mais petits, maigres, & ordinairement blancs. L'indigo ſauvage y croit en ſi grande abondance, que ſi ceux qui l'habitent étoient induſtrieux, & s'ils avoient des chaudieres pour le préparer, ils en tireroient un grand avantage : mais comme il n'ont pas ces commodités, & qu'ils ſont hors de la route du commerce, ils n'en font aucun uſage. Ils ne s'occupent que de ce qui peut ſervir à leur ſubſiſtance actuelle, & ſont contents de la trouver avec facilité. Ils ſe ſervent ſi peu d'argent, & il y en a chez eux en ſi petite quantité, qu'ils ne purent trouver mille piaſtres pour acheter différents effets que le Capitaine Rogers conſentoit à leur vendre.

Ils ont environ deux cents Soldats qui reçoivent leur paye de Manille, par un petit vaiſſeau qui en vient une fois par an. Ce bâtiment leur apporte des étoffes, du ſucre

du riz & des liqueurs, qu'ils payent de l'argent qu'ils reçoivent; enſorte que le vaiſſeau en remporte la plus grande partie, ce qui les a déterminés depuis quelque-temps à ſemer du riz dans les vallées, & à faire quelques autres améliorations. Les cochons y ſont en grand nombre, & meilleurs qu'en aucun autre pays du monde, parce qu'ils ſe nourriſſent de cocos & de fruit à pain qui eſt très-commun dans l'iſle. Si les Eſpagnols étoient plus actifs, ils trouveroient aiſément tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour rendre la vie agréable. Ce fruit à pain eſt la production la plus remarquable de l'Iſle: il eſt auſſi gros qu'une orange, à laquelle il reſſemble beaucoup, mais il devient trois fois plus gros quand il parvient à ſa parfaite maturité. On en trouve en pluſieurs autres endroits voiſins de l'équateur dans les Indes orientales. Les feuilles ſont preſque auſſi larges que celles du figuier, & ont la forme à peu près ſemblable; mais elles ſont de couleur brune.

ROGERS, Chap. XIV. AN. 1710.

Le vent ſouffle conſtamment au ſud-oueſt, excepté pendant les monçons occidentales, qui durent de-

puis le milieu de Juin juſqu'au mi-
ROGERS, Chap. XIV. lieu du mois d'Août.

An. 17.0. Le Gouverneur demeure dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, où il y a un couvent & un petit village, qui eſt la principale habitation des Eſpagnols. Ils ſe marient avec les filles des Naturels, & il n'y a pas plus de quatre femmes Eſpagnoles dans toute l'Isle.

Des Habitants. Les Indiens ſont grands & forts, leur couleur eſt olive foncé : ils vont entierement nuds, à l'exception d'un linge aux endroits néceſſaires : les femmes portent auſſi une eſpece de petit jupon. Les hommes ſont adroits à lancer des mottes d'argile de forme ovale, qui deviennent auſſi dures que du marbre quand elles ſont bien ſéchées au feu. Ils ſont ſi experts à tirer au but, qu'il eſt très-rare qu'ils le manquent, & les Eſpagnols diſent auſſi qu'ils lancent leurs frondes avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme à une diſtance conſidérable. Ils n'ont point d'autres armes que ces frondes, avec un bâton ou lance du bois le plus dur qui ſoit dans l'Iſle.

Le Gouverneur fit préſent au Ca-

pitaine Rogers d'une de leurs Pyrogues, & les Epagnols lui dirent qu'elle faiſoit vingt lieues par heure : mais le Capitaine jugea qu'elle pourroit faire vingt milles dans cet eſpace de temps, & en effet elle paſſoit les vaiſſeaux Anglois avec la viteſſe d'un oiſeau qui vole. ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

Ces Pyrogues ont environ trente pieds de long, deux de large, & trois de profondeur. Elles ne portent qu'un mât placé au milieu, avec une voile de natte faite en forme de voile de Mizène. La vergue eſt à la moitié du mât, & il y a un homme placé à chaque bout de la Pyrogue, avec un pagaye à la main pour la conduire ; enſorte que quand ils veulent révirer, ils n'ont pas beſoin de tourner la Pyrogue pour recevoir le vent dans la partie oppoſée, & ils ne font que changer la voile, puiſque la poupe & la proue ont la même forme. Ces bâtiments ſont ſi étroits, qu'ils ne pourroient porter des voiles, s'ils n'avoient des ſoliveaux du côté oppoſé au vent, attachés à un gros bloc fait comme une chaloupe ; mais qui n'a que moitié de la longueur de la Pyrogue, & qui lui eſt contigu. Des Pyrogues.

Ces ſolives ſont couvertes de planches élevées au niveau du bord de la Pyrogue, & c'eſt où l'on met les marchandiſes & les Paſſagers. Ces petits bâtiments renverſent ſouvent quand le vent ſouffle avec un peu de force du côté du bloc dont nous venons de parler.

ROGERS, Chap. XIV

An. 1710.

Le Marquis eſt en danger.

Le 14 d'Avril, les Anglois étant à 20 degrés de latitude ſeptentrionale ou environ, ſe trouverent ſi voiſins de deux trombes, que l'une fut prête à tomber ſur le Marquis, mais elle fut heureuſement rompue par deux coups tirés à propos de la Ducheſſe. Le 23, le Marquis, & le Bachelier furent endommagés dans leurs manœuvres par un violent ouragan qui duroit depuis quatre ou cinq jours : & comme ces deux bâtiments étoient mauvais voiliers, ils retardoient les autres navires : la fatigue augmentoit de jour en jour dans l'équipage du Duc, qui travailloit continuellement à la pompe à cauſe d'une fente qui s'étoit faite, & qu'on n'avoit pu réparer.

Ils arrivent à l'iſle de Button.

Après avoir ſuivi la côte pendant quelques jours, le long des rivages élevés dans la Nouvelle Guinée, à la

vue de pluſieurs Iſles, ils arriverent à celles de Button le 25 de Mai. Le Duc & la Ducheſſe y envoyerent chacun leur Pinaſſe, qui revinrent en peu de temps chargées de cocos, & rapporterent que les Habitants, qui parloient la langue Malayenne étoient très-polis & recevoient bien les étrangers. Les vaiſſeaux chercherent inutilement un terrein propre à jetter l'ancre, & quoique leur beaupré touchât preſque le rivage, ils ne trouverent point de fonds. Pluſieurs canots les aborderent chargés de volailles, de bled-d'inde, de cocos, de Citrouilles, & d'autres proviſions, qu'ils échangerent avec les gens d'équipage. Rogers en envoya quelques-uns à terre dans la Gabarre & dans la Pinaſſe; ils furent très-bien reçus du Roi & de la Nobleſſe, qui leur promirent un ample ſecours de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Non-ſeulement les Seigneurs de la Cour, mais Sa Majeſté Indienne, elle-même, étoient entiérement nuds, à l'exception d'un voile léger qui leur formoit une ceinture, & couvroit auſſi les parties poſtérieures. Après avoir paſſé pluſieurs pointes de terre, en

ROGERS Chap. XIV.

An. 1710.

ROGERS Chap. XIV. An. 1710.

jettant la ſonde pendant trois ou quatre jours, ils trouverent enfin un ancrage depuis trente juſqu'à quarante braſſes de profondeur, à la latitude de 5 degrés 41 minutes, où le Duc & la Ducheſſe s'amarrerent. Peu de temps après, la chaloupe du Duc amena quelques Malayens dans un canot que les gens avoient engagés à les ſuivre à force de préſents : mais on ne put en retirer aucun avantage, parce que perſonnes de ceux qui étoient à bord des deux vaiſſeaux ne pouvoir diſcourir avec eux. Le Capitaine Dover avoit un Interprête, mais il refuſa de le prêter, malgré le beſoin qu'on en avoit. Ces Indiens ne voulurent pas aller à bord du Bachelier, qui ſe trouva alors expoſé à quelque péril ſur les bas fonds. En quittant le Duc, ils montrerent de la main la terre qui étoit au nord, en prononçant Botoo.

Le Capitaine Dampier dit qu'il avoit déja paſſé par le détroit de Bouton, & il parle dans ſes voyages d'une Ville au ſud de ce détroit, où un Roi faiſoit ſa réſidence ; cependant il parut alors qu'il n'en avoit connoiſſance que ſur le récit qu'on lui en

en avoir fait. Le rivage près de cette Ville, environ à six lieues au nord, parut propre pour le radoub, & le Capitaine Rogers vouloit y conduire le Duc pour en faire boucher les ouvertures; mais comme il vit qu'une seule pompe suffisoit alors pour en épuiser l'eau, il jugea qu'ils ne devoient pas s'arrêter & perdre du temps.

ROGERS, Chap XIV. Au. 1710.

Le 29 de Mai, on convint d'envoyer le Capitaine Dampier, avec M. Vanbrugh, M. Connely, & l'Interprête, par forme de députation vers le Roi, pour lui demander des raffraîchissements, avec offre de lui en donner le payement. Ils furent très-bien reçus de ce Prince; il parut très-satisfait de ce qu'on lui fit voir pour échantillon des marchandises qu'on lui donneroit en échange, & il reçut avec le plus grand plaisir une Mitre d'Evêque qu'on lui envoya pour présent. Les Habitants commencerent à venir à bord avec des cocos, des volailles, du bled, & toutes sortes de raffraîchissements. Le premier de Juin les Anglois firent du bois & de l'eau, & la Pinasse revint de la Ville, sans pouvoir ren-

Le Roi de cette isle leur fournit des provisions.

ROGERS, Chap. XIV

dre un compte bien net de ce que faiſoient les Officiers ; mais le Capitaine Dampier retourna bien-tôt à bord avec une petite quantité de proviſions dont le Roi faiſoit préſent aux Commandants.

An. 1710.

Le Capitaine Rogers étoit mécontent des retards de ce Prince, qui avoit amené une grande quantité de proviſions, & vouloit les vendre un prix exceſſif, en retenant M. Vanbrugh juſqu'à ce qu'on eût conſenti à ſes demandes ; mais il fut obligé de le renvoyer, autrement Rogers auroit mis en priſon ſon Interprète qui étoit un Portugais, ſi néceſſaire au Roi pour les affaires du commerce, qu'il ne pouvoit s'en paſſer. Cependant M. Vanbrugh & lui ſe ſéparerent bons amis ; mais on ne le put engager à donner un Pilote pour paſſer le détroit, quoiqu'on lui fît des propoſitions très-avantageuſes, & il refuſa auſſi de diminuer le prix des proviſions. Les Anglois s'en inquiéterent peu, d'autant que depuis trois ſemaines les gens de la campagne leur avoient fourni, à un prix plus raiſonnable, tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Pendant qu'ils étoient dans cette Isle, on eut le bonheur de découvrir une mutinerie très-dangereuse, qui avoit passé du Duc à la Duchesse, & dans laquelle même étoient entrés plusieurs Officiers. Les suites en auroient pû devenir funestes pour toute la réussite du voyage : mais les chefs furent mis aux fers, & on les partagea à bord des différents vaisseaux.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

Murinerie découverte.

Le 8 de Juin, ils leverent l'ancre, & le lendemain ils rencontrerent un vaisseau Hollandois chargé pour Macassar, où cette Nation a un établissement dans la partie méridionale des Célebes. Le Maître, qui étoit Malayen, promit non-seulement de les conduire pour passer le détroit, mais encore de les mener à Batavia pour une légere récompense, à condition que les Hollandois n'en seroient pas instruits. Les Capitaines y consentirent avec joie, & trouverent que cette proposition leur étoit très-avantageuse, d'autant qu'elle les mettroit en état d'éviter les bas-fonds de Brill & de Bunker, ainsi que plusieurs autres très-dangereux, dont les Pilotes Hollandois connoissent le canal mieux que les Marins des

Ils arrivent à Batavia.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

autres Nations. Le 15, ils virent un grand nombre de barques de pêcheurs, qui se tinrent toujours éloignées : & ils passerent à cinq lieues de la haute terre de Japara, sur la côte de Java qu'ils laisserent à l'oueſt. Le 17, ils rencontrerent un Navire Hollandois de six cents tonneaux & de cinquante canons, qui leur confirma la mort du Prince George de Dannemarck, & la continuation de la guerre en Europe. Le 20, ils entrerent dans la rade de Batavia, & jetterent l'ancre à six ou sept brasses de profondeur, au milieu de plus de trente vaisseaux. Le 22, les Commandants se rendirent auprès du Gouverneur; il examina & approuva leurs commissions d'Armateurs particuliers, & promit de leur donner, comme à des amis, tous les secours qui seroient en son pouvoir; mais il ne tint pas exactement sa parole, & ils furent très-long-temps avant de pouvoir obtenir un vaisseau pour carener. Quand il leur eut été accordé, ils passerent le 23 de Juillet à l'isle de Horn : mais on leur fit payer les provisions à un prix excessif; & quand ils vouloient obtenir une

Audience du Gouverneur, dont ils avoient ſouvent beſoin, ce n'étoit qu'avec les plus grandes difficultés, & en payant chérement les Gardes ou le Secretaire, encore n'y réuſſiſſoient-ils pas toujours. L'Auteur Anglois remarque à cet occaſion, qu'il en eſt de même dans preſque tous les établiſſements Hollandois, où les vaiſſeaux de ſa Nation ſont reçus avec une apparence d'amitié, pendant qu'on les traite ſous main en ennemis réels.

ROGERS, Chap. XIV. An 1710.

Comme l'iſle de Horn étoit très-incommode pour carener, les Commandants demanderent au Gouverneur la permiſſion de le faire à Unreſt, où vont les vaiſſeaux Hollandois qui en ont beſoin; mais il ne leur fut pas poſſible de l'obtenir, non plus que le ſecours des Charpentiers de la même Nation, & ils furent obligés de ſe ſervir de huit ou dix Calfateurs Malayens.

Ils y ſont aſſez mal reçus.

Pour mettre le comble aux déſagréments qu'on leur fit éprouver, le Sabandar, principal Officier de la Douane, pour les affaires des Etrangers, & qui étoit parent du Gouverneur, déclara à Rogers & à ſes Con-

ROGERS, Chap XIV.

An. 1710.

fors, que ſi quelque Hollandois achetoit le Marquis, dont on avoit réſolu de ſe défaire, il ſeroit obligé de le brûler ou de le démembrer. Il ajouta que cette réſolution priſe par le Gouverneur & par le Conſeil étoit irrévocable, enſorte qu'on fut obligé de vendre ce bâtiment au premier Anglois qui ſe préſenta. Ce fut le Capitaine Jean Opey, de Londres, qui commandoit la Frégate le Houx : il acheta ce Bâtiment cinq cents ſoixante & quinze rixdalles Hollandoiſes, ce qui étoit beaucoup au-deſſous de ſa valeur.

Le Capitaine Rogers ne rétablit ſa ſanté que très-lentement à Batavia : pendant le ſéjour qu'il y fit, on lui tira de la joue une groſſe balle de mouſquet que le Chirurgien avoit priſe juſqu'alors pour une partie de l'os de la machoire qu'il avoit eue fracaſſée ; on lui ôta auſſi pluſieurs eſquilles du pied & du talon. Pluſieurs hommes moururent de flux de ſang, occaſionnés par les eaux de cette Iſle ; cependant ils en corrigeoient la mauvaiſe qualité par l'Arack qui ne leur coûtoit qu'environ deux ſols la pinte, & par le ſucre,

dont ils ne payoient la livre que le même prix.

ROGERS, Chap. XIV.

Le 12 d'Octobre, après s'être munis de proviſions, les équipages des vaiſſeaux étant completés, les Officiers & les hommes, fournis de ce qui leur étoit le plus néceſſaire, en conſéquence d'un comité de trois bâtiments qui régla l'argent qu'il convenoit de leur donner, ils mirent à la voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance, & profiterent d'un vent de terre, qui leur étoit favorable. Le 17 Octobre, ils firent du bois & de l'eau à la tête de Java, dans l'iſle du Prince, & en continuant leur voyage, ils arriverent le 28 de Décembre dans le port du Cap, & ſaluerent de neuf canons les Hollandois, qui leur rendirent le ſalut avec ſept. Ils y attendirent juſqu'au commencement d'Avril 1711 le convoi d'une flotte Hollandoiſe, chargée pour l'Europe, quoique le Capitaine Rogers s'oppoſât fortement à ce retard. Il jugeoit qu'il ſeroit plus avantageux d'aller avec un ou deux vaiſſeaux au Breſil, où l'on ſe déferoit des denrées le moins propres à être gardées, & de revenir enſuite à Briſ-

An. 1710.

Ils remettent à la voile, & reviennent en Europe.

An. 1711.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1711.

tol par le canal ſeptentrional : mais le plus grand nombre des voix dans le comité, fut d'un avis contraire. Il y avoit au Duc une fente très-incommode, qu'il étoit preſque impoſſible de boucher ſans le carener: mais le Capitaine Courtney, & pluſieurs autres Officiers s'y oppoſerent ; enſorte que Rogers fut obligé de ſe mettre en mer dans un état très-fâcheux. Le 5 d'Avril, l'Amiral Hollandois mit pavillon bleu, & baiſſa la voile de miſaine pour ſignal du départ : il s'arrêta à l'iſle des Penguins, où il fut ſuivi de tous les Vaiſſeaux. Le lendemain, la flotte, compoſée de ſept vaiſſeaux Hollandois & de neuf Anglois, mit à la voile de l'iſle des Penguins, avec un bon vent du ſud-ſud-eſt. Pendant tout le voyage depuis le Cap juſqu'en Hollande, la plus exacte diſcipline fut obſervée ſur la flotte, & l'on marqua le plus grand reſpect pour l'Amiral Hollandois, quoiqu'il ne commandât qu'un vaiſſeau Marchand d'une Compagnie. Rogers ne nous en a pas conſervé le nom, il remarque ſeulement qu'il étoit homme de mérite, de très-bon cœur, & qui avoit beaucoup d'égards

pour les vaiſſeaux Anglois qui alloient avec lui. Il en régaloit ſouvent les Officiers à bord de ſon bâtiment, & permettoit à la priſe le Bachelier de ſe mettre à la tête de la flotte pendant la nuit, pour qu'elle pût ſuivre les autres, parce qu'elle étoit péſante à la voile. Le 23 de Juillet, ils arriverent au Texel : les Hollandois firent une décharge générale, & les Anglois ſaluerent le Chef d'Eſcadre, & le Pavillon de pluſieurs volées. ROGERS, Chap. XIV. An. 1711.

Le 24, après le dîné, le Capitaine Rogers ſe rendit à Amſterdam, où il acheta quelques proviſions néceſſaires pour ſon vaiſſeau ; & le premier d'Août il débarqua les hommes qu'il avoit pris à Batavia & au Cap. Il trouva à Amſterdam M. Holledge, & quelques-uns des Intéreſſés, qui lui demanderent un extrait de ſon voyage, qui fut atteſté par ſerment pardevant un Notaire, crainte que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales ne prétendît que les Armateurs avoient empiété ſur ſes droits, en touchant à quelqu'un de ſes établiſſements. Concluſion.

Tout étant ainſi mis en regle, ils

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1711.

leverent l'ancre du Texel le 22 de Septembre,& le premier d'Octobre, ils mouillerent aux Dunes, où ils furent visités par quelques-uns des Intéressés. Le 14, ils arriverent à Eriff, où ils commencerent à décharger leurs cargaisons, dans l'espérance de jouirbien tôt enAngleterre des fruits d'un voyage aussi dangereux & aussi bien conduit.

VOYAGE

Dans l'Amérique Méridionale, par DOM GEORGE JUAN, & DOM ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE I.

Motif de ce voyage; Avantages de cette Relation; Les Espagnols s'embarquent, & arrivent à Carthagene; Situation avantageuse de cette ville; Invasions qu'elle a souffertes; On change deux fois l'entrée de la baie; Du fort Saint Lazare; Bâtiments de Carthagene; Des Eglises & des Couvents; Etendue de la Juridiction; Des différentes castes d'habitants; Des Negres; Habillement des hommes, des femmes & des Mulâtres.

ULLOA, Chap. I.

LE Voyage dont nous allons donner l'extrait, est regardé, avec raison, comme un des plus agréa-

An. 1735. Motif de ce voyage.

bles, des plus intéreſſants, & des plus
ULLOA, Chap. I. authentiques qui ait jamais paru dans aucune langue. Il fut entrepris par
An. 1735. les ordres du Roi d'Eſpagne Philippe V, qui en fit publier la Relation à Madrid. Le principal objet qu'on ſe propoſa en l'entreprenant, fut de meſurer la longueur d'un degré du méridien, près de l'équateur, pour déterminer la vraie figure de la terre. Le Roi de France, Louis XV, demanda au Monarque Eſpagnol la permiſſion d'envoyer quelques Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, à Quito, dont la ſituation eſt voiſine de l'équateur, pour y faire les obſervations qui pouvoient conduire à la réſolution d'un problême ſi important pour les Sciences en général, & pour la Géographie & la Navigation en particulier. Le Roi d'Eſpagne, perſuadé de la candeur de cette demande, voulut concourir à un projet auſſi digne d'immortaliſer le regne du Monarque, ſous les auſpices duquel il avoit été formé; non-ſeulement il permit que les Mathématiciens François ſe rendiſſent à Quito, mais il donna ordre à Dom

George Juan, & à Dom Antonio de Ulloa, Lieutenants des vaiſſeaux Eſpagnols & habiles Aſtronomes, d'accompagner les Académiciens, & de les aider dans une entrepriſe auſſi utile, & auſſi difficile à bien exécuter.

ULLOA, Chap I.

An. 1735.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les hommes employés dans ce voyage étoient des gens reſpectables, diſtingués par leur état, par leur ſcience, par leur candeur, & par leur intégrité. Ce voyage n'étoit pas dû au haſard, mais à leur propre choix; ſoutenus par l'autorité, ils partirent avec une approbation générale, parce qu'on ſavoit qu'ils étoient très capables de ſuivre les vues qu'on avoit eues en les envoyant. Auſſi remplirent-ils tout ce qu'on attendoit de leurs ſoins, avec autant d'exactitude que de fidélité, & à leur retour ils en publierent une Relation, qu'on lit avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'on ſait qu'elle a la vérité pour baſe. Cette Relation eſt très-méthodique, fort détaillée, & auſſi claire qu'inſtructive. Elle a de plus l'avantage ineſtimable de remplir parfaitement ſon objet, & de mettre en état de reconnoître

Avantages de cette Relation ſur celles des autres Voyageurs.

les erreurs ou la partialité de plusieurs autres Auteurs qui ont écrit précédemment.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735. Les Espagnols s'embarquerent à Cadix le 26 de Mai 1735; mais le vent ayant changé, ils furent obligés de jetter l'ancre environ à une demi-lieue de Las Puercas, où ils demeurerent jusqu'au 28. Alors le temps étant devenu très-beau, & le vent s'étant tourné nord, ils remirent à la voile, & continuant leur cours, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, ils jetterent l'ancre dans la baie de Carthagene le 9 de Juillet.

Les Espagnols s'embarquent, & arrivent à Carthagene.

La ville de Carthagene est située à 10 degrés 25 minutes 48 secondes & demie de latitude septentrionale, à 282 degrés 28 minutes 36 secondes de longitude du méridien de Paris, & à 301 degrés 19 minutes 36 secondes du méridien du Pic de Téneriffe, suivant les observations des Astronomes Espagnols. Ils trouverent aussi après plusieurs expériences réitérées, que la variation de la Bousole étoit de 8 degrés à l'est.

Cete baie & ce pays furent découvers en 1502, par Rodrigue de Bastidas; en 1504, Jean

Découverte de cette baie.

de la Coſa & Chriſtophe Guerra entrerent en guerre contre les habitants Indiens. Ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils n'en avoient attendu; parce que ces Indiens étoient un peuple guerrier, & que la valeur leur étoit ſi naturelle, que les femmes mêmes partageoient volontairement les fatigues & les dangers de la guerre. Leurs armes ordinaires étoient les fleches, qu'ils empoiſonnoient avec le ſuc de certaines herbes qui en rendoient mortelles les plus légeres bleſſures. Quelques années après, Alonzo d'Ojeda, deſcendit dans le même pays, accompagné de Jean de la Coſa, ſon premier Pilote, & d'Americ Veſpuce, fameux Géographe de ce ſiécle: mais ils n'eurent pas plus de ſuccès que les premiers, quoiqu'ils rencontraſſent les Indiens aſſez fréquemment. Grégorio Hernandez de Oviedo ne fut pas plus heureux. Enfin la conquête de ce pays fut faite par Dom Pedro de Heredia, qui après avoir remporté pluſieurs victoires ſur les Naturels, fonda Carthagene en l'année 1533.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Situation avantageuſe de Carthagene.

La ſituation avantageuſe de cette Ville, l'étendue & la ſûreté de la

baie, & ſa poſition favorable pour le commerce du continent méridional, contribuerent beaucoup à y former promptement un établiſſement. Les mêmes raiſons engagerent les Eſpagnols à l'augmenter, & à le bien mettre en état de défenſe; enſorte qu'elle devint en peu de temps la plus fameuſe de leurs Colonies, & l'entrepôt de toutes les autres: mais ces avantages attirerent auſſi contr'elle les hoſtilités des étrangers, animés par la ſoif des richeſſes, ou par l'importance de la place même qui a été priſe & pillée pluſieurs fois.

ULLOA, Chap. I.

AN 1735.

Invaſions qu'elle a ſouffertes.

La premiere invaſion qu'elle ſouffrit arriva peu de temps après ſa fondation. Ce fut en l'année 1544, où quelques avanturiers françois y furent conduits par un Pilote Corſe, qui y avoit paſſé quelque temps, & qui les inſtruiſit de la ſituation de la Place, des chemins qui y conduiſoient, & de pluſieurs autres particularités néceſſaires à ſavoir pour réuſſir dans leurs entrepriſes. Le ſecond ennemi qui l'attaqua fut François Drake, qu'on appelloit le deſtructeur des nouvelles conquêtes: il en fit le pil-

lage, & y mit le feu, ce qui réduisit en cendres plus de la moitié de la Ville ; la destruction totale étoit inévitable si les habitants ne fussent convenus de payer pour rançon cent vingt mille ducats d'argent. ULLOA, Chap. I. An. 1713.

Elle fut prise la troisieme fois en 1697, par les François, sous les ordres de M. de Pointis, qui parut devant la place avec un fort armement, composé en grande partie de Filibustiers, qui ne valoient guere mieux que des Pyrates ; mais comme ils étoient Sujets du Roi de France, ils furent protégés en cette occasion. Après avoir forcé le Fort de Boca-Chica, à se rendre, ce qui leur donna l'entrée libre du Port, M. de Pointis fit débarquer ses Troupes, & assiégea le Fort Saint-Lazare, dont la prise fut suivie de la reddition de la Ville, que la capitulation ne put garantir de l'avarice des Filibustiers, qui en firent le pillage.

Cette Place fut conquise avec tant de facilité par les François, que beaucoup de personnes soupçonnerent une correspondance particuliere entre le Gouverneur & M. de Pointis. Ce soupçon fut fortement aug-

menté ſur ce qu'il s'embarqua à bord de l'Eſcadre françoiſe, avec tous ſes tréſors & ſes effets, dont aucun ne ſouffrit de la calamité générale.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735.

L'entrée de la baie eſt deux fois changée.

Cette Ville eſt ſituée dans une Iſle ſablonneuſe, qui forme un étroit paſſage du côté du ſud-oueſt, ce qui ouvre la communication avec la partie nommée Tierra-Bomba juſqu'à Boca-Chica. La langue de terre qui les joint préſentement étoit autrefois l'entrée de la baie; mais quand elle fut fermée par les ordres de la Cour de Madrid, il ne reſta d'autre paſſage que celui de Boca-Chica. On a encore fermé cette entrée depuis la derniere entrepriſe des Anglois en 1741, parce que s'étant rendus maîtres des Forts qui la défendoient, ils s'introduiſirent dans la baie pour s'emparer de la Ville; cependant ils manquerent leur entrepriſe, & furent obligés de ſe retirer avec une perte conſidérable. Cette attaque détermina la Cour d'Eſpagne à envoyer de nouveaux ordres pour r'ouvrir l'ancien paſſage; & depuis ce temps il eſt le ſeul par où les vaiſſeaux entrent dans la baie. Du côté du nord il y a ſi peu de terre, qu'avant la

muraille, on ne trouve que trente-cinq braſſes de largeur d'une mer à l'autre : mais enſuite le terrein s'élargit, & forme une autre Iſle de ce côté ; de façon, qu'à l'exception de ces deux paſſages qui ſont très-étrois, toute la Ville eſt entourée de la mer. Du côté de l'eſt, la communication d'une terre à l'autre ſe fait par un pont de bois. Les fortifications, tant de la Ville que des Fauxbourgs, ſont conſtruites à la moderne, & revêtues de pierres de taille. En temps de paix, la garniſon eſt de dix compagnies de troupes réglées, dont chacune contient ſoixante & dix-ſept hommes, en y comprenant les Officiers, & de pluſieurs compagnies de Milices.

ULLOA, Chap. 1. An. 1735.

Sur le ſommet d'une hauteur, près le fauxbourg de Xéxémani eſt un fort, nommé Saint Lazare, qui commande la Ville & le Fauxbourg. On a trouvé par les opérations géométriques que l'élévation de cette colline eſt entre 30 & 31 braſſes. Elle eſt contiguë à pluſieurs autres plus élevées, qui s'étendent du côté de l'eſt. Elles ſe terminent à une autre colline très-haute, qu'on appelle

Du fort Saint Lazare.

ULLOA, Chap. I. an. 1735.

Monte de la Popa, ſur le ſommet de laquelle eſt un Couvent d'Auguſtins Déchauſſés, appellé Nueſtra Senora de la Popa. Ce Couvent jouit de la vue la plus charmante, qui s'étend ſur tout le pays & ſur la côte à une diſtance immenſe.

Bâtiments de Carthagene.

La ville & les fauxbourgs de Carthagene ſont très-agréables, d'autant que les rues ſont droites, larges, uniformes, & bien pavées. Les maiſons ſont bâties de pierre, à l'exception de quelques-unes conſtruites en brique; mais elles n'ont preſque toutes qu'un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée, & les appartements en ſont commodément diſtribués. Toutes les maiſons ont des balcons & des jalouſies de bois, ce qui dure beaucoup plus en ce climat que le fer, lequel ſe rouille & ſe détruit en peu de temps par l'humidité, & par l'acrimonie de l'air rempli de nitre. Cette raiſon, & la couleur enfumée des murailles, donne une aſſez médiocre apparence à l'extérieur des maiſons.

Des Egliſes & des Couvents.

Outre la Cathédrale, il y a dans les fauxbourgs une grande Egliſe dédiée à la Sainte Trinité, & une Chapelle dédiée à Saint Toribio. Les

Ordres, qui ont des Couvents à Carthagene, ſont ceux de Saint François dans les fauxbourgs, Saint Dominique, Saint Auguſtin, la Merci, les Jacobins (*) & les Récollets, outre un College tenu par les Jéſuites, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. Les Monaſteres de Filles ſont ceux de Sainte Claire & de Sainte Therèſe. Toutes les Egliſes & tous les Couvents ſont bien bâtis, & d'une étendue aſſez conſidérable; mais les Ornements ſont médiocres, & quelques-unes manquent même de ce qui convient à la décence. Les Communautés, particulierement celles des Franciſcains ſont aſſez nombreuſes, & compoſées d'Européens, de Créoles blancs, & de naturels Indiens.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Carthagene peut être comparée aux villes du troiſieme rang en Europe. Elle eſt bien peuplée; mais la plûpart des habitants deſcendent des Tribus Indiennes. Elle n'eſt pas la plus opulente du pays, parce que les pillages qu'elle a ſoufferts, ont di-

(*) Ces Jacobins dont parle l'Auteur Anglois, ſont les mêmes que le Couvent de Saint Dominique, & je n'en trouve pas d'autres dans l'original Eſpagnol.

minué de beaucoup, les richeſſes des habitants. Cependant il n'eſt pas rare d'y voir des gens qui y acquierent des fortunes brillantes par le commerce, & qui vivent convenablement à leurs richeſſes. Le Gouverneur demeure dans la ville, qui eſt demeurée indépendante du Gouverneur militaire, juſqu'en l'année 1739.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735.

Etendue de ſa Juriſdiction.

La juriſdiction du Gouvernement de Carthagene, s'étend à l'eſt juſqu'à la grande riviere de la Magdelaine; la partie méridionale, eſt bornée par la Province d'Antioquia; à l'oueſt, il va juſqu'à la riviere de Darien, & au nord, juſqu'à l'océan, en ſuivant les côtes entre les embouchures de ces deux rivieres. On compte ordinairement cinquante-trois lieues d'étendue à ce Gouvernement de l'eſt à l'oueſt, & quatre-vingt-cinq du ſud au nord. On trouve dans cet eſpace, pluſieurs vallées très fertiles, que les Naturels nomment Savannahs: les principales ſont celles de Zamba, de Zenù, de Tolù, de Mompox, de Barranca, & pluſieurs autres, où il y a un grand nombre d'établiſſements d'Européens, de Créoles Eſpagnols & d'In-

diens. On dit que tous ces pays abondoient autrefois en or, & l'on voit encore plusieurs vestiges de ce riche métal, dans les environs de Simiti, de San Lucas & de Guamaco; mais on les néglige à présent, parce qu'on prétend que les mines en sont épuisées. Ce qui contribuoit particulierement à la richesse de ce pays, étoit le grand commerce que les anciens habitants y faisoient avec Choco & Darien, d'où ils apportoient en échange de ce métal, le produit des manufactures, & les différents ouvrages de l'art dont ils avoient besoin. L'or étoit alors l'ornement le plus ordinaire des Indiens de l'un & de l'autre sexe.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735.

Après cette Description de la ville de Carthagene, nous allons parler en peu de mots des habitants, qui sont partagés en différentes Castes ou Tribus, & qui tirent leur origine, du mélange des Blancs, des Negres & des Indiens. Il est à propos de les faire connoître, chacun en particulier.

Des différentes Castes d'habitants.

Les principales classes des Blancs sont les Européens & les Créoles, ou Blancs nés dans le pays. Les pre-

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

miers, qu'on appelle communément Chapetones, ne ſont pas en grand nombre, & beaucoup d'entre eux retournent en Eſpagne après avoir fait une aſſez belle fortune, ou ſe retirent dans les Provinces plus intérieures pour l'augmenter encore. Ceux qui ſont établis à Carthagene, font tout le commerce de cette place, & vivent dans l'opulence, pendant que les autres habitants ſont dans l'indigence, & réduits à s'occuper de travaux rudes ou bas, pour ſubſiſter. Les familles des Créoles blancs, poſſedent particulierement les terres : quelques-uns ont de grandes richeſſes, & ſont très-reſpectés, parce que leurs ancêtres, en arrivant dans le pays, y ont occupé des postes honorables, & y ont conduit leurs familles. Quelques-unes de ces familles, pour ſoutenir leur ancienne dignité, ont marié leurs enfants à leurs égaux, dans le pays, ou les ont envoyés pour ſervir en qualité d'Officiers ſur les gallions ; mais d'autres ont beaucoup décliné. Il y a encore des Blancs dans un état très-bas, qui tirent leur origine de familles Indiennes, ou au moins de

quelque

quelque mélange avec ces familles. Quand on ne peut les découvrir par la couleur, la satisfaction d'être mis au nombre des Blancs, les console de toutes les calamités qu'ils éprouvent.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Entre les autres Tribus formées par les mariages des Blancs avec les Negres, la premiere eſt celle des Mulâtres, ſi bien connus en Europe, qu'il eſt inutile de nous y arrêter. Enſuite viennent les Tercerons, produits par l'union des Blancs & des Mulâtres; ils tiennent un peu plus des premiers; mais pas aſſez pour faire oublier leur origine. Les Quarterons viennent des Blancs & des Tercerons; & enfin les Quinterons ſont les productions des précédents avec les Blancs. Cette gradation eſt la derniere, & l'on ne voit aucune différence entre les Quinterons & les Blancs, ni pour les traits, ni pour la couleur; quelquefois même ils ſont de plus belle figure que les Eſpagnols. Les enfants d'un Blanc & d'un Quinteron, ſont auſſi nommés Eſpagnols, & on les conſidere comme entierement dégagés du ſang Indien. En général, chacun eſt ſi jaloux de

ULLOA, Chap. I. An. 1735

ſa Tribu ou Caſte, que ſi par haſard & ſans le moindre deſſein d'inſulter quelqu'un, on l'appelle d'un nom qui marque un degré au-deſſous de celui qui lui appartient, il en eſt vivement offenſé, & ils ne ſouffrent jamais qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un préſent de la fortune.

Avant d'arriver à la claſſe des Quinterons, il arrive ſouvent par quelque circonſtance, que des enfants ſe trouvent reculés d'un degré; ainſi entre le Mulâtre & le Negre, il y a une race intermédiaire, qu'on appelle Sambos, dont l'origine vient du mélange d'un Mulâtre avec un Indien, ou de deux de ces Sambos, qu'on diſtingue encore, ſuivant la Caſte de leurs peres. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, &c. il y a ceux qu'on appelle Tente en el Ayre, ſuſpendue en l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfants dont le pere ou la mere ſont Quarterons ou Quinterons, & Mulâtres ou Tercerons, ſont nommés Salto-Atras, qui veut dire rétrograde, parce qu'au lieu d'avancer vers les Blancs, ils re-

tournent en arriere du côté des Noirs. Tous les enfants de Negres & de Quarterons, ſont appellés Sambos de Negre, de Mulâtre, de Terceron, &c.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Telles ſont les Tribus ou Caſtes les plus connues & les plus communes; mais il s'en forme encore pluſieurs autres des mélanges qui ſe font par leurs mariages, ce qui occaſionne tant de degrés, qu'à peine ſe peuvent-ils diſtinguer eux-mêmes. Ce ſont en général, ces ſortes de gens, qu'on rencontre par-tout dans les villes, dans les fermes & dans les villages: quand on trouve avec eux quelque blanc, particulierement des femmes, c'eſt uniquement par haſard, d'autant que les Blancs demeurent aſſez renfermés dans leurs maiſons, ſurtout quand ce ſont des perſonnes qui tiennent quelque rang ou quelque état diſtingué.

Toutes ces Caſtes, juſqu'aux Mulâtres, affectent de porter l'habillement Eſpagnol; mais ils n'ont que des étoffes très-légeres, à cauſe de la chaleur du climat. Ce ſont eux qui exercent les métiers dans la ville, & les Créoles ou Chapétones, qui mé-

priſent le travail méchanique s'attachent au commerce; mais comme il n'eſt pas poſſible que tous y réuſſiſſent également, le plus grand nombre ne pouvant ſe procurer le crédit néceſſaire, ils deviennent pauvres, pour ne vouloir pas ſuivre les mêmes états dans leſquels ils étoient nés en Europe, & au lieu des richeſſes qu'ils s'étoient flattés d'acquérir aux Indes, ils tombent bien-tôt dans la plus grande miſere.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Des Negres. La Claſſe des Negres eſt partagée en hommes libres & en eſclaves : les derniers ſont employés dans les fermes & les villages, & dans une partie de la ville, où ils ſont obligés de remplir les ſervices les plus pénibles; ſur le bénéfice qu'ils en retirent, ils payent une portion à leurs Maîtres, & le peu qui leur reſte, ſuffit pour leur ſubſiſtance. L'excès de la chaleur ne leur permet pas de porter d'habits, & ils mettent ſeulement une eſpece de ceinture d'étoffe de coton; il en eſt de même des femmes eſclaves. Quelques-unes vivent dans les fermes, où elles ſont mariées aux Negres qui les cultivent, & celles qui demeurent dans les villes, ven-

dent au marché toutes sortes de vivres & de fruits secs, de confitures, de gâteaux faits de maïz & de cassave, ainsi que plusieurs autres denrées, qu'elles portent aussi dans toutes les rues. Celles qui ont des enfants à la mamelle, les portent sur leur dos, pour avoir les bras en liberté; & quand les enfants veulent teter, elles leur donnent le sein par-dessous leur bras ou par-dessus leur épaule, sans les faire changer de situation. Une telle conformation paroît presque incroyable; mais comme leurs mamelles croissent librement, sans avoir jamais été gênées, elles tombent souvent jusqu'à la ceinture, ce qui leur donne la facilité de les jetter par-dessus leurs épaules pour allaiter leurs enfants.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

L'habillement des Blancs, tant hommes que femmes, differe très-peu de celui qu'on porte en Espagne. Ceux qui occupent les grands emplois, sont habillés comme en Europe, avec cette seule différence, que les étoffes sont fort légeres, les vestes & les culottes, de toile fine de Bretagne, & l'habillement de dessus, de quelque autre étoffe des

Habillements des hommes.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

moins épaiſſes. On n'y porte que très-peu de péruques, & pendant le temps que notre Auteur y demeura il n'en vit qu'au Gouvernenr & à deux ou trois des principaux Officiers. Les cols ou les cravates y ſont auſſi rares; le col de la chemiſe eſt orné de gros boutons d'or, & en général, on le laiſſe ouvert. On met ſur la tête, des bonnets de toile blanche très-fine; mais beaucoup la portent entierement nue, avec les cheveux coupés à la hauteur de la nuque du col. Les hommes, de même que les femmes, ſe ſervent ordinairement d'éventails d'une eſpece de palme très-légere, en forme de croiſſant, avec un bâton du même bois au milieu. Ceux qui ne ſont pas de la Claſſe des Blancs, ou de quelque famille diſtinguée, portent un manteau & un chapeau trouſſé; mais il y a des Mulâtres & même des Negres, qui s'habillent comme les Eſpagnols, & comme les gens de diſtinction du pays.

Habillement des femmes.

Les femmes Eſpagnoles ont une eſpece de jupe, nommée Pollera, de ſoie très-fine, ſans aucune toile, & elles ont ſur le corps, une eſpece de

veſte blanche très-légere, qu'elles mettent ſeulement dans le temps qu'on nomme hiver; d'autant qu'elles leur ſeroient inſupportable en été; mais en tout temps, elles ſont lacées de façon, qu'elles ont toujours le ſein très-couvert. Quand elles ſortent, elles ont un mantelet; les jours de précepte, elles vont à la Meſſe à trois heures du matin, pour remplir leur devoir, & en reviennent avant la chaleur du jour, qui commence avec l'aurore.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Celles qui ne ſont pas entierement de la Claſſe des Blancs, portent ſur leur Pollera, un jupon de taffetas de la couleur qui leur plaît, mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de deſſous. Elles ont ſur la tête, un bonnet d'une toile blanche très-fine, garni de dentelles, en forme de mitre, fortement empeſé & qui ſe termine en pointe. Elles le nomment Panito, & ne ſortent jamais ſans l'avoir, avec un mantelet ſur leurs épaules. Les Dames & les autres Blanches, mettent des Panitos en deshabillé, ce qui leur ſied très-bien, parce qu'étant accoutumées à en porter dès

Habillements des femmes Mulâtres.

ULLOA, Chap. I. an. 1735.

l'enfance, il leur donne en général un air noble. Au lieu de ſouliers, elles ont ſeulement de petites mules, où n'entre que le bout du pied. A la maiſon, leur ſeul exercice eſt de ſe mettre dans leur hammacs, & de s'y balancer pour ſe donner de l'air. C'eſt un uſage ſi général, que dans toutes les maiſons, il y en a deux ou trois, ſelon que la famille eſt plus ou moins nombreuſe: elles y paſſent la plus grande partie du jour, & ſouvent les hommes y repoſent, de même que les femmes, malgré l'incommodité de ne pas avoir le corps entierement étendu.

CHAPITRE II.

Diſpoſitions infructueuſe des habitants de Carthagene pour les ſciences ; Miſere de ceux qui vont y chercher fortune ; Charité & déſintéreſſement des femmes du pays ; Grand uſage de l'eau-de-vie ; du chocolat, des confitures, du miel & du tabac ; Des Danſes ; Des Funérailles ; Arrivée des Aſtronomes François ; Deſcription de Porto-Bello ; Maladies très-dangereuſes en cette ville.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Diſpoſitions des habitants pour les ſciences.

LEs deux ſexes à Carthagene ont en général de l'eſprit, de la pénétration, & un génie propre à exceller dans toutes ſortes d'arts méchaniques. On remarque particuliérement ces heureuſes diſpoſitions dans ceux qui s'attachent à la littérature, & dès la plus grande jeuneſſe, ils font voir ce jugement & cette ſagacité, qui dans les autres climats eſt le fruit de la plus grande application, & qu'on n'acquiert qu'après bien des années de travail.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Ils jouiſſent de ces heureux dons de la nature, juſqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge, entre vingt cinq ou trente ans, après quoi ils déclinent auſſi promptement que leurs progrès ont été rapides. Il arrive même ſouvent qu'avant d'être parvenus à cet âge, lorſqu'ils commencent à retirer les fruits de leurs études, leur indolence naturelle les empêche d'avancer, & ils abandonnent les ſciences, laiſſant imparfaits des commencements auſſi heureux que ſurprenants.

Pourquoi ils en retirent peu de fruit.

La principale cauſe du peu de durée de leur application, & de l'indolence dans laquelle tombent ces génies brillants, eſt ſans doute le défaut d'objets propres à exercer leurs facultés, & le peu d'eſpérance d'arriver à quelque place qui les récompenſe de leurs peines. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'emplois, ſoit civils, ſoit militaires, & il n'eſt pas ſurprenant que l'eſpece d'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'y parvenir par ce moyen, n'étouffe l'ardeur qu'ils auroient pû avoir d'exceller dans les ſciences, ce qui les plonge dans cette oiſiveté, qui eſt l'avant-coureur certain du vice, qui leur fait

perd e l'uſage de leur eſprit, & qui ſuffoque les bons principes dont on voyoit les effets quand ils étoient jeunes, & aſſujettis convenablement à leur âge. On voit la même choſe dans les arts méchaniques : ils y font paroître une adreſſe étonnante en très-peu de temps, & les abandonnent de même, ſans travailler à perfectionner les méthodes de leurs maîtres. Rien n'eſt plus étonnant & plus ordinaire dans ce pays que de voir des enfants de deux ou trois ans raiſonner avec le ſérieux & la juſteſſe qu'il eſt rare de leur trouver en Europe à l'âge de ſix ou ſept ans, mais dans un temps où ils voyent à peine la lumiere, ils connoiſſent déjà toutes les profondeurs de la malice.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Le génie des Amériquains étant plus précoce que celui des Européens, quelques perſonnes penſent auſſi qu'il tombe plus vîte, & qu'à ſoixante ans, ou même avant, ils n'ont déjà plus ce jugement, cette pénétration, & cette ſagacité qui eſt chez nous ſi ordinaire à cet âge. On prétend que ce génie s'affoiblit dans le temps où celui des Européens tend encore à ſe perfectionner : mais

Exceptions en quelques ſujets.

c'eſt un préjugé mal fondé, & qui eſt réfuté par un grand nombre d'exemples, dont on en peut voir pluſieurs rapportés par le Pere François Benoît Feyjoo, dans le ſixieme eſſai du quatrieme tome de ſon théâtre critique. Tous ceux qui ont voyagé avec quelque attention dans ces pays, ont obſervé chez les naturels de tout âge une capacité permanente & une portion éclatante d'intelligence, quand ils n'étoient pas du nombre de ceux dont les vices dérangent l'eſprit & le corps. On en remarque auſſi pluſieurs d'une prudence éminente & de talents très-étendus, tant pour les ſciences pratiques, que pour les ſpéculatives, & qui conſervent ces dons dans toute leur vigueur, juſqu'à un âge très-avancé.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Charité des habitants.

La Charité eſt une vertu, dans laquelle excellent particuliérement tous les habitants de Carthagene, ſans exception. S'ils ne l'exerçoient amplement envers les étrangers Européens qui y vont ſouvent, comme ils diſent, pour faire fortune, il en périroit un grand nombre de maladies & de miſeres. Cet objet, quoi-

que très-bien connu de ceux qui ont voyagé dans cette partie du monde, est si important, qu'il ne sera pas inutile de nous y arrêter, pour détromper des gens, qui, non contents d'un état quelquefois honnête dans leurs pays, s'imaginent qu'il suffit de mettre le pied dans les Indes pour y acquérir une fortune brillante.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Misere de ceux qui y vont chercher la fortune.

Ceux qu'on appelle sur les Gallions Pulizons, sont des gens sans emploi, sans pacotille, & sans recommandation; qui après avoir quitté leur pays comme des fugitifs, sans la permission des Officiers, vont chercher la fortune dans un autre, où ils sont entiérement inconnus. Après avoir battu le pavé pendant quelque-temps, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus dequoi pourvoir à leur logement & à leur subsistance, ils se trouvent réduits à la derniere extrèmité, qui est d'avoir recours à l'Hôpital de Saint François. Ils y reçoivent, non la quantité suffisante de nourriture pour satisfaire leur faim, mais uniquement ce qu'il faut pour leur conserver la vie : une espece de bouillie de Cassave, dont le goût doit être d'autant plus dé-

ULLOA. Chap. II.

An. 1735.

ſagréable à ces malheureux mortels, qui n'y ſont pas accoutumés, que les naturels mêmes ne veulent pas en manger. Pour leur logement, il faut qu'ils le prennent dans les places publiques, où ſous les portiques des Egliſes, juſqu'à ce que quelque heureux événement leur faſſe rencontrer un voyageur, qui veuille s'avancer dans le pays, & qui ait beſoin d'un Domeſtique, parce que les Négociants de la Ville, auxquels ils ne ſont nullement néceſſaires, font très-peu de cas de ces Avanturiers, comme on les appelle, avec aſſez de raiſon. Affectés par la différence de climat, affoiblis par la mauvaiſe nourriture, tourmentés par le chagrin de n'avoir pas réuſſi dans leurs eſpérances chimériques, ils ſont accablés d'une multitude de maux, plus grands qu'on ne peut les imaginer, particulierement de la maladie qu'on appelle à Carthagene Chapetonade, ou maladies des Chapetones, ſans autre ſecours que de s'abandonner à la providence, d'autant que dans l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, on ne reçoit que ceux qui payent, ce qui en exclut abſolument les pauvres. C'eſt

alors qu'on voit clairement la charité des gens du pays. Des Négreſſes & des femmes Mulâtres libres, touchées de leur état déplorable, les emmenent dans leurs maiſons, où elles les traitent avec autant de ſoin que d'affection. S'il en meurt quelqu'un, elles le font enterrer par les charités qu'elles lui procurent, & même font dire des Meſſes pour le repos de ſon ame. La ſuite ordinaire de cette bienfaiſance, eſt que le Chapeton, quand il eſt guéri, pénétré de reconnoiſſance, épouſe la Négreſſe, la Mulâtre, ou une de ſes filles, ce qui lui forme un établiſſement beaucoup plus miſérable que celui qu'il auroit pû avoir dans ſon pays, même en ſubſiſtant du travail de ſes mains.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Le déſintéreſſement de ces femmes eſt ſi grand, qu'on ne peut imputer leur compaſſion envers les Chapetones à l'eſpérance de contracter un mariage, puiſqu'il eſt très-ordinaire qu'elles en refuſent l'offre, ſoit pour elles-mêmes, ſoit pour leurs filles, dans la crainte de perpétuer leur miſere. Elles cherchent plutôt à procurer au Pulizon un maître, qui l'em-

Déſintéreſſement des femmes du pays.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

mene plus loin dans le pays, ſoit à Santa-Fé, ſoit à Pompayan, à Quito, ou dans une autre ville du Pérou, ſelon qu'il y eſt attiré par ſon inclination, ou par l'eſpérance d'y jouir d'une fortune plus conſidérable.

Etat ordinaires des Chapetones.

Les Chapetones qui demeurent dans la Ville, & qui y ſont liés par quelque mariage, ou par quelque attachement plus dangereux, ce qui n'eſt que trop commun, ſe font bateliers ou laboureurs, ou embraſſent quelqu'autre état des plus vils, dans lequel ils ont tant de mal, & gagnent ſi peu, qu'il faudroit que leur condition dans leur patrie eût été bien malheureuſe, s'ils n'avoient pas lieu de la regretter. Quand ils ont travaillé tout le jour, & une partie de la nuit, ils ſe régalent de quelques Bananas, ou d'un gâteau de Maïz ou de Caſſave, qui leur ſert de pain, d'un morceau de Caſajo ou bœuf deſſéché, ſans manger de pain blanc dans tout le cours de l'année.

D'autres en aſſez grand nombre, également malheureux, ſe retirent dans quelque petite ferme, où ils habitent un Bujio, ou hutte de pail-

le, & y vivent à peu près comme les bêtes, cultivant un très-petit terrein, & ſubſiſtant de la vente des herbages qu'ils en retirent. ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Ce que nous avons dit des diſpoſitions favorables des Negreſſes & des Femmes mulâtres, ſe peut étendre aux autres Caſtes, & même en général à toutes les femmes du pays, dont le caractere eſt très-doux & bienfaiſant. Par cette bonté & cette affabilité qui leur eſt naturelle, elles ſurpaſſent les hommes dans la pratique de ces vertus chrétiennes. Humanité des femmes.

Entre les différentes coutumes de ce pays, il y en a qui ſont très-différentes de celles d'Eſpagne, & des autres pays de l'Europe. Les principales ſont l'uſage de l'eau-de-vie, du cacao, du miel, des confitures, & du tabac à fumer.

L'uſage de l'eau-de-vie eſt ſi commun, que les perſonnes les plus régulieres & les plus ſobres ne manquent ja mais d'en boire tous les jours un verre à onze heures du matin. Ils prétendent que cette liqueur fortifie l'eſtomach, affoibli par d'abondantes tranſpirations, & qu'elle excite l'appétit. *Hacar las onze*, c'eſt-à- Grand uſage de l'eau-de-vie.

dire, faire les onze heures, eſt une phraſe commune, qui ſignifie boire un verre d'eau-de-vie ; & cette coutume qui n'a peut-être rien de pernicieux, pour ceux qui la ſuivent avec modération, devient ſouvent un vice. Quelques-uns y ſont tellement adonnés, qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens diſtingués boivent de l'eau-de-vie d'Eſpagne ; mais ceux de bas état, & les Négres ſont contents de celle du pays, qui eſt un extrait de jus de canne de ſucre, qu'ils appellent également eau-de-vie ou bran-de-vin, & dont on fait une très-grande conſommation.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Du Chocolat

Le chocolat, qu'on nomme à Carthagene le cacao, eſt ſi commun, qu'il n'y a pas d'Eſclave négre qui ne s'en régale après ſon déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues, prêt à prendre, pour un quart de réale l'écuellée. Quoiqu'ils lui donnent le nom de cacao, le principal ingrédient dont ils le compoſent eſt le Maïz ; mais les gens plus diſtingués en font de pareil à celui d'Eſpagne. Ils en prennent encore une heure après le dîné, mais jamais ils n'en boivent à jeun,

ni ſans manger quelque choſe avant.

Les conſitures & le miel y ſont ſi communs qu'on ne boiroit jamais un verre d'eau ſans avoir commencé par en manger. On préfere le miel qu'on trouve plus doux pour les conſerves, & pour les autres confitures ſeches & liquides. Ils mangent les confitures avec du pain blanc, qui leur ſert uniquement pour cet uſage & pour prendre le chocolat, mais ils étendent du miel ſur leurs gâteaux de caſſave.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735. Des Conſitures & du miel.

Leur paſſion pour le tabac à fumer eſt généralement répandue entre les perſonnes de tout rang & de tout ſexe. Les Dames & les autres femmes blanches ne fument que dans leurs maiſons; mais cette décence n'eſt pas obſervée par celle des autres caſtes, ni par les hommes, qui, en général fument dans tous les endroits où ils ſe trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, & les femmes ont une méthode qui leur eſt particuliere pour en tirer la fumée. Elles mettent le petit bout du rouleau allumé dans leur bouche, & l'y tiennent très long-temps ſans l'éteindre, & ſans que le feu les incommode.

Du Tabac.

C'eſt une politeſſe qu'elles font aux perſonnes qu'elles eſtiment que de leur allumer le tabac, & l'on en diſtribue à la ronde dans les compagnies quand on fait quelque viſites. Refuſer du tabac eſt une groſſiereté qu'on ne pardonne pas aiſément, auſſi ont-ils la plus grande attention à n'en offrir qu'à ceux qu'on eſt aſſuré qui en font uſage. Les Dames s'y accoutument dès l'enfance, ce qui leur vient ſans doute des Eſclaves Négreſſes qui ſont leurs nourrices. Cet uſage eſt ſi commun chez les perſonnes de diſtinction, que ceux qui arrivent d'Europe en prennent bien-tôt l'habitude, particulierement quand ils doivent demeurer un temps un peu conſidérable dans le pays.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Des Danſes.

La Danſe eſt un des amuſements les plus communs à Carthagene, & c'eſt ordinairement par les bals qu'ils célebrent les fêtes & les jours de réjouiſſances. Pendant que les Gallions, les Gardes-côtes, & les autres bâtiments Eſpagnols y ſéjournent, ces danſes ſont plus communes, & ſe font avec moins d'ordre, parce que les gens d'équipage entrent par force dans les ſalles; mais dans les

maiſons diſtinguées on ſe conduit avec plus de régularité. On commence par les danſes Eſpagnoles, ſuivies de celles du pays, qui ſont aſſez agréables. On les accompagne de chanſons; & il eſt rare que ces parties de plaiſir finiſſent avant le point du jour. ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Les *Fandangos* ou Bals de la populace ſont ordinairement accompagnés d'eau-de-vie ou de vin, & les danſes conſiſtent en mouvements aſſez ſcandaleux : mais comme ils ne ceſſent de boire, ils ſe terminent ſouvent par des quérelles, qui ont de fâcheuſes ſuites. Quand il arrive dans la Ville quelque étranger de marque, il eſt très-bien reçu dans ces Bals; & comme l'entrée en eſt permiſe à tout le monde, & qu'on n'y manque pas de liqueur, ceux qui les donnent ne doivent pas craindre de s'y trouver ſans compagnie.

Des Funérailles.

Les funérailles & les deuils ſont accompagnés d'un cérémonial particulier, & ils font leurs efforts pour y marquer de la grandeur & de la dignité, ſouvent juſqu'à en altérer leur fortune. Quand le mort eſt une perſonne de condition, on met le corps

ſur un pompeux catafalque, élevé dans le principal appartement de ſa maiſon, environné d'une multitude de flâmbeaux allumés. Le corps y demeure vingt-quatre heures ou plus long-temps : il eſt viſité à toutes les heures du jour par les perſonnes de ſa famille, & par des femmes du bas état, dont le métier eſt d'aller pleurer les défunts.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Ces femmes, qui ſont ordinairement habillées de noir, viennent le ſoir, ou pendant la nuit, dans l'appartement où eſt le corps : elles ſe jettent à genoux près du Catafalque, ſe levent enſuite ; & étendent les bras, comme pour embraſſer le défunt ; après quoi elles commencent leurs lamentations d'un ton dolent, qu'elles entremêlent de cris affreux, & les terminent en prononçant le nom du mort. Elles racontent enſuite ſon hiſtoire avec les mêmes cris, y joignent le récit de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualités, de ſes amours de toute eſpece, & entrent dans des circonſtances ſi particulieres, qu'elles pourroient tenir lieu d'une confeſſion générale. Enfin quand elles ont tout dit, elles ſe re-

tirent dans un coin de l'appartement où elles trouvent du vin & de l'eau-de-vie, dont elles se régalent abondamment. Aussi-tôt qu'elles ont quitté le corps, elles sont remplacées par d'autres, jusqu'à ce que toutes ces sortes de femmes ayant eu leur tour. La même cérémonie est faite par les Domestiques, les Esclaves, & les connoissances de la famille, ce qui occupe le reste de la nuit, & l'on ne peut s'imaginer le bruit & la confusion qu'occasionnent tous ces cris & toutes ces plaintes. ULLOA. Chap. II. An. 1735.

Le convoi funebre est aussi accompagné de semblables lamentations tumultueuses; & même quand le corps est déposé dans le tombeau, on continue les pleurs pendant 9 jours dans la maison. Durant tout ce temps, les *Pacientes* ou *Pleurants*, tant hommes que femmes, ne quittent point l'appartement, où ils reçoivent les *Pésames* ou compliments de condoléance. Pendant neuf nuits, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ces pleureurs sont accompagnés des parents & des amis particuliers; & l'on peut dire, avec vérité, qu'ils sont sincerement affligés, les uns de Du Convoi.

la mort du défunt, & les autres d'être obligés de ſupporter la fatigue de faire des viſites auſſi déſagréables & auſſi ennuyeuſes.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735

Arrivée des Aſtronomes François.

Les Mathématiciens François arriverent à Carthagene le 16 de Novembre 1735, & y joignirent les Eſpagnols. Le 24, ils s'embarquerent tous à bord d'une frégate Françoiſe pour Porto-Bello. La traverſée fut très-courte & très-agréable, & le 29 du même mois, ils jetterent l'ancre dans le port de cette derniere Ville.

Saint Philippe de Porto-Bello, ſuivant leurs obſervations, eſt ſituée à 9 degrés 34 minutes, 35 ſecondes de latitude ſeptentrionale, & ſuivant celles du Pere Feuillée à la longitude de 277 degrés 50 minutes du méridien de Paris, ou à 296 degrés 41 minutes du Pic de Teneriffe. Ce Port fut découvert le 2 de Novembre 1502, par Chriſtophe Colomb, qui fut ſi enchanté de ſon étendue, de ſa profondeur, & de ſa beauté, qu'il lui donna le nom de Porto-Bello, qu'il a toujours porté depuis.

Cette Ville fut priſe & pillée par Sir

Sir Jean Morgan, fameux Corſaire Anglois, qui en infeſtoit les mers; mais au moyen d'une rançon, il épargna les forts & les maiſons.

ULLOA. Chap. III.

An. 1735.

La Ville eſt ſituée près de la mer, ſur le penchant d'une colline qui entoure tout le port. Le plus grand nombre des maiſons ſont bâties de bois, mais il y en a beaucoup dont le premier étage eſt en pierre, & le reſte en bois. Il y en a cent trente en tout, & la plus grande partie ſont très-ſpacieuſes. Elle eſt ſous la juriſdiction d'un Gouverneur, qui a le titre de Lieutenant Général, & reſſortit au Préſident de Panama.

Deſcription de Porto-Bello.

Elle eſt compoſée d'une rue principale qui cotoye le rivage, avec quelques autres plus petites, qui la traverſent en deſcendant de la colline au port, & ces dernieres ſont jointes par de petites ruelles, paralleles à la grande rue, autant que le terrein peut le permettre. Il y a deux grandes places, dont une eſt vis-à vis la Douane, qui eſt bâtie de pierres, & contiguë au quai: l'autre fait face à la principale Egliſe, auſſi conſtruite en pierre, grande, & décemment ornée pour la petiteſſe de la Ville.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Des Egliſes.

L'Egliſe de Notre-Dame de la Merci eſt également de pierre, mais très-médiocre, & tombant en ruine, ainſi que le Couvent, occupé par des Religieux qui portent le même nom. Celle de Saint Jean de Dieu a le titre d'Hôpital, & a été fondée en conſéquence ; mais il s'en manque beaucoup que l'intention des Fondateurs ait été remplie. Le bâtiment eſt petit, & à peu près en auſſi mauvais état que celui de la Merci. Toute la Communauté conſiſte en un Prieur, un Chapelain & un autre Regieux. La ſalle deſtinée pour les malades eſt une chambre dont le toit eſt à jour, ſans lits, ni aucun autre meuble néceſſaire. Cependant pour y être admis, il faut être en état de payer le traitement & la nourriture, ou plutôt la diete. Cet Hôpital, qui n'en a que le nom, n'eſt donc d'aucun uſage aux pauvres de la ville, & il ſert uniquement à recevoir les malades des vaiſſeaux de guerre qui y abordent, parce qu'ils y ſont pourvus de tout ce qui leur eſt néceſſaire par leurs propres bâtiments, & ſont traités par leurs Chirurgiens, enſorte qu'ils n'ont beſoin que du logement.

A l'extrêmité orientale de la ville, eſt un quartier appellé Guinée, parce que c'eſt où tous les Negres des deux ſexes, libres & eſclaves, ont leur habitation. Ce quartier eſt très-peuplé, lorſque les gallions ſont dans le port, parce que la plus grande partie des habitants quittent alors leurs maiſons pour les louer, & que d'autres en conſervent ſeulement une petite portion. Les Mulâtres & les autres pauvres familles, vont auſſi ou à Guinée ou dans les cabanes qu'on éleve près de ce quartier. Il y loge encore dans le méme-temps, un grand nombre d'Artiſans de Panama, qui ſe rendent à Porto-Bello, pour y exercer leurs métiers, & qui cherchent des logements d'un prix médiocre. ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Dans un eſpace aſſez conſidérable, entre la ville & le Château de Gloria, on éleve auſſi des baraques, qui ſont occupées principalement par les gens d'équipage des vaiſſeaux. Ils y tiennent des boutiques de confitures & d'autres comeſtibles qu'ils apportent d'Eſpagne ; mais après que la foire eſt finie, & que les vaiſſeaux ont remis à la voile, tous ces

édifices ſont abattus, la ville ſe remplit, & rentre dans ſa premiere tranquillité.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Du Port.

Le Port de Porto-Bello eſt très-commode pour toutes ſortes de vaiſſeaux & d'autres bâtiments; quoique l'entrée en ſoit très-large, il eſt bien défendu par le fort Saint Philippe de Todo Fierro. Ce Château eſt ſitué ſur la pointe ſeptentrionale de l'entrée du port, qui a de largeur environ ſix cents braſſes, c'eſt-à-dire un peu moins d'un quart de lieue. Le côté méridional, eſt rempli de rochers a fleur d'eau, qui s'étendent à une diſtance aſſez conſidérable du rivage; enſorte que les vaiſſeaux ſont obligés de tourner vers le nord, par l'endroit où le canal eſt le plus profond, ce qui eſt à peu près au milieu de l'entrée. Il continue en ligne droite, ſur la profondeur de neuf, de dix & de quinze braſſes d'eau, avec un fond de glaiſe, mélée de craie & de ſable.

Dans la partie méridionale du port, & vis-à-vis la place d'ancrage, eſt un gros château, nommé Santiago de la Gloria, à l'eſt duquel commence la ville, à la diſtance d'envi-

ron cent toiſes, avec une pointe de terre, qui avance dans le port. Sur cette pointe, eſt un petit fort, nommé Saint Jérôme, à dix toiſes des maiſons. Tous ces forts ont été démolis par l'Amiral Vernon, lorſqu'il s'eſt rendu maître de ce port, en 1740.

ULLOA, Chap. II.

AD. 1735.

Au nord-oueſt de la ville, eſt une petite baie, nommée la Caldera ou la Chaudiere, qui a quatre braſſes & demie d'eau, & eſt très-propre à caréner les vaiſſeaux, tant à cauſe de la profondeur, que parce qu'elle eſt défendue & à l'abri contre tous les vents.

Du côté du nord-eſt, on trouve l'embouchure d'une riviere, nommée Carcajal, qui ne fournit d'eau fraîche qu'à un quart de lieue & plus, de l'endroit où elle ſe décharge : on y voit aſſez ſouvent des Alligators.

Entre les montagnes qui entourent le port de Porto-Bello, & qui s'étendent depuis Saint Philippe de Todo Fiero, ou Château de fer, ſans diminuer de hauteur, juſqu'à la partie oppoſée, il y en a une remarquable, en ce qu'elle s'éleve au-deſſus de toutes les autres, & qu'elle ſemble deſtinée

Montagne de Capiro.

à ſervir de barometre pour tout le pays, en annonçant les changements de temps. Cette montagne, qu'on appelle Capiro, eſt à l'extrêmité du port, ſur la route qui conduit à Panama. Le ſommet eſt toujours couvert de nuages ſi denſes & ſi ſombres, qu'il eſt rare d'en voir qui le ſoient autant dans notre atmoſphere. On leur donne le nom de Capillo ou bonnet, d'où peut être venu, par corruption, celui de Mont-Capiro. Quand ces nuages s'épaiſſiſſent, ils augmentent en noirceur, deſcendent plus bas qu'à l'ordinaire, & c'eſt un ſigne certain de tempête : au contraire, quand ils s'élevent & s'éclairciſſent, on eſt certain de l'approche du beau temps; mais il faut remarquer que ces changements ſont très-fréquents, & ſurviennent quelquefois en un inſtant. Il eſt auſſi très-rare que le ſommet de cette montagne ſoit abſolument ſans nuages, & quand cela arrive, ce n'eſt que pour un moment.

ULLOA, Chap II. An. 1735.

Juriſdiction du Gouverneur.

La Juriſdiction du Lieutenant-Général, Gouverneur de Porto-Bello, eſt limitée à la ville & aux forts, d'autant que le pays voiſin, ſur le-

quel elle pourroit s'étendre, eſt rempli de montagnes, couvertes de forêts impénétrables, à l'exception d'un petit nombre de vallées, où l'on trouve quelques fermes médiocres, nommées *Haciendas* : la nature du terrein ne permettant pas d'en étendre la culture.

ULLOA, Chap. II. An. 1738.

On ſait dans toute l'Europe, combien le climat de Porto-Bello eſt ſujet aux variations du temps. Non-ſeulement les Etrangers qui y abordent, en ſont affectés, mais les Naturels même en ſont fréquemment très incommodés. Il détruit les forces de la nature, & coupe ſouvent tout-à-coup le fil de la vie. On prétend qu'anciennement, ſans reculer même de plus de vingt ans ou environ, les accouchements y étoient ſi dangereux, qu'il étoit rare que les femmes puſſent en relever. Auſſi-tôt qu'elles étoient au troiſieme ou quatrieme mois de leur groſſeſſe, on les faiſoit aller à Panama, où elles demeuroient, juſqu'à ce que tous les dangers fuſſent paſſés. Il y en avoit très-peu qui euſſent aſſez de fermeté, pour attendre leur deſtinée dans leurs maiſons, & la plus grande partie

Danger du climat de Porto-Bello.

préféroient de faire ce voyage, malgré l'embarras qu'il pouvoit leur cauſer, plutôt que de mettre leur vie en riſque.

ULLOA, Chap. II.

AN. 1735.

L'amour extrême qu'une femme de cette ville avoit pour ſon mari, joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant ſon abſence, d'autant que ſon emploi ne lui permettoit pas de l'accompagner à Panama, la détermina à donner le premier exemple contraire à cet uſage. Ces deux objets eurent aſſez de force, pour qu'elle s'expoſât à un péril probable, en évitant un malheur qu'elle regardoit comme certain, & qui auroit répandu l'amertume ſur tout le reſte de ſa vie. L'évenement fut heureux, elle eut des couches très-favorables, recouvra promptement la ſanté ; & l'exemple d'une Dame d'auſſi haut rang, inſpira à d'autres le même courage, ſans qu'elles fuſſent animées par de ſemblables raiſons. Enfin, la crainte que quelques accidens avoit imprimée dans les eſprits, en faiſant regarder ce climat comme fatal aux femmes en couche, ſe diſſipa entierement.

Singularité ſur la génération des animaux.

Un autre préjugé auſſi ſingulier,

est que les animaux des autres climats, cessent d'engendrer aussi-tôt qu'on les transporte à Porto Bello. Les habitants assurent que les poules apportées de Panama ou de Carthagene, deviennent stériles, le jour même de leur arrivée, & cessent de produire des œufs : ils ajoutent que les bêtes à corne amenées de Panama, quand elles sont restées quelque temps à Porto-Bello, maigrissent tellement, qu'il n'est plus possible d'en manger la chair, quoiqu'elles ne manquent pas de bons pâturages. Il est certain qu'il ne naît dans ce pays, ni chevaux, ni ânes, ce qui tend à confirmer l'opinion, que le climat est contraire à la génération des animaux engendrés sous un ciel moins funeste. Cependant, pour ne pas se livrer aveuglément à l'opinion commune, les Mathématiciens interrogerent plusieurs personnes intelligentes, dont les réponses furent assez d'accord avec celles du vulgaire; & ils les assurerent que ce sentiment étoit confirmé par plusieurs faits connus, & par des expériences qu'ils avoient faites eux-mêmes.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Le 4 de Décembre 1735, à six

heures du matin, la liqueur du thermometre de M. de Réaumur étoit à 1021, & à midi, elle fut à 1023.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

La chaleur eſt exceſſive à Porto-Bello, & elle eſt augmentée par la ſituation de la ville, qui eſt entourée de hautes montagnes, ſans aucun paſſage pour les vents, qui pourroient donner quelque rafraîchiſſement. Les arbres de ces montagnes ſont ſi épais, qu'ils interceptent les rayons du ſoleil, ce qui empêche que la chaleur de cet aſtre ne ſeche la terre au deſſous des arbres. De-là, ſont occaſionnées des exhalaiſons très-abondantes, qui forment de gros nuages, & ſe précipitent en violents torrents de pluie; mais auſſitôt qu'ils ſont diſſipés, le ſoleil brille & paroît dans tout ſon éclat: l'activité de ſes rayons, deſſeche la partie de terrein qui n'eſt pas couverte d'arbres, l'atmoſphere eſt de nouveau chargé de vapeurs épaiſſes: le ſoleil ſe couvre, & continue de même pendant tout le jour. La nuit eſt également ſujette aux mêmes viciſſitudes, ſans que la chaleur en ſoit diminuée.

Chaleur exceſſive à Porto-Bello.

Bruits effrayants dans les montagnes.

Ces torrents de pluie, ſi ſubits & ſi impétueux, qu'ils ſemblent me-

nacer d'un nouveau déluge, ſont accompagnés de tempêtes, d'éclairs & de tonneres, capables de jetter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis, & ce bruit horrible eſt encore prolongé par la répercuſſion des cavernes qui ſont dans les montagnes, & qui réfléchiſſent de même le bruit du canon, qu'on y entend une minute après le coup. Ce fracas eſt mêlé des cris affreux & des hurlements d'une multitude de ſinges de toutes eſpeces, qui vivent dans les forêts dont ces montagnes ſont couvertes, & qui ne ſont jamais plus perçants, que quand un vaiſſeau de guerre tire le canon, matin & ſoir, quoiqu'ils duſſent y être accoutumés. ULLOA, (Chap. II.) An. 1735.

L'inclémence continuelle du temps jointe à la fatigue que ſouffrent les gens d'équipage, quand ils déchargent les vaiſſeaux, qu'ils portent les marchandiſes à terre dans des barges, & qu'ils les conduiſent enſuite ſur des traîneaux, occaſionne des ſueurs ſi abondantes, qu'elles les affoibliſſent conſidérablement; & pour ranimer leurs eſprits, ils ont recours à l'eau-de-vie, dont on fait alors une conſommation étonnante. L'excès Maladies très-communes dans ce pays.

du travail, la boiſſon immodérée, & l'air mal ſain qui regne dans ce climat, ſont des cauſes, qui, réunies, alterent la meilleure conſtitution, & produiſent ces maladies deſtructives, ſi communes en ce pays. On peut bien les nommer deſtructives, & les ſymptômes en ſont toujours des plus fâcheux, parce que ceux qu'elles attaquent, ſont trop épuiſés pour y pouvoir réſiſter. Auſſi les maladies mortelles épidémiques ſont très-communes ſous ce climat.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Suites funeſtes de ces maladies.

Les Matelots ne ſont pas les ſeuls qui ſouffrent de ces maladies ; d'autres que les gens de mer, qui n'ont pas les mêmes fatigues, en ſont également attaqués. Par conſéquent on doit penſer que ni la mer, ni ces fatigues ne ſont point les cauſes principales de ce pernicieux effet, quoiqu'elles contribuent à étendre & à empirer le mal ; puiſqu'il eſt évident que quand les fluides ſont diſpoſés à recevoir la ſemence de la maladie, les progrès en ſont beaucoup plus rapides, & les attaques plus violentes. On a quelquefois fait venir des Médecins de Carthagene, parce qu'on penſoit qu'ils connoîtroient mieux

les methodes les plus sûres pour traiter les maladies du pays, & qu'ils seroient par conséquent plus utiles que d'autres pour le soulagement des Matelots. L'expérience n'a pas été favorable, & elle a si peu répondu aux bonnes intentions de ceux qui l'ont faite, que lorsque les gallions, ou les autres bâtiments Européens y séjournent quelque temps, il est rare qu'ils n'y enterrent la moitié, ou au moins le tiers de leurs gens. C'est donc avec raison qu'on a nommé cette ville le tombeau des Espagnols, & l'on en peut dire autant de toutes les autres nations qui y abordent. Cette remarque est bien confirmée par la perte que firent les Anglois, quand une de leurs flottes parut devant le port en 1726, dans l'intention de se rendre maîtres des trésors qui y arrivent de toutes parts dans le temps de la foire qu'on y tient à l'arrivée des gallions. La mort du Marquis de Grillo en avoit alors fait passer le commandement à Dom Francisco Cornejo, l'un des grands Officiers, dont la valeur & la conduite ont fait le plus d'honneur à la marine Espagnole. Il donna ordre que les vais-

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

seaux fussent mis en ligne au-dedans du port, & fit élever à l'entrée une batterie, dont il confia le soin aux Officiers de marine, ou plutôt il s'en chargea lui-même, ne négligeant aucunes précautions, & visitant tout en personne. Ces préparatifs jetterent une telle consternation sur la flotte Angloise, quoiqu'elle fût très-nombreuse, qu'au lieu de former quelque entreprise, elle s'en tint à un blocus, comptant sur les provisions qu'elle pourroit tirer de Carthagene, & pensant que la famine obligeroit les Espagnols à abandonner aux Anglois ce qu'ils comptoient d'abord avoir par force: mais dans le tems où l'Amiral étoit près de parvenir au but de ses espérances, l'inclémence de la saison étendit ses ravages sur les navires Anglois, & emporta un si grand nombre d'hommes, qu'en peu de temps il fut obligé de se retirer à la Jamaïque, après avoir perdu plus de la moitié de ses gens.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Malgré l'inclémence du climat de Porto-Bello, & la fatalité qui semble y être attachée aux Européens, les gens de l'Escadre de 1730 y jouissent de la santé la plus parfaite,

quoique la fatigue & la débauche des Matelots fuſſent les mêmes, & qu'on n'apperçut aucuns changements dans l'air. On attribua cette heureuſe ſingularité au ſéjour qu'ils avoient fait à Carthagene, où ils avoient paſſé le temps des maladies épidémiques, ce qui avoit accoutumé leur tempéramment au climat. On voit, par cet exemple, que la principale cauſe de ces maladies doit être attribuée à la conſtitution des Européens qui n'y ſont pas habitués. Il faut qu'ils y meurent promptement, ou qu'ils s'y accoutument, comme les naturels, les Créoles & les autres habitants.

ULLOA, Chap I.

An. 1735.

CHAPITRE III.

Des Habitants de Porto-Bello ; Rareté des vivres ; Comment on tue les Tigres ; Animal nommé Perico-Ligero ; Multitude de Crapauds ; Magnificence de la Foire ; Les Aſtronomes s'embarquent ſur la riviere Chagre ; Difficultés pour la remonter ; Grand nombre d'Alligators ; Des barques nommées Chatas & Bongos ; Beauté des Payſages ; Ils arrivent à Panama ; Conjectures ſur la longitude de cette Place.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Des habitants de Porto-Bello.

LA petiteſſe de Porto Bello, & l'inclémence du climat en rendent le nombre des habitants fort peu conſidérable : la plus grande partie eſt de Negres ou de Mulâtres, & l'on y trouve à peine trente familles de Blancs. Tous les gens aiſés, ſoit par le commerce, ſoit par leurs biens fonds, ſe retirent à Panama, & il ne demeure à Porto-Bello que ceux dont les emplois exigent qu'ils y reſtent : comme le

Gouverneur ou Lieutenant Général, les Commandants des forts, les Officiers civils de la Ville, les Officiers & les Soldats des garniſon, les Alcaldes & le Clerc de ville. ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Les habitants de Porto-Bello reſſemblent beaucoup à ceux de Carthagene par les mœurs & par les uſages ; mais ils n'ont pas la même bienfaiſance ni la même généroſité : on les accuſe d'avarice, vice naturel à tous les habitants de ce pays.

Les proviſions ſont rares à Porto-Bello, & par conſéquent très-cheres, particuliérement durant le temps des gallions & de la foire, où l'on eſt obligé d'en tirer de Carthagene, d'où l'on apporte du maïz, du riz, de la Caſſave, des cochons, de la volaille, & des racines ; mais on tire le gros bétail de Panama. A Porto-Bello on ne trouve en abondance que du poiſſon de diverſes eſpeces qui y eſt très-bon. Il y a auſſi beaucoup de cannes de ſucre, & les chacaras, ou maiſons de fermes, ſi on peut leur donner ce nom en ſont toutes bâties. Ils ont auſſi des ſucreries, où l'on fait du ſucre, des molaſſes & du rum. Rareté des vivres.

Des torrents d'eau fraîche, qui

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

tombent des montagnes, les uns paſſent hors de la Ville & les autres la traverſent. Ces eaux ſont fort légeres, digeſtives, & donnent de l'appétit, à ceux qui en font uſage, qualités qu'on regarderoit comme excellentes en tout autre pays, & qui ſont ici pernicieuſes. Il ſemble que Porto-Bello, ſoit tellement diſgracié de la nature, que ce qui eſt bon en ſoi-même y devient mauvais : Cette eau eſt trop légere & trop active pour les eſtomacs des habitants ; elle leur occaſionne des diſſenteries, plus dangereuſes que toutes les autres maladies, & il eſt rare que ceux qui en ſont attaqués y ſurvivent. Les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes forment de petits réſervoirs ou baſſins, dont la fraîcheur eſt augmentée par l'ombre des arbres : les habitants de la Ville s'y baignent tous les jours à onze heures du matin, & les Européens ſuivent un exemple ſi agréable, & ſi bon pour la ſanté.

Comment les Negres & les Mulâtres tuent les tigres.

Comme les bois bordent preſque les maiſons de Porto Bello, il en ſort ſouvent des tigres, qui, dans la nuit parcourent les rues de la Ville, & emportent les volailles, les chiens

& les autres animaux domeſtiques : des enfants même ſont devenus quelquefois leur proye. Quand ces bêtes cruelles ont goûté de cette eſpece de nourriture, elles ne veulent plus de celles des forêts, & même elles dédaignent la chair des animaux quand elles ont mangé de celle des hommes. Outre les piéges ordinaires qu'on tend pour les prendre, les Negres & les Mulâtres, qui vont abattre du bois dans les montagnes, ſont fort induſtrieux à combattre les tigres, & même pour la plus légere récompenſe, ils vont les attaquer dans leurs retraites. Dans ce genre de combat, qui paroît ſi dangereux, ils n'ont pour armes qu'une lance de ſept à huit pieds de long d'un bois très-fort, dont la pointe eſt endurcie au feu, & une eſpece de cimeterre d'environ deux pieds & demi. Ainſi armés, ils attendent tranquillement que le tigre ſe jette ſur leur bras gauche, dont ils tiennent la lance, & qui eſt couvert d'une piece d'étoffe groſſiere. Quelquefois l'animal ſemble connoître le danger, & veut éviter le combat; mais ſon ennemi l'excite, en le touchant lé-

ULLOA, Chap. III. [An. 1735.

gerement de sa lance pour le pouvoir frapper d'un coup plus sûr pendant qu'il se défend, d'autant que le tigre sentant la lance, la prend d'une de ses griffes, & saisit de l'autre le bras qui la tient. Alors l'assaillant le frappe hardiment du cimeterre qu'il tient de l'autre main, & lui coupe la patte : l'animal se retire en fureur, mais il revient aussi-tôt à la charge : on le frappe d'un second coup, qui le prive de ses armes pernicieuses, & le met hors d'état de se mouvoir. Alors le Negre ou le Mulâtre le tue à son aise, l'écorche, lui coupe la tête & les pieds, & revient à la ville chargé des dépouilles de l'ennemi, comme d'un trophée de sa victoire.

ULLOA, Chap. IH. An. 1735.

Animal nommé Perico Ligero.

Entre le grand nombre d'animaux qu'on trouve dans ce pays, on distingue particulierement le Périco-Ligero, ou le léger Pierre, nom qu'on lui donne par ironie, à cause de sa lenteur & de sa paresse. Il ressemble à un singe de moyenne grosseur, mais la figure en est très vilaine: il a la peau de couleur grise, tirant sur le brun, toute ridée, & sans poil sur les cuisses ni sur les jambes. Il est si pesant qu'on n'a pas besoin de chaîne ni de cage pour

l'arrêter, d'autant qu'il ne remue jamais que lorſqu'il eſt preſſé par la faim, & qu'il ne marque aucune crainte, ni des hommes, ni des bêtes féroces. Quand il ſe remue, chaque effort eſt accompagné d'un cri ſi plaintif & ſi déſagréable, qu'il excite en même-temps la pitié & le dégoût : il pouſſe ces cris au plus léger mouvement qu'il eſt obligé de faire, de la tête, des jambes ou des pieds, ce qui eſt occaſionné vraiſemblablement par une contraction générale des muſcles & des nerfs de ſon corps, qui lui cauſe une douleur exceſſive quand il fait quelqu'effort pour ſe mouvoir. Ce cri affreux eſt toute ſa défenſe, parce que la nature lui enſeignant à vouloir prendre la fuite à l'approche de quelque ennemi, il pouſſe des heurlements ſi terribles à chaque mouvement, que l'animal qui le pourſuit ne peut les ſupporter, & prend la fuite lui-même pour éviter un bruit auſſi effrayant. Ces cris ne durent pas ſeulement tout le temps qu'il eſt en mouvement, il les répete en s'arrêtant, & il demeura long-temps ſans ſe mouvoir avant qu'il ceſſe de crier. Il fait ſa nourriture ordinaire de fruits ſauvages ; & quand il ne peut en

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

trouver ſur la terre, il cherche un arbre qui en ſoit bien chargé, & y monte avec une peine exceſſive. Pour s'épargner l'embarras d'y monter une autrefois, il cueille tout le fruit de l'arbre, le jette à terre, ſe roule comme une boule, & ſe laiſſe enſuite tomber de l'extrêmité d'une des branches. Il demeure au pied de cet arbre, juſqu'à ce que tout le fruit ſoit conſommé, & ne le quitte que quand la faim l'oblige de chercher ailleurs ſa nourriture.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Multitude de Crapauds à Porto-Bello.

Les ſerpents ſont en grand nombre à Porto Bello, & très dangereux. Les crapaux y fourmillent, non ſeulement dans les endroits humides & marécageux, comme dans les autres pays, mais auſſi dans les rues, dans les cours, & dans tous les endroit ouverts. Le nombre ſurprenant de ces reptiles, qui paroiſſent particulierement après la pluie, a fait croire à quelques perſonnes, que chaque goute d'eau ſe changeoit en un crapaud. Ils prétendent le prouver par la quantité prodigieuſe de ceux qu'on y voit, quand il a tombé la moindre pluie; mais cette opinion n'a aucun fondement. Il eſt évident que ces reptiles abondent dans

les forêts, dans le voiſinage des rivieres, & même dans les villes, où ils produiſent une quantité preſque infinie d'animacules dontils ſont formés, ſuivant les meilleurs Naturaliſtes. Ces animacules s'élevent dans les vapeurs qui forment les pluies, & retombent avec elles ſur la terre, qui eſt exceſſivement échauffée par les rayons du ſoleil; peut-être auſſi qu'ils y ſont déjà dépoſés par les crapauds, & deviennent animés en auſſi grand nombre qu'on en a vu quelquefois en Europe; mais comme après les pluies on en rencontre qui ont juſqu'à ſix pouces de longueur, il n'eſt pas poſſible d'imaginer qu'ils ſoient l'effet d'une production momentanée. Il paroît donc vraiſemblable que cette partie du pays étant extrêmement humide, eſt très-propre à nourrir cette eſpece de ſemence, qui ſe plaît dans les lieux aquatiques. Ils évitent les endroits du terrein qui ſont expoſés aux rayons du ſoleil, cherchent ceux où la terre eſt la plus molle, & & la creuſent pour trouver l'humidité, enſorte que la ſurface étant ordinairement ſeche, on ne peut y remarquer les crapauds: mais auſſi-tôt

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

qu'il commence à pleuvoir, ils abandonnent leurs retraites pour venir où ils ſentent l'eau, qu'ils cherchent avec le plus grand empreſſement, ce qui fait que toutes les rues & les places en ſont alors couvertes, d'où eſt venu l'opinion vulgaire que chaque goute d'eau ſe transforme en un crapaud. Quand il a plu dans la nuit, les rues & les places ſemblent pavées le matin de ces reptiles; enſorte qu'on ne peut faire un pas ſans les fouler aux pieds, d'où il en arrive ſouvent des morſures fort déſagréables, parce qu'outre leur venin, ils ſont aſſez gros pour qu'on en ſente vivement les dents. Le nombre prodigieux de ces ſales animaux; occaſionne la nuit un bruit plus inſupportable qu'on ne le peut imaginer, par leurs croaſſements, dans toutes les parties de la ville, dans les bois, & dans les cavernes des montagnes.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Magnificence de la foire de Porto Bello.

La ville de Porto-Bello, ſi peu habitée à cauſe du mauvais air, de la rareté des proviſions, & de la ſtérilité du terroir, devient au temps des gallions une des places les plus peuplées de toute l'Amérique méridionale. La ſituation avantageuſe ſur l'Iſthme,

me, entre la mer du ſud & la mer du nord, la bonté du port, & le peu de diſtance de cette ville à Panama, lui ont fait donner la préférence pour en faire l'entrepôt du commerce conjoint de l'Eſpagne & du Pérou dans le temps de cette foire.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Quand on a reçu avis à Carthagene que la flotte du Pérou eſt déchargée à Panama, les gallions partent pour Porto-Bello, afin d'éviter les maladies qui ſont la ſuite de l'oiſiveté. Le concours y eſt ſi conſidérable, que le loyer des logements y monte à un prix exceſſif; une chambre & un cabinet ſe louent mille écus pour le temps de la foire, & les maiſons quand elles ſont ſpacieuſes, vont juſqu'à quatre, cinq & ſix mille écus de loyer.

Auſſi-tôt que les vaiſſeaux ſont à l'ancre dans le port, on éleve une tente quarrée couverte de voiles pour recevoir les cargaiſons; & les propriétaires des marchandiſes ſont préſents au déchargement, pour reconnoître chacun ce qui lui appartient. On les tranſporte enſuite ſur des traîneaux, conduits par les équipages des vaiſſeaux reſpectifs.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Pendant que les Mariniers & les Négociants Européens ſont ainſi occupés, les chemins ſont couverts des Mulets de Panama, chargés de caiſſes d'or & d'argent, pour le compte des Marchands du Pérou. Les uns ſont déchargés à la bourſe, d'autres au milieu de la place; & malgré l'embarras & la confuſion, il n'y arrive jamais ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu dans les autres temps Porto-Bello ſolitaire, avec un triſte ſilence répandu de toutes parts, le port vuide, & tout ne préſentant dans la ville & aux environs qu'un aſpect mélancolique, ſeroit rempli d'étonnement du changement ſubit qui y arrive, en voyant alors une multitude bruyante, toutes les maiſons remplies d'une foule de monde, les places & les rues embarraſſées de ballots & de caiſſes d'or & d'argent, & le port plein de vaiſſeaux & de toutes ſortes de bâtiments. Enfin, il verroit un pays déteſté dans les autres temps pour ſes qualités deſtructives, devenu l'entrepôt des richeſſes de l'ancien & du nouveau monde, & le théâtre le plus brillant de l'une des branches les plus conſidérables du commerce de l'univers,

Peu de temps après que les Mathématiciens François & Eſpagnols furent arrivés à Porto-Bello ils en firent donner avis au Préſident de Panama, & lui firent demander qu'il envoyât quelques-uns des bâtiments dont on ſe ſert ſur la riviere Chagre, pour les conduire à Panama, parce que la difficulté du tranſport de leurs inſtruments les empêchoit de prendre la route étroite & raboteuſe qui y conduit de Porto-Bello, Le Préſident leur envoya auſſi-tôt deux barques, ſur leſquelles ils s'embarquerent le 22 de Décembre, ſortirent du port à la rame; le vent d'eſt s'étant élevé, ils mirent à la voile vers neuf heures du matin, & à quatre heures après midi ils deſcendirent à la Douane, qui eſt bâtie à l'embouchurent de la riviere Chagre.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Les Aſtronomes s'embarquent ſur la riviere Chagre.

Le 24, ils voulurent faire uſage des rames pour remonter cette riviere; mais tous leurs efforts furent inutiles contre la violence du courant, & ils furent obligés de s'en tenir à monter avec des perches. L'après midi ils meſurerent la vîteſſe de l'eau, & trouverent qu'elle parcouroit un peu plus de dix toiſes en quarante

Difficulté pour la remonter.

secondes & demie. Ils continuerent
ULLOA, Chap. III. leur cours de cette maniere ennuyeuse jusqu'au 27 à onze heures du ma-
An. 1731. tin, qu'ils arriverent à Cruces, qui est le port de débarquement, environ à cinq lieues de Panama. A mesure qu'ils avançoient dans la riviere, ils trouvoient que le courant étoit plus rapide : le 25 les dix toises furent parcourues en vingt-six secondes & demie : le 26, à l'endroit où ils jetterent l'ancre pour passer la nuit, elles le furent en quatorze secondes & demie : & le 27, à la ville de Cruces, il se passa seize secondes; ainsi la plus grande vîtesse est d'environ une lieue par heure.

La riviere Chagre prend sa source dans les montagnes, près de la ville de Cruces. L'embouchure est défendue par un fort construit sur un rocher escarpé, près le rivage de la mer du nord, à l'est de cette riviere. A dix toises environ de ce fort est la ville ou le bourg de San-Lorenzo de Chagre, dont les maisons en général sont construites de roseaux, & habitées par des Negres, des Mulâtres, & des Métifs.

Sur le bord opposé est la Douanne,

où l'on enregiſtre toutes les marchandiſes qui entrent dans la riviere. La largeur de cette riviere eſt d'environ cent vingt toiſes, mais elle s'étrécit peu-à-peu à meſure qu'on approche de la ſource; enſorte qu'à Cruces, où elle commence à être navigable, elle n'a que vingt toiſes de large. La plus courte diſtance entre la ville & l'embouchure de la riviere eſt de vingt & un milles; mais ſi on la meſure en ſuivant les détours du courant, elle eſt de quarante-trois milles.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

La riviere Chagre eſt infeſtée d'Alligators, & l'on en voit ſouvent qui dorment ſur les bords. Il n'eſt pas poſſible de la côtoyer, tant parce que les arbres ſont très-ſerrés, que par rapport au grand nombre de buiſſons qui en forment une eſpece de forêt d'épines. Quelques-uns de ces arbres, particulierement les cédres, ſervent à faire les canots, ou les bongos qu'on employe ſur cette riviere. Il arrive ſouvent que ces arbres ſont minés par l'eau, & entraînés dans les débordements: mais la groſſeur prodigieuſe du tronc & l'étendue des branches, empêchent qu'ils ne ſoient emportés par le cou-

Grand nombre d'Alligators.

rant ; enſorte qu'ils demeurent près de l'endroit où ils ſont tombés, ce qui gêne beaucoup la navigation, & la rend même dangereuſe, parce que la plus grande partie de ces arbres étant cachés ſous l'eau, il arrive ſouvent que le bâtiment qui y touche eſt renverſé.

Des barques nommées Chatas & Bongos.

Les barques dont on ſe ſert ſur cette riviere, ſont de deux ſortes, les Chatas & les Bongos. Les premieres, ſemblables aux bâtiments Européens, ſont compoſées de différentes pieces de bois; mais on les fait très-larges, pour qu'elles tirent peu d'eau, & elles portent ſept à huit cents quintaux. Les ſecondes, ſont formées d'une ſeule piece de bois, & il eſt étonnant qu'on trouve des arbres d'une groſſeur auſſi prodigieuſe, puiſqu'il y en a qui ont juſqu'à onze pieds de large, & qui portent aiſément quatre à cinq cents quintaux. Les unes & les autres ont une cabane à la poupe, pour la commodité des Paſſagers, & une toile, pour garantir du ſoleil, ſoutenue ſur des étançons de bois du côté de la proue. Le milieu eſt partagé en deux, par une cloiſon dans toute la longueur;

quand le bâtiment eſt chargé, on le couvre de peaux, pour que les marchandiſes ne ſoient pas endommagées par la violence des pluies, qui ſont très-fréquentes ſur cette riviere. Outre le Maître, il faut au moins dans chacune de ces barques, dix-huit ou vingt Negres robuſtes, autrement, il ſeroit impoſſible de les faire aller contre le courant.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Toutes les forêts & les bois qui bordent cette riviere, ſont remplis de bêtes ſauvages, particulierement des ſinges de différentes eſpeces. Ces animaux ſont de diverſes couleurs, & de taille plus ou moins grande: la chair de tous, mais principalement celle des rouges, eſt très-eſtimée par les Negres.

Il n'y a peut-être rien qui puiſſe ſurpaſſer les vues charmantes, que préſentent les rivieres de ce pays. L'imagination la plus fertile des Peintres, ne peut approcher de la beauté des Payſages qui y ſont tracés des mains de la nature. Les bois qui ombragent les plaines, & qui étendent leurs branches juſqu'à la riviere; les hauteurs différentes des arbres qui couvrent les collines; la

Beauté des Payſages.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

variété des formes, & des couleurs de leurs feuilles; la figure de leurs fruits, également variés par les couleurs, forment un théâtre magnifique, encore embelli par la multitude d'animaux de toute eſpece, dont il eſt couvert. Les différentes ſortes de ſinges, qui ſautent par troupes, d'arbre en arbre, qui ſe pendent aux branches, & qui ſe joignent ſix ou huit enſemble, pour traverſer une riviere: les meres, avec leurs petits ſur le dos, faiſant mille poſtures fantaſques & des grimaces ridicules, peuvent paroître des fictions à ceux qui n'en ont jamais eu le ſpectacle; & ſi nous y ajoutons celui des oiſeaux, notre admiration aura encore plus de ſujet de s'étendre, puiſqu'il y en a une quantité prodigieuſe, dont pluſieurs eſpeces paroiſſent être particuliers aux bords de cette riviere, & dont les plumages éclatent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les arbres ſont en général chargés de fruits; mais les pommes de pin, pour la beauté, la groſſeur, l'odeur & le parfum, l'emportent ſur tout ce qu'on peut voir dans les autres pays.

Les Aſtronomes arrivent à Panama.

Quand les Mathématiciens furent

arrivés à Cruces, l'Alcalde de cette ville les reçut très-gracieuſement, & le 27, à onze heures & demie du matin, ils ſe mirent en marche pour Panama, où ils arriverent le même jour à ſix heures trois quarts. Ils allerent d'abord viſiter le Préſident, qui leur fit l'accueil le plus cordial & le plus agréable. ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Pluſieurs préparatifs indiſpenſables, les retinrent à Panama plus long-temps qu'ils ne l'avoient prévu. Ce temps ne fut pas cependant perdu ; ils firent diverſes expériences très-exactes ſur les oſcillation du pendule, & leverent un plan très-juſte, de la place, des fortifications, & des côtes adjacentes. Enfin, toutes les difficultés étant ſurmontées, & tous les préparatifs faits pour la ſuite de leurs laborieuſes opérations, ils s'embarquerent dans la baie de Panama, & dirigerent leur cours vers la riviere Guiaquil.

Conjectures ſur la longitude de Panama.

Panama eſt bâti dans l'Iſthme de même nom, ſur la côte arroſée par la mer du ſud. Suivant les obſervations que nos Mathématiciens y firent, cette ville eſt ſituée à la latitude ſeptentrionale de 8 degrés 57 mi-

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

nutes 48 ſecondes & demie. A l'égard de la longitude, les ſentiments ont été partagés, & aucun des Aſtronomes n'a été aſſez aſſuré de ſes obſervations, pour la déterminer avec certitude ; enſorte qu'on eſt encore dans le doute, ſi le méridien de cette ville, eſt à l'eſt ou à l'oueſt, de celui de Porto-Bello. Les Géographes François prétendent qu'il eſt à l'eſt, & le placent de même ſur leurs cartes ; au lieu que les Eſpagnols le mettent à l'oueſt ; cependant on pourroit croire que les derniers, qui ont fait plus fréquemment des voyages d'une ville à l'autre, doivent avoir plus de connoiſſance de leurs ſituations reſpectives ; & que les François, étrangers dans ce pays, n'ont pas eu occaſion d'y faire des obſervations auſſi fréquentes. D'un autre côté, on ne peut diſconvenir, qu'entre les Eſpagnols, qui font ce petit voyage, il s'en trouve très-peu qui ayent la capacité ou l'inclination néceſſaire, pour porter un jugement exact ſur la route qu'ils ſuivent ; mais il y a eu auſſi pluſieurs habiles Marins & d'autres Curieux, qui y ont donné leur attention, & c'eſt ſur leur rap-

port qu'on a déterminé la ſituation de cette place. Leur ſentiment paroît en quelque ſorte, confirmé par la vraie direction de la riviere, depuis ſon embouchure, juſqu'à la ville de Cruces, dans une diſtance de vingt & un milles, ſuivant la direction ſud-eſt-quart à l'eſt, les Mathématiciens trouverent 3 degrés 36 minutes de différence orientale, d'où ils conclurent que celle des méridiens eſt de 20 minutes, dont l'embouchure du Chagre eſt à l'oueſt de Crucés. Il faut auſſi avoir égard à la diſtance, entre Porto-Bello & cette embouchure. Pendant deux heures & demie après leur départ, ils firent une lieue & demie par heure : le vent de terre s'étant élevé, cette viteſſe augmenta juſqu'à deux lieues par heure, ce qui dura ſept heures, après leſquelles ils avoient fait dix-huit lieues. Tout le cours étant dirigé à l'oueſt, la différence en longitude, doit avoir été de 44 milles, qu'on peut réduire à 41, ſi l'on ſuppoſe que la direction differe un peu de celle à l'oueſt. Si de cette ſomme, on ſouſtrait les 20 minutes dont Crucés eſt à l'eſt de l'embouchure, on trouvera que

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

ULLOA, Chap. III. an. 1735.

Crucés eſt de 21 minutes plus occidental que Porto-Bello. Il ne reſte plus qu'à ajouter la différence entre les méridiens de Crucés & de Panama, dont le chemin ſuit à peu près la direction du ſud-oueſt. Nos Voyageurs obſerverent qu'ils ne faiſoient que trois quarts de lieue par heure, à cauſe de l'inégalité du terrein, & ils marcherent pendant ſept heures, ce qui doit faire une route de 14 milles, & par conſéquent, la différence des méridiens, eſt de 10 minutes & demie. Donc Panama eſt ſitué environ 31 minutes plus à l'oueſt que Porto-Bello, & il paroît que les Géographes Eſpagnols approchent plus de la vérité, que les François.

CHAPITRE IV.

Découverte de Panama; Priſe de cette ville par les Anglois; On en change la ſituation; Incendie à Panama; Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique; Des Bâtiments & du Port; Des Marées; Variations de la bouſſole; Des Habitants de Panama; De la Pêche des perles; Poiſſons très-dangereux; Des Mines; De l'Animal nommé Iguana.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Découverte de Panama.

LEs Eſpagnols doivent la premiere découverte de Panama, à Tello de Guſman, qui y deſcendit en 1515. Il n'y trouva que quelques huttes de Pêcheurs, parce que l'endroit étoit fort commode pour leur travail; ce qui lui avoit fait donner par les Indiens, le nom de Panama, qui ſignifie abondant en poiſſon. Peu de temps avant, en l'année 1513, Vaſco Nunez de Balboa, avoit découvert la mer du ſud, & en avoit pris poſſeſſion en forme, au nom des Rois de Caſtille. En 1518, la découverte de Panama fut ſuivie de l'éta-

bliſſement d'une Colonie, ſous Pedrarias d'Avila, Gouverneur de la Caſtille d'or, nom qu'on donnoit alors au pays, qu'on a depuis appellé Terre-ferme. Enfin, en 1521, l'Empereur Charles V, lui donna le titre de ville, avec les priviléges qui y ſont attachés.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Comment cette ville fut priſe par les Anglois.

En 1670, cette ville eut le malheur d'être ſaccagée & brûlée par le Corſaire Anglois, ſir Jean Morgan. Après avoir pris Porto-Bello & Maracaybo, il ſe retira dans les iſles, & publia de toutes parts ſon projet d'aller à Panama, ce qui fut cauſe que pluſieurs Pirates qui infeſtoient ces mers, ſe joignirent à lui. Il fit voile d'abord à Chagre, où il débarqua quelques-uns de ſes gens, & en même-temps, il battit la ville avec ſes vaiſſeaux, mais il dut ſes ſuccès à un accident fort extraordinaire. Ses forces étoient conſidérablement diminuées par le grand nombre d'hommes qu'il avoit eus de tués & de bleſſés, en attaquant le fort, & il commençoit à ſonger à la retraite, lorſqu'un de ſes Soldats eut l'œil percé d'une fleche tirée par un Indien. Le bleſſé, que cet accident avoit mis en

fureur, marqua cependant un courage & une préſence d'eſprit admirables. Il arracha la fleche de la bleſſure entoura un des bouts avec du coton, ou des étoupes, la mit dans ſon fuſil, qu'il étoit près de décharger, & tira le coup ſur le fort, dont les maiſons étoient couvertes de paille, & les murs conſtruits en bois, ſuivant l'uſage du pays. La fleche tomba ſur un de ces toits, & y mit le feu, ce qui ne fut pas d'abord remarqué par les Aſſiégés, occupés à défendre la place; mais la fumée & les flâmes les inſtruiſirent bien-tôt de la deſtruction du fort & du magaſin à poudre, que le feu ne tarda pas à gagner. Un événement ſi imprévu, les jetta dans la terreur & dans la confuſion; le courage des Soldats ſe changea en tumulte & en déſobéiſſance; chacun ne ſongeant qu'à ſe ſauver, les ouvrages furent abandonnés, tous voulant fuir le danger qui les menaçoit d'être brûlés, ou de ſauter en l'air. Cependant le Commandant, réſolu de faire tout ce qui étoit en ſon pouvoir, continua à défendre le fort avec ſeize ou vingt Soldats, qui lui reſtoient, juſqu'à ce que couvert de bleſſures,

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

il tomba mort, victime de sa fidélité. Les Anglois, encoueagés par cet accident, pousserent leur attaque avec une nouvelle vigueur, & les ennemis furent obligés de rendre la place, que la violence des flammes eût bientôt réduite en cendres. Cette difficulté étant surmontée, la plus grande partie d'entr'eux, poursuivirent leur voyage, en remontant la riviere dans des chaloupes & des canots, laissant leurs vaisseaux à l'ancre, pour défendre leur nouvelle conquête. Le détachement descendit à Crucés, marcha à Panama, & ayant atteint le Sabana, plaine spacieuse devant la ville, il y eut diverses escarmouches, dans lesquelles Morgan remporta toujours quelque avantage. Il se rendit enfin maître de la ville; mais il la trouva abandonnée, parce que les habitants, voyant leurs troupes défaites, s'étoient retirés dans les bois. Il la pilla à son aise; & après y avoir demeuré quelques jours, il convint de l'évacuer, sans faire aucun tort aux bâtiments, au moyen d'une rançon considérable. Quand l'argent eut été payé, le feu prit dans la ville par accident, si l'on en croit son rapport

& l'hiſtoire qu'il a donnée de ſes aventures ; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il y fut mis à deſſein. Il eſt vrai qu'il fut obligé de dire que c'étoit l'effet du haſard, pour pallier la violation du traité. ULLOA, Chap. IV An. 1735.

Ce malheur ayant mis dans la néceſſité de rebâtir la ville, on la tranſporta où elle eſt actuellement, environ à une lieue & demie de la premiere, & dans une ſituation beaucoup plus commode. Elle a des murailles de pierre de taille, & eſt défendue par une forte garniſon de troupes régulieres, dont on envoye des détachements pour la garde de Darien, de Porto-Bello, & de Chagre. Près de la ville au nord-oueſt eſt une montagne, nommée Ancon, dont les Mathématiciens trouverent que la hauteur perpendiculaire étoit de cent une toiſes. On en change la ſituation.

Dans le temps où ils virent cette ville, les maiſons, en générale, étoient de bois, n'avoient qu'un étage, étoient couvertes de tuiles très-grandes, & formoient un aſſez bel aſpect par leur diſpoſition agréable, & par la ſymétrie des fenêtres ; mais il n'y en avoit que très-peu en pierre.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Hors des murs eſt un fauxbourg ouvert, plus grand que la ville; les maiſons ſont bâties comme dans l'intérieur de la place, excepté celles qui joignent la campagne, & qui ſont couvertes de chaume : il y a auſſi quelque bujios ou huttes. Les rues de la ville & du fauxbourg ſont droites, larges, & la plus grande partie pavées.

Incendie à Panama.

Quoique le plus grand nombre des maiſons fuſſent anciennement de bois, les incendies étoient très-rares à Panama, parce que la nature de ce bois eſt telle, que s'il tombe du feu ſur le plancher, ou s'il s'en attache au mur, il n'en arrive d'autre accident que celui de faire un trou, ſans allumer de flamme, & il s'éteint de lui-même en ſe couvrant de cendres. Malgré cette excellente propriété, la ville fut preſque entierement conſumée en 1737 : la bonté du bois ne put la garantir des ravages que les flammes y firent ; d'autant que par le concours d'une autre cauſe, le bois étoit devenu plus combuſtible. Le feu commença dans un magaſin, où, entr'autres marchandiſes, il y avoit quantité de poix, de bray, de

naphte & d'eau-de-vie, enſorte que le feu étoit, pour ainſi dire imprégné de ces ſubſtances, gagna les murs, & malgré la qualité ſinguliere du bois, il devint bien-tôt la proye de ces flammes dévorantes. Dans cet incendie, le fauxbourg dut ſa conſervation à ſa diſtance de la ville, qui eſt d'environ douze cents toiſes. Depuis ce malheur, toute la ville a été rebâtie, & la plus grande partie des maiſons ſont actuellement en pierres; toutes ſortes de matériaux propres aux bâtiments de cette nature étant en abondance dans le pays. ULLOA. Chap. IV. An. 1735.

Il y a dans cette ville un Tribunal ou Audience Royale, où préſide le Gouverneur de Panama. A cette place eſt annexée celle de Capitaine-Général de Terre-Ferme, & on ne la confere qu'à un Officier de diſtinction, ſans autre titre que celui de Préſident de Panama. Il y a auſſi une Egliſe Cathédrale & un Chapitre, compoſé de l'évêque, & d'un nombre de Chanoines : un Ayuntamiento, ou corporation formée d'Alcaldes & de Régidors, trois Officiers des revenus, un Receveur, un Tréſo- Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique.

rier, & un Agent. Le Tribunal de l'Inquiſition eſt ſous la direction de celui de Carthagene. La Cathédrale eſt de pierre, ainſi que les Couvents; avant l'incendie, il y en avoit pluſieurs bâtis en bois; mais cet accident terrible a fait voir la néceſſité de ſe ſervir de matiere plus ſolide. Ces Couvents ſont occupés par des Dominicains, des Franciſcains, des Auguſtins, & des Peres de la Merci; outre le College des Jéſuites, un Monaſtere de Filles de l'Ordre de Sainte Claire, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. La médiocrité de leurs revenus ne permet pas qu'ils ſoient en grand nombre; auſſi les ornements des Eglies n'ont rien de remarquable pour la richeſſe, mais ils ſont propres & décents.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Des bâtiments & du Port.

Les maiſons des particuliers ſont décorées avec aſſez d'élégance, mais ſans avoir rien de ſomptueux. Il n'y a pas dans cette ville de fortunes immenſes, comme en quelques autres d'Amérique; cependant on y trouve des habitants riches, & tous ont le néceſſaire; enſorte que ſi l'on ne peut la mettre au rang des villes, opu-

lentes, au moins eſt-elle au-deſſus de la pauvreté.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Le port de cette ville eſt formé dans la rade, ſous l'abri de pluſieurs Iſles, particulierement de celles de Naos, Perico, & Flamencos : l'ancrage eſt devant la ſeconde, ce qui lui en a fait donner le nom. Les vaiſſeaux y ſont en sûreté, & à deux lieues & demie ou trois lieues de la ville.

Des Marées.

Les marées ſont régulieres, & ſuivant les obſervations que firent les Mathématiciens, le jour de la conjonction, la plus haute mer étoit à trois heures après midi. L'eau monte & deſcend conſidérablement, & comme le rivage eſt en pente douce, il demeure à ſec dans la baſſe mer, à une diſtance conſidérable. On peut remarquer ici la différence des marées, entre la mer du ſud & la mer du nord, qui ſont abſolument contraires ; dans la mer du nord on les trouve irrégulieres, au lieu qu'elles ſont régulieres dans celle du ſud. Quand l'une ceſſe de s'élever ou de décroître, c'eſt alors que l'autre commence, en s'étendant ſur les bas

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

fonds, & élargiſſant les canaux, ſuivant l'effet naturel du flux & du reflux. On obſerve la même particularité dans tous les ports de la mer du ſud; à Manta, qui eſt preſque ſous l'équateur, le flux & le reflux durent près de ſix heures, & ces deux mouvements ſont très-ſenſibles ſur toutes les côtes. On remarque les mêmes effets dans la riviere de Guiaquil, où malgré la quantité d'eau qu'elle contient, la régularité des marées n'eſt point interrompue. On voit le même phœnomene à Payta, à Guanchaco, à Callao, & dans les autres ports, avec cette différence, que l'eau monte & deſcend plus en quelques endroits qu'en d'autres. Les Mathématiciens ne purent vérifier ſi c'eſt avec quelque fondement que les Marins diſent qu'entre les tropiques les marées ſont irrégulieres, qu'elles n'ont pas la même proportion d'eau au flux & au reflux, & que la quantité de celle qui s'éleve & qui s'abaiſſe eſt également différente. Il paroît ici le contraire, & il eſt très-difficile d'en donner l'explication; tout ce qu'on peut conjecturer, c'eſt que cet iſthme, ou lan-

gue de terre, qui ſépare les deux mers, en retient les eaux, ce qui les aſſujettit à diverſes loix.

ULLOA, Chap. IV.

La variation de l'aiguille aimantée dans la rade eſt de 7 degrés 39 minutes eſt. La rade & toute la côte voiſine eſt remplie d'excellents poiſſons, & de deux eſpeces d'huîtres, dont celle qui eſt la plus petite eſt regardée comme la meilleure.

An. 1735. Variation de la bouſſole.

On trouve beaucoup de perles au fond de la mer, & les huîtres qui les contiennent ſont délicieuſes. Cette eſpece de pêche eſt très-avantageuſe aux habitants de toutes les Iſles qui ſont dans cette baie.

Le port de Périco, eſt le rendez-vous de la flotte du Pérou, pendant le temps de la foire, & il y a tojours des barques chargées de proviſions qui viennent des différents ports de ce riche pays, outre un grand nombre de bâtiments côtiers, qui vont de ces ports à Choco, & qui ſe partagent ſur la côte occidentale de ce Royaume.

Les vents ſont les mêmes ſur toute la côte : les courants ſont plus forts près des Iſles qu'à une diſtance plus conſidérable : mais on ne peut éta-

blir de regles générales ſur leur direc-
ULLOA, Chap. IV. tion, parce qu'elle dépend du lieu où ſe trouve le vaiſſeau par rapport
An. 1735. aux canaux que ces Iſles forment. Ils varient auſſi dans le même endroit ſelon les vents. Il nous ſuffit de remarquer qu'il a des marées ſur cette côte, ce qui ne nous ſera peut-être pas inutile pour la ſuite.

Des Habitants de Panama. Les habitants de Panama reſſemblent beaucoup à ceux de Carthagene, mais ils ſont plus ménagers & plus actifs. Les femmes s'habillent comme celles du Pérou, c'eſt-à-dire, que quand elles ſortent, elles portent une robe ou mante, & une jupe à peu près comme les Eſpagnoles: mais dans leurs maiſons, en viſites, & dans quelques cérémonies particulieres, elles n'ont juſqu'à la ceinture d'autre habillement que leur chemiſe. Leurs manches ſont très-longues & fort larges, preſque toutes ouvertes aux poignets, & garnies tant aux bras qu'aux cols de très-belles dentelles, en quoi les Dames de Panama ſont particulierement curieuſes. Elles ont des ceintures, & cinq ou ſix chapelets; ou fils de belles perles autour du col, avec quelques chaînes

chaînes d'or, auxquelles elles pendent des Reliques. Elles portent aux bras des bracelets d'or, & des fils de perles, de corail & de tombac.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Les proviſions de toute eſpece ſont très cheres dans cette ville & dans ſon diſtrict, tant à cauſe de la grande quantité qui eſt néceſſaire, que par rapport à la diſtance des endroits d'où elles viennent; mais on eſt amplement dédommagé de cet inconvénient par la multitude & la qualité des perles qu'on trouve dans le Golfe. On en pêche particulierement près des Iſles du Roi & de Taboga, & aux environs de 43 autres, qui forment un petit archipélague. Le premier auquel les Indiens firent part de cette riche denrée, fut Vaſco Nunez de Balboa, qui, en paſſant par ce pays pour aller plus loin faire des découvertes dans la mer du ſud, en reçut quelques-unes qui lui furent données par un Prince Indien, nommé Tumaco. A préſent elles y ſont en ſi grande quantité, qu'il n'y a preſque perſonne un peu aiſée à Panama, qui n'occupe tous ſes Eſclaves, ou au moins une partie, à cette pèche, ſur laquelle nous ajou-

terons quelques particularités, à ce que nous avons déjà dit ſur le même ſujet dans les découvertes précédentes.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Pêche des Perles à Panama.

Les Maîtres des Negres employent à la pêche ceux qu'ils trouvent y être les plus propres ; & comme elle ſe fait au fonds de la mer, il faut qu'ils ſoient excellents nageurs, & en état de retenir long-temps leur reſpiration. Ils les envoyent dans les Iſles, où ils ont des huttes pour ſe loger, & des chaloupes capables de contenir huit, dix, & même vingt Negres, ſous les ordres d'un Officier. Ils ſe rendent dans ces chaloupes aux endroits où l'on ſait que les perles ſe trouvent, & où la profondeur de l'eau n'eſt que de dix, douze, ou quinze braſſes ; ils s'y mettent à l'ancre : les Negres s'attachent autour du corps une corde, dont l'autre bout tient à la chaloupe, prennent un petit poids, pour accélérer leur viteſſe en plongeant, & ſe mettent enſuite dans l'eau. En arrivant au fonds, ils prennent une huître, qu'ils mettent ſous leur bras gauche, en tiennent une ſeconde dans leur main gauche, & une troiſieme dans la droite. Avec

ces trois huitres, & quelquefois une quatrieme dans leur bouche, ils viennent à la ſurface de l'eau pour reſpirer, & les mettent dans un ſac. Quand ils ſont reſtés quelque temps à reprendre haleine, ils plongent une ſeconde fois, & font toujours de même, juſqu'à ce qu'ils ayent rempli leur tâche, ou qu'ils ſentent que les forces leur manquent. Chacun de ces Negres eſt obligé de donner par jour à ſon Maître un nombre réglé de perles; enſorte que quand ils ont ramaſſé dans leur ſac, la quantité d'huîtres ſuffiſante, ils commencent à les ouvrir, & remettent les perles à l'Officier, juſqu'à ce qu'il s'en trouve ce qu'ils doivent donner; & pourvu qu'elles ſoient formées, leur devoir eſt rempli, quoiqu'elles ſe trouvent petites ou défectueuſes. Celles qu'ils ramaſſent enſuite, quand elles ſeroient groſſes & très-belles, appartiennent au Negre, & le Maître n'y a aucune part. Ces Eſclaves ont la faculté de les vendre à qui il leur plaît; mais ordinairement c'eſt le Maître qui les leur achete à un prix médiocre.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Ces Negres ne peuvent aſſez ſou-

vent remplir le nombre prescrit ; parce qu'il se trouve des huîtres qui n'ont point de perles, d'autres qui ne sont pas assez formées, d'autres dont l'huître est morte, ce qui les endommage au point de n'être de nulle valeur ; & comme ces perles ne peuvent être reçues, il faut qu'ils en ayent d'autres pour completter le nombre.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Poissons très-dangereux.

Outre la fatigue de la pêche, qui est d'autant plus grande, que les huîtres tiennent plus fortement aux rochers, les Negres courent aussi de grands dangers à cause de diverses especes de poissons, qui les saisissent, ou qui par leur poids les écrasent contre le fonds de la mer. Il semble que ces animaux connoissent que les pêcheurs leur enlevent la plus riche production de leur élément, & qu'ils veulent la défendre contre ces ravisseurs. Sur toute la côte ces animaux rendent la pêche très-dangereuse ; mais ils sont en plus grand nombre, où les perles abondent le plus. Les Tabuzones ou Teinturieres, qui sont d'une grosseur énorme, engloutissent souvent les corps entiers de ces malheureux Negres, & les Mantas ou

Matelats les étouffent en les entourant de leurs nageoires, où les écraſent de la péſanteur énorme de leurs corps. Ce nom a été donné à cette eſpece de poiſſon, tant par rapport à ſa figure, que pour ſa qualité deſtructive. Il eſt de la largeur & de la longueur d'un matelats, & envelope de ſes nageoires un homme ou un animal quand il ſe trouve à ſa portée, de façon qu'il le preſſe juſqu'à ce qu'il ait rendu l'ame. Ce poiſſon reſſemble aſſez à la raye pour la figure, mais il eſt infiniment plus gros.

ULLOA, Chap. IV. AN. 1735.

Pour ſe défendre des attaques de ces animaux, chaque Negre porte un couteau fort afilé, avec lequel il fait ſes efforts, s'il voit que le poiſſon le veuille attaquer, pour le frapper en quelque endroit d'où l'animal ne puiſſe lui nuire; & quand le monſtre ſe ſent bleſſé, il prend auſſitôt la fuite. Les Officiers ſont fort attentifs ſur ces bêtes voraces, & quand ils en apperçoivent quelqu'un, ils tirent la corde attachée au corps du Negre, pour qu'il ſe tienne ſur ſes gardes. Quelquefois même, quand ils voyent le plongeur en dan-

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

ger, ils se jettent à l'eau avec de semblables armes, & vont à sa défense : mais il n'arrive que trop souvent que toute leur adresse & leur attention ne peuvent empêcher le Negre d'être dévoré, ou de perdre, un bras ou une jambe par les morsures de ces animaux. On a formé divers projets pour les garantir de ces funestes accidents, mais jusqu'à présent, ils ont tous été infructueux.

Les perles de ces pêcheries sont en général d'une très-belle eau, & il s'en trouve de remarquables par la grosseur & par la forme : mais de même qu'il y a de grandes différences dans ces deux dernieres qualités, il s'en trouve aussi de très considérables dans l'eau & dans la couleur; ensorte que quelques-unes sont d'un grand prix, & d'autres très-défectueuses. On en envoye en Europe, mais en petit nombre ; la plûpart sont portées à Lima, où elles sont très-estimées, tant parce que les gens de tout rang en font leur ornement, que parce qu'on les fait passer de cette ville dans les parties plus intérieures du Pérou.

Des Mines.

Outre les perles, le Royaume de

Terre-ferme étoit autrefois en grande réputation pour la fineſſe de l'or que produiſoient les mines, ce qui en augmentoit conſidérablement la richeſſe. Une partie de ces mines étoient dans la Province de Veragua, d'autres dans celle de Panama; mais les plus abondantes, les plus riches, & celles qui produiſoient l'or le plus fin, étoient dans la Province de Darien, c'étoit auſſi où elles étoient exploitées avec le plus de ſoin; mais depuis que les Indiens ſe ſont révoltés, & rendus maîtres de toute la Province, on a été forcé d'abandonner ces mines, ce qui en a fait perdre la plus grande partie, & l'on n'en a conſervé que quelques-unes ſur les frontieres, d'où l'on tire toujours une petite quantité d'or. On pourroit cependant en augmenter le produit, ſi la crainte de l'eſprit inconſtant des Indiens, & le peu de confiance qu'on a dans leur apparente amitié, n'empêchoient les propriétaires des mines, de prendre les moyens propres à les améliorer.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Quoique les mines de Véraguas & de Panama ne ſoient pas expoſées aux mêmes dangers, on ne les travaille

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

pas avec plus de vigueur que les autres. Deux raiſons en ſont la cauſe. La premiere, c'eſt qu'elles ſont moins abondantes en métal, & qu'il n'eſt pas de ſi bonne qualité que celui de Darien. La ſeconde, & ſa plus importante, c'eſt que la mer, par le riche produit des perles, préſente un profit plus certain, & en même-temps plus aiſé, ce qui fait qu'on s'y attache plus à la pêche qu'aux mines : cependant on en exploite quelques-unes, mais en petit nombre, outre celles des frontieres de Darien.

Animal nommé Guana.

Entre les animaux qui ſervent de nourriture aux habitants de Panama, eſt un amphibie qu'on appelle Guana ou Iguana. Il reſſemble par la figure à un lézard, mais il eſt beaucoup plus gros, & ordinairement d'environ trois pieds de longueur. Il eſt d'un vert tirant ſur le jaune, mais d'un jaune plus clair ſous le ventre que ſur le dos, où le vert eſt la couleur dominante. Il a quatre pattes comme le lézard, mais ſes griffes ſont à proportion beaucoup plus longues. Elles ſont jointes par une peau qui les couvre, de même forme que celle des oyes, excepté qu'ils ont les

talons plus alongés, & qu'ils ſortent entiérement hors de la peau ou membrane. La peau de cet animal eſt couverte d'écailles minces qui y ſont adhérentes, & qui la rendent dure & raboteuſe. Du ſommet de la tête juſqu'au commencement de la queue, qui eſt ordinairement d'un pied & demi de long, on voit une rangée d'écailles placées verticalement. Chacune de ces écailles a depuis une ligne de largeur juſqu'à ſix, & trois ou quatre lignes de long. Elles ſont ſéparées de façon, qu'elles forment une eſpece de ſcie : mais depuis le col juſqu'à la queue, elles vont en diminuant, enſorte que les dernieres ſont à peine viſibles. Le ventre par ſa groſſeur n'a pas de proportion avec le reſte du corps, & les dents ſont ſéparées & très-aiguës. Il marche ſur l'eau, plutôt qu'il ne nage, étant ſoutenu par les membranes de ſes pieds, & il court d'une ſi grande vîteſſe ſur cet élément, qu'on le perd de vue en un inſtant ; mais ſur la terre, il va beaucoup moins vîte, quoiqu'il ne ſoit pas péſant. Quand la femelle eſt pleine, elle a le ventre d'une groſſeur prodigieuſe, & fait

ULLOA, Chap IV.

An. 1735.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

souvent jusqu'à six œufs, dont chacun est de la taille d'un œuf de pigeon. On estime beaucoup ces œufs dans les parties de l'Amérique où l'on trouve de ces animaux. Ils sont contenus dans une longue membrane, qui forme une espèce de corde. La chair du Guana est très-blanche, & fort estimée dans le pays; mais il y a peu d'Européens qui en veuillent manger.

Fin du Tome dixieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le dixieme Volume.

A

Acunha (le Pere d') Jéſuite, ſa deſcription de la riviere des Amazones, 131.
Amazones, (Riviere des) ſa deſcription, 109. Quels ſont les premiers qui en ont fait la découverte, 110. Origine du nom de cette riviere, 118. Mœurs des Habitants, 132. Miſſions des Jéſuites dans ce pays, 133. Diverſes Nations qui habitent les bords de cette riviere, 134. De leurs Rois, 135. Productions du Pays, 136. Deſcription du fleuve, 138.

B

Bapteme des Marins ſous les Tropiques, 93.
Bongos, barques du Pérou, leur deſcription, 414.
Borera, Iſle voiſine de Saint Kilda, 61.
Buenos-Ayres, Ville d'Amérique; ſa deſcription, 143.

C

Cadix, deſcription de cette Ville, 12.
Californie, pays d'Amérique douceur des Habitants, 265. Deſcription de ce pays, 271. Laideur des Habitants, 273.
Capiro, montagne du Pérou, ſa deſcription, 390.
Cap-verd, (Iſles du)

remarque ſur ces Iſles, 95.
Carthagene, Ville d'Amérique, particularités ſur cette Ville, 350. Des Diverſes Caſtes d'Habitants, 359. De leurs habillements, 365. Des funérailles, 381.
Chagre, riviere d'Amérique. Combien la navigation en eſt difficile, 411.
Chatas, barques du Pérou, 414.
Chili, deſcription de ce pays, 298. En quoi il reſſemble à l'Europe. 301. Ses productions, 304. Routes Royales faites par les Incas, 308. Des rivieres, 312. Des Poiſſons & autres animaux, 313. Des arbres 318. Des Iſles, 319.
Condores, oiſeaux du Chili, leur deſcription, 316.
Cordillieres, montagnes du Pérou, 307. Volcans & précipices qu'on y trouve, 310.

D

Dampier (William) fameux Voyageur, remplit la place de Pilote dans le Vaiſſeau de Rogers, 84.

F

Fernandez, (Iſle de Juan) ſa deſcription, 163. Ses productions, 164.
Florence, Ville d'Italie. Remarques ſur cette Ville, 35.

G

Giscollos, oiſeau du Chili, 315.
Gemelli, (François) ſuite de ſes Voyages : il part de Mexico. 1. Il ſe rend à Puebla de los Angelos. 2. Il arrive à la Vera-Crux. 5. Il aborde à la Havane. 7. Son retour en Europe. 10. Il arrive à Cadix. 11. Il paſſe à Séville, 14. Il ſe rend à Madrid, 17. Il paſſe à Pampelune, 19. Il arrive à Toulouſe, 22. Il s'embarque à Marſeille, 25. Il arrive à Genes, 27. Il ſe rend à Milan, 29. Il paſſe à Plaiſance & à Parme, 32. Il arrive à Florence, 35. Il

ſe rend à Rome, 37. Il termine ſes voyages à Naples, 38.
Genes, Ville d'Italie ; remarques ſur cette Ville, 27.
Gorgone, Iſle de la mer du ſud ; ſa deſcription, 251. Ses productions, 252.
uam, l'une des Iſles des Larrons, 329. Mœurs des Habitants, 332.
Guiaquil, Ville d'Amérique, ſa deſcription, 217.
Guſman, (Ferdinand de) prend le titre de Roi dans le pays des Amazones, 125. Il eſt aſſaſſiné, *Ibid.*

H

Havane, (la) deſcription de cette Ville, 7.

I

Iguana, animal de Panama, 440.
Iſle-Grande ſur la côte du Bréſil ; ſa deſcription, 108.
Juan (Dom George) eſt nommé par le Roi d'Eſpagne pour accompagner les Aſtronomes François au Pérou, 349. *Voyez Ulloa.*

K

Kilda, (Saint) deſcription de cette Iſle, 47. Des Bâtiments, 48. Difficultés pour y aborder. 49. Maiſon de la femme guerriere, 51, Qualité du terrein, 54. des Animaux, 58. Chaſſe des oyes ſauvages, 60. Origine des Habitants, 64. Leur Religion, 66. Leur ſimplicité, 68. Leur mariage, 69. Du Gouvernement, 70. Leur adreſſe, 71. Leur habillement. Leur ingénuité, 76. Pureté de leurs mœurs, 80.

L

Lions Marins de l'Iſle de Juan Fernandez ; leur deſcription, 167.
Lobos de la Mar, Iſles de la mer du Sud, 172. Leurs productions, 173.
Lopes de Agira, s'empare de la Souveraineté des

Amazones, 125. Ses cruautés, 126. Son discours à sa fille. 127. Il la tue, 128. Il est écartelé, 129.

M

Madrid, description de cette Ville, 17.
Magkey, plante du Mexique, 280.
Mantas, poissons qui étoufent les pêcheurs, 436.
Marseille, Ville de France, décrite par Gemelli; 25.
Martin, son voyage à Saint Kilda, 39. Il s'embarque pour cette Isle, 40. Il arrive à Borera, 42. Peines qu'il eprouve pour arriver à Saint Kilda, 43. Il aborde dans cette Isle, 44. Soin qu'on y prend pour la nourriture des Etrangers, 46.
Mello (Louis de,) son voyage à la riviere des Amazones, 123.
Mexique, description de l'état actuel de ce pays, 279. Ses productions, 281. Histoire du Mexique, 282. Mœurs des habitants, 283. Usages des anciens Mexiquains, 285.
Moutons du Chili; leur description, 318.

O

Oiseau enfant, particulier au Chili, 315.
Orellana, (François) voyage qu'il fait sur la riviere des Amazones, 112. Son retour au même pays, 119. Sa mort, 120.
Orsua, (Pédro de) son voyage à la riviere des Amazones, 123. Il est assassiné, 125.

P

Page (M.) Contre-maître de M. Rogers, est corrigé pour une mutinerie, 97.
Pampeluue, description de cette Ville, 19.
Panama, Ville d'Amérique, 417 Sa situation, 419. Description de cette Ville, 421. Son Gouvernement, 427. Des Habitants, 432. Perles qu'on y trouve,

433. Dangers de la pêche, 436.
Paraguai, Miſſion des Jéſuites dans ce pays, 144. Mœurs des Habitants, 146. Leurs Mariages, 147. Leurs Habits, 148. Leur indolence, 150. Comment ils reçoivent les Miſſionnaires, 151. Productions du Paraguai, 153.
Pareſſeux, deſcription de cette eſpece de ſinge, 253.
Parme, remarque que fait Gemelli ſur cette Ville. 32.
Périco-Ligero, animal de Porto-Bello, 404.
Pérou, deſcription de ce pays, 294. Température du climat. 295.
Pinguedas, Oiſeau du Chili, 316.
Plata, riviere, ſa ſituation, 140. Par qui elle fut découverte, *Ibid.*
Porto-Bello, Ville d'Amérique, ſa deſcription, 385. De la nature du climat, 394. Maladies qui y ſont communes, 395. Des Habitants, 400. Chaſſe des Tigres, 404. Fameuſe Foire de cette Ville, 408.
Puebla de los Angelos, Ville d'Amérique. Origine de ce nom, 2. deſcription de cette Ville, 3.
Pulizones, nom de ceux qui vont aux Indes pour faire fortune, 373. Leur miſere, 374.

R

Rogers (Woodes) Relation de ſes voyages, 83. *& ſuivante.* Son départ d'Angleterre, 85. Mutinerie appaiſée, 88, Ils prennent une barque, 90. Ils arrivent aux Iſles du Cap-Verd, 93. Ils abordent à l'Iſle-Grande, au Breſil, 99. Ils arrivent à l'Iſle de Juan Fernandez, 158. Ils touchent à Lobos de la Mar, 171. Ils prennent deux Vaiſſeaux Eſpagnols, 176. Ils ſe rendent maîtres de Puna, 179. Leur expédition à Guiaquil, 184. *& ſuiv.* Ils ſe remettent en mer, 227. Ils perdent une barque & cinq

hommes. 230. Ils prennent un Vaiſſeau Eſpagnol, 231. Ils abordent à l'Iſle de Gorgone, 233. Ils renvoyent leurs Priſonniers, 239. Mutinerie découverte & punie, 246. Ils arrivent à l'Iſle de Tecames, 255 Ils mouillent aux Iſles de Gallapagos, 260. Ils gagnent la côte de Californie, 264. Ils prennent le Vaiſſeau de Manille, 267. Ils renvoyent leurs ôtages, 268. Diviſion entre les Capitaines, 269. Ils arrivent à l'Iſle de Guam, 326. Ils abordent à Batavia, 339. Leur retour en Europe, 343.

S

SELKIRK (Alexandre) Son ſéjour à Juan Fernandez, 160. Comment il y avoit vécu, 161. Son hiſtoire donne l'idée du Roman de Robinſon Cruſoe, 163.

Séville, deſcription de cette Ville, 14.

T

TABUZONES, poiſſons dangereux pour ceux qui font la pêche des perles, 436.

Tecames, Iſles de la mer du ſud, 259.

Toulouze, Ville de France; remarque de Gemelli ſur cette Ville, 22.

V

VANBRUCK (M.) Officier oppoſé à M. Rogers, ſes plaintes, 92. On le fait changer de Vaiſſeau, 107. On le dépouille de ſes emplois, 177.

Veaux-Marins, leur férocité, 166.

Vera-Cruz, deſcription de cette Ville, 5.

Vincent (Saint) l'une des Iſles du Cap-Verd; ſa deſcription, 96.

Ulloa, (Dom Antonio de) Quel fut l'objet de ſon voyage, 348. Il s'embarque à Cadix, 350. Il arrive à Carthagene, & ſe rend à Porto-Bello

Bello, 384 Il remonte la riviere Chagre, 411. Il arrive à Panama, 417.

Voycas, Oiſeau du Chili, ſa deſcription, 315.

Fin de la Table du dixieme Volume.

ERRATA.

PAge 9, ligne 1, 168, *mettez*, 1698.
Page 90, ligne 19, Charles, *liſez*, Guillaume.
Page 96, ligne 18, Corlieas, *liſez*, Corlieux.
Page 104, ligne 7, Tompettes, *liſez*, Trompettes.
Page 277, ligne 3, aſt, *liſez*, eſt.
Page 304, ligne 8, en, *liſez*, n'en.
Page 313, ligne 10, bord, *liſez*, bords.
Page 425, ligne 24, Générale, *liſez*, Général.
Page 427, ligne 2, étoit, *liſez*, étant.

AOL 1468233